



Chansons populaires des provinces de France

Champfleury

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

BOULEVARD DES ITALIENS

/ré**

PRÉFACE

Au poète Charles Baudelaire.

« Il existe, écrivait un statisticien méridional, quelques chansons dans le dialecte du département, qui n'offrent rien de gracieux ni de délicat, et qui ont dû être composées par des personnes peu douées du talent poétique. » Telle était, il y a cinquante ans, l'opinion générale sur la poésie populaire, qu'on traitait avec le mépris de Louis XIV pour les peintres flamands. La publication présente témoigne de la réaction qui s'est produite en faveur de la poésie populaire. Celle réaction est-elle toute moderne? Quel motif la dirige et la rend si forte? C'est ce qu'il est facile d'expliquer, appuyé sur de grands esprits : Platon, Montaigne, Jean-Jacques, Goethe et bien d'autres, qui tous ont protesté de leur admiration pour ces cris spontanés qui s'échappent tout à coup du cœur des peuples.

Les grands esprits qui ont sondé la profondeur de l'idée et qui ont usé leur corps à la recherche d'étoffes brillantes pour habiller ces idées, sont ceux-là mêmes qui se sont enthousiasmés le plus vivement pour un pauvre petit art, tout nu, souvent crollé, mais gai et souriant, naïf, et ne craignant pas plus de montrer ses nudités que l'enfant qui vient de naître.

L'admiration pour cet art naïf n'était-elle pas une affectation de la part des hommes qui avaient dépensé leur vie en sens contraire? La question de mode, insupportable quand elle sert de thème de conversation aux médiocrités, les poussait-elle à vanter outre mesure un art dont chaque cri était une opposition à leur manière de manifester leurs sentiments? Goethe répondra avec sa sérénité habituelle : « Nous autres modernes, nous savons bien sentir la grande beauté d'un sujet naïf; nous savons même la manière de rendre ce sujet, et nous ne le rendons pas. L'esprit domine trop chez nous, il étouffe les grâces naturelles. »

La véritable naïveté a un tel charme que chacun y est pris; mais les lettrés en sont plus frappés que d'autres. Qu'ils peignent de grandes passions, plus grandes que nature, ils n'en sont pas moins poursuivis par le démon de la réalité qui ne les quitte pas et tout à coup vient imposer son mot, quelquefois le grand mot de la pièce. Corneille et Racine, à travers l'emphase propre à la tragédie, trouvent de ces mots qui sont ceux applaudis par la foule. La poésie populaire n'en connaît pas d'autres. Je ne mettrai pas des chansons populaires en regard des tendresses de Racine et des grandeurs de Corneille, mais je n'ai pas besoin de citer la fameuse opinion du Misanthrope, qui me semble penser et parler juste comme parlait Molière. Molière (et son étroite parenté avec le Misanthrope ressort bien de son œuvre et de sa vie) préférait :

Si le roi m'avait donné Paris sa grand' ville

à tous les poèmes ennuyeux de son temps.

Ne faut— il voir là-dedans que la boutade d'un homme irrité contre de lâcheux rimailleurs? Mais en voilà un autre, grave à

l'excès en matière de poésie, une sorte de géomètre, Malherbe, dont Tallemant des Réaux nous a conté l'historiette : a

PRÉFACE

« M. Chapelain trouva un jour Malherbe sur un lit de repos qui chantait :

D'où venez-vous, Jeanne?

Jeanne, d'où venez-vous?

et ne se leva point qu'il n'eût achevé. — « .J'aimerais mieux, lui dit-il, avoir fait cela » que toutes les œuvres de Ronsard. » Racan dit qu'il lui a ouï dire la même chose d'une chanson où il y a à la fin :

Que me donnerez-vous?

Je ferai l'endormie »

Je veux être impartial et ne pas tromper mes lecteurs. Malherbe, tout solennel qu'il se montrât en ses poésies, était dans la vie un excentrique qui, bien avant M. Proudhon, disait « que les poètes ne sont guère plus utiles à l'Etat que des joueurs de quilles. » Il faut prendre garde à ces esprits inquiets, aigris, tracassés et chagrins. Un noir dans l'esprit les fait abonder en sarcasmes qu'il est dangereux de prendre au pied de la lettre. Et Molière lui-même, dans cette grande création du Misanthrope , n'est pas toujours bon à donner en précepte.

La poésie populaire a d'autres défenseurs qui ne lui manquent pas, et si nombreux que j'ai peine à contenir leur épais bataillon, dont chaque soldat demande à donner seul et à combattre en

champ clos , Montaigne le premier : « La poésie populere et purement naturelle, dit-il, a des naïfvelcz et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaiete selon l'art : comme il se voit ès villanelles de Gascouigne et ans chançons qu'on nous raporte des nations qui n'ont conoissanec d'aucune science ny mesme d'escriplure. La poésie médiocre qui s'arrête entre deus est desdeignée , sans honeur et sans pris. »

Rien de plus sage que celte opinion : Montaigne est celui qui voit juste en presque tout. Nourri de la forte poésie des anciens, mais admirant la façon de parler du peuple, il ne blâme que la médiocre poésie entre deus, celle qui n'est pas savante, qui ne se rehausse pas par le naturel, qui n'est ni chair ni poisson.

Luther, comme tout réformateur, voit la chanson en moraliste : « Où chantent de braves compagnons, s'écric-l-il , l'humeur méchante ne saurait être; la colère, l'envie, la haine, les chagrins ne sauraient rester dans le cœur. »

Jean-Jacques a dû souvent ouhlier son hypocondrie en écoutant les bruncttes de son époque. Je ne connais pas de plus claire et de plus jolie définition (pie celle qu'il a donnée de la chanson « Un petit poème lyrique fort court, qui roule ordinairement sur des sujets agréahles, auquel on ajoute un air pour être chaulé dans des occasions familières, comme à table avec ses amis, avec sa maîtresse, et même seul, pour éloigner quelques instants l'ennui , si l'on est riche, cl pour supporter plus doucement la misère et le travail, si l'on est pauvre. »

Un auteur espagnol moderne (voir Vccchie ronianze spagnolc , llruxcelles, 1837) peut encore se citer après Jean-Jacques : <> Sache que pour bien jouir de celle simple poésie, il faut que lu re-

deviennes petit, que tu mettes de côté les réminiscences savantes, et laisses aller ton cœur aux impressions naturelles, sans chercher à les analyser. De même que j'ai fredonné ces vers en les écrivant, toi aussi, à mesure que tu les liras, applique-leur une mélodie quelconque qui tienne lieu de la mélodie étrangère et en rende l'effet plus sensible sur ton esprit : cet accessoire est indispensable à qui veut goûter la poésie populaire, »

Mais il faut entendre le défenseur et l'accusateur. Le poète du Bellay, dans son *Illustration de la lanxjue franroise*, se fâche contre la poésie comme le poète Malherbe. Dans sa colère il enveloppe tous les genres au profil de l'antiquité. L'antiquité a été tellement attaquée de nos jours qu'on peut bien rappeler un de ses défenseurs : « Feuillette les exemplaires grecs et latins, et me laisse toutes ces vieilles poésies françaises comme ballades, chants royaux, chansons, et autres telles épiceries qui corrompent le goût de notre langue et ne servent sinon à porter témoignage de notre ignorance. »

PRÉFACE

La chanson n'est pas atteinte par les foudres de du Bellay, qui, voulant anéantir du même coup toute espèce de poésies, ballades, chants royaux, et autres épiceries, disperse ses coups contre d'épais bataillons, et, sans gagner la victoire, reste poète avec ses ennemis. Le principe de toute poésie populaire, c'est l'âme humaine dans toute son ignorance, dans sa bonne foi, dans sa candeur native, » dit M. de la Villeniarqué, se rattachant à Montaigne, qui appelait cette âme « sans connaissance d'aucune science ni même d'écriture. »

Il est un nom qui restera glorieux dans l'histoire de la poésie populaire en France, c'est celui de M. de la Villeniarqué, dont les Barzaz-Breiz ou chants des anciens Bretons ont servi et serviront longtemps de type aux recherches à faire en ce sens. Savant, artiste, historien et philosophe, M. de la Villeniarqué a réuni de rares et précieuses qualités, et je ne saurais mieux terminer ce chapitre qu'en citant un fragment de son introduction :

« L'actualité et la bonne foi sont deux qualités inhérentes au chant populaire primitif. Le poète de la nature chante ce qu'il a vu ou ce qu'on lui a rapporté, ce que tout le monde sait comme lui; il n'a d'autre mérite que celui du choix des matériaux et de la forme poétique. Son but est toujours de rendre la réalité ; car « les hommes très-près de la nature, selon la remarque de M. de Chateaubriand, se contentent dans leurs chansons de peindre exactement ce qu'ils voient, » L'artiste, au contraire, cherche l'idéal; l'un copie, l'autre crée; l'un poursuit le vrai, l'autre la chimère, l'un ne sait pas mentir, « et doit à ses naïvetés des grâces par quoi ses œuvres se comparent à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art, » comme l'a si bien dit Montaigne; l'autre s'instruit à feindre et réussit par la fiction.

« Cette opinion est aussi celle de MM. Grimm : i< Nous pouvons affirmer, assurent-ils, que nous n'avons pu parvenir à découvrir un seul mensonge dans les chants du peuple, n Aussi quand un paysan veut louer une œuvre de ce genre, il ne dit pas : C'est beau, il dit : C'est vrai. »

Charlemagne ordonna qu'on recueillît tous les chants des races germaniques soumises à sa domination : u Barbara et antiquissima carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur , scripsit memorioeqe mandavit , » dit Eginhard, dans sa Vie

de Charlemagnc. Par un décret du 13 septembre 1852, l'Empereur approuvait un projet du Ministre de l'Instruction publique prescrivant la formation d'un Becueil de poésies populaires de la France. L'époque était merveilleuse pour ce travail, dont on ne saurait entrevoir la difficulté, si on y est étranger. Les paysans chantent tous des romances de ville, et, par une singulière bascule, les villes ont soif des chansons de paysans. Les uns cherchent à goûter aux fruits sucrés de la civilisation, les autres, blasés sur la civilisation , veulent se rafraîchir en mangeant des fruits verts de la campagne. Mais la difficulté était de s'entendre. Les paysans ne se savent pas paysans et croient qu'on se gausse d'eux quand on leur demande de répéter ces chansons naïves dont ils se soucient comme des culottes courtes de leurs grands-pères. Le paysan est faraud de sa nature; s'il se moque des gens de la ville, il cherche à approcher de leur costume le plus près possible. Dans sa lourdeur, il est maniéré , et il emploie quelquefois des raffinements de langage dont les scudériques seraient ravis. — * Xous autres, (jens du paysage. . . , me disait un paysan. Voilà un mot singulier qui n'a pas les couleurs de la réalité, et pourtant je l'ai entendu et noté sur l'heure, craignant que ma mémoire ne le retint pas dans son etrangeté.

Or ces ejens dupaysaye, quand ils habitent trop près du chef-lieu, ont perdu jusqu'au souvenir des anciennes chansons que chacun demande à recueillir. Les patois s'effacent de plus en plus; dans les écoles il est défendu de parler patois. C'était la dernière chemise de la chanson, et elle est bien usée. Je veux conter à ce sujet une petite histoire.

PRÉFACE

Un enfant de paysans avait été puni plusieurs fois par le maître d'école pour avoir conversé en patois avec ses camarades; rien ne pouvait lui enlever ce restant de patois auquel il tenait presque autant qu'à une tartine. Les arrêts , les privations de congé , le pain sec ne suffisant pas pour lutter contre ce patois acharné, le maître d'école " fourre au cachot le petit paysan obstiné. A celle époque, le .Ministre de l'Instruction publique envoyait ses Instructions relatives aux poésies populaires de la France à tous les archéologues de France, aux correspondants du comité de la langue, aux curés, aux instituteurs, enfin à tous ceux qui par leur éducation et leur position pouvaient comprendre l'intérêt de cette publication. Le maître d'école fut invité comme les autres à recueillir dans le village les chansons anciennes en patois. - Voilà mon affaire, dit-il en pensant au petit drôle qui ne pouvait pas arriver à causer en pure langue française. » Justement l'enfant savait beaucoup de chansons; mais le cachot l'avait trop bien corrigé, Jamais le maître d'école ne put tirer une chanson de sa mémoire, u Oué, je ne veux point retourner en prison, » disait-il, craignant une ruse de son maître.

Par ce fait et bien d'autres qui se rangeront à leur place dans cette notice, au paragraphe de la poétique musicale populaire , on comprendra quelles difficultés se dressent devant les collectionneurs de chansons.

11 y a trente ans, quand une génération nouvelle entreprit de remettre en lumière la littérature du moyen âge, les anciens poèmes français, il ne s'agissait que d'étudier l'histoire, les manuscrits, les chartes, de revivre dans le passé et de donner, en même temps que des textes exacts, des commentaires savants de ces époques. Alors les plus aventureux partirent dans les pays

étrangers à la recherche d'anciens manuscrits qui contenaient les chants du châtelain de Coucy, de Qucsnes de Béthune, l'un des ancêtres de Sully, du roi Richard Cœur de lion, du duc de Brabant, du comte d'Anjou, de Raoul de Soissons, du roi de Navarre, du vicomte de Chartres, du comte de Coucy, de la duchesse de Lorraine, etc.; mais des chansons de compagnons, de bergères, de majelots, de paysans, du peuple enfin, sont plus difficiles à collectionner que celles des rois et des princes. Le peuple n'a pas de copiste, de secrétaires, de gens empressés à en tirer copie. II. Bouchet de Perthes, dans les Souvenirs du ptjns basque, donne exactement la manière dont sont improvisés les chants populaires :

a Les chants partaient de l'extrémité de la rue. X'ous.nous y rendîmes, et nous vîmes un groupe nombreux de jeunes gens, au milieu desquels un individu chantait des stances qu'il paraissait adresser à une troupe de jeunes filles rassemblées sous celle espèce de vestibule extérieur que le paysan basque manque rarement de laisser au rez-de-chaussée de sa maison. La rue tout entière séparait les deux groupes, sans qu'aucun d'eux n'ait pu les composerait parût chercher à franchir Cet intervalle et à se rapprocher. Les jeunes filles reprenaient à la fin de chaque strophe, et chantaient en chœur une sorte de refrain. Pendant ce temps, le chanteur, rappelant ses idées, trouvait dans sa tête basque le sujet d'un autre couplet, auquel on répondait de la même manière. Combien je regrettai alors de ne pas comprendre assez la langue pour retenir quelqu'une de ces improvisations, car ces chants n'étaient pas plus préparés (pie ceux qui avaient été inspirés par la gaieté du repos. Je voulus en vain me procurer après coup de ces paroles. Les auteurs eux-mêmes les ont oubliées avant qu'ils

aient cessé de chanter, et celles qu'ils pourraient vous donner ne seraient déjà plus les mêmes i

Aussilôt le couplet chanté, aussitôt le couplet oublié; c'est une exception que celle dont parle M. Francisque Michel dans son livre du Pays basque :

» Quant au barde proprement dit, si son astre en naissant l'a formé poète, il a soin que ses chants se conservent au moins dans la mémoire de ses contemporains. Il confie au papier ses inspirations, il en livre des copies à ses amis, ses amis les répètent dans les champs on sur les montagnes en gardant les troupeaux , les jours de fête dans les cabarets , et au retour des foires et des marchés. Ainsi se propagent, sans aucuns frais, mais aussi sans prolif pour l'auteur, les idylles des lheocrits basques, binettes qui ne passeront d'une génération a la suivante qu'en raison du mérite connu de l'œuvre, j

De tous les auteurs anciens et modernes que j'ai lus attentivement, cl qui ont traité de la poésie populaire, M. Fr. Michel est le seul qui parle de pièces écrites confiées au papier. MM. de la \ ill-cinarqué, de Coussemaker, de Laugardière, ont tous recueilli avec

I» RÉFACE.

gfmn<fpeine leurs chansons cl noëls de la bouche des pay-sans, et il semble étonnant que l'extrême Midi, assez arriéré en civilisation pour avoir été qualifié de France obscure par un statisticien, ail la prudence, avec sa faculté d'improvisation, écrire des couplets chantés par un homme obscur.

« Les Kler (écoliers-poètes) ! s'écrie un barde breton du dixième siècle, les vicieuses coutumes poétiques, ils les suivent; les mélodies sans nrt, ils les vantent; la gloire d'insipides héros, ils la chantent; des nouvelles, ils ne cessent d'en forcer; les commandements de Dieu, ils les violent; les femmes mariées , ils les flattent dans leurs chansons perfides ; ils les séduisent par de tendres paroles; les belles vierges, ils les corrompent; et toutes les solennités qui ont lieu, ils les fêtent; et les honnêtes gens, ils les dénigrent; leur vie et leur temps, ils les consomment inutilement; la nuit, ils s'enivrent; le jour, ils dorment; fainéants, ils vaguent sans rien faire; l'église, ils la haïssent; la taverne, ils la hantent; de misérables gueux formjnl leur société. Les cours et les fêtes, ils les recherchent; tout propos pervers, ils le tiennent; tout péché mortel, ils le louent dans leurs chants; tout village, toute ville, toute terre, ils les traversent'; toutes les frivolités, ils les aiment. Les commandements de la Trinité, ils s'en moquent; ni les dimanches, ni les fêtes, ils ne les respectent; le jour de la nécessité (de la mort), ils ne s'en inquiètent pas; la gloutonnerie, ils n'y mettent aucun frein ; boire, manger à l'excès, voilà tout ce qu'ils veulent. »

Dans celle longue litanie dirigée par un barde breton contre les chanteurs de son temps, je retrouve quelques points applicables au poêle populaire de nos jours, qui a pour ennemis le pouvoir civil et le pouvoir religieux; il a chansonné le maire, le curé, le maître d'école, le garde champêtre, le conseil municipal, les maris jaloux, les femmes coquettes, les mariages disproportionnés, les amoureux trompés, les filles coureuses. Il est plutôt craint qu'aimé. Son rôle est difficile dans le village, où ses propos piquants sont redoutés. Chacun connaît sa malice et le flatte pour essayer d'assoupir ses traits mordants; mais il n'est pas aimé et

certainement ce ne sera pas l'instituteur qui ira lui prêter le concours de sa plume pour sauver de l'oubli cette gazette d'un Lorel de village qui n'a épargné personne.

Les livres de l'Inde ancienne rapportent qu'une certaine mélodie, le raga oThecpuck, possédait la propriété de consumer le musicien qui la chantait.

Par cette image, le poète a voulu marquer les souffrances particulières dont sont atteints tous ceux qui louchent à l'art. Ce raga, tiré du fond du cœur du musicien, l'a consume! Mozart, Beethoven, \\ eber, et bien d'autres génies, ont été consumés de la sorte. Sans être atteint de ces maladies particulières des grands artistes, le poète populaire se révèle aux yeux de ses compatriotes par une sorte de bizarrerie qui en fait un homme à part. Satirique à ses heures, il sait être tendre et dépeindre les ravages de l'amour mieux qu'un autre : si les gens officiels, les jaloux, les avares le délestent, il a pour lui la jeunesse qui oublie ses maux d'amour, ses jalousies , sa séparation forcée en répétant ses chants.

La chanson a servi plus d'une fois à soutenir les esprits défaillants, à relever le courage du soldat blessé, à élanber les plaies d'un être blessé par l'amour.

« J'ai leu en bon auteur, dit Xoel du Kail dans ses Propos rustiques, qu'un vielleur, à Montpellier, chantant la vie du preux chevalier Ogier le Danois, menoit et ramenait les pensées du peuple qui l'escoutoit en telle fureur ou amitié, qu'il forçoit les cœurs des jeunes hommes, renilammoit celui des vieux à courageusement entreprendre tels erreurs et voyages que le bon Ogier avoit faict. »

Dans le Cabinet des plus belles chansons (1596), Défloration des daines de la ville de la F'ere, tenues forcément par les ennemis de la Religion catholique, se trouvent ces deux vers :

Quand est de nous, nous n'avons autre viande Que la COMPLAINTTE en noslre douleur grande.

« Savez-vous, disait un paysan à M. de la Villemarqué, comment on s'y prit pour faire quitter le pays à la peste? On fit une chanson sur elle. Se voyant découverte, elle s'envola. Il n'y a pas de meilleur moyen de chasser la peste que de chanter; aussi , depuis ce jour, elle n'a plus reparu. >

Par ces trois citations auxquelles j'aurais pu en ajouter bien d'autres, on voit l'in-

PRÉFACE

fluence de la chanson; à Montpellier, elle entraîne les gens à la suite d'Ogier le Danois les dames de la Fère n'ont d'autre viande que la complainte, pendant le siège de 1590, et les paysans bretons font sauver la peste en la cliansonnant. Le mot de Mazarin (s'ils chantent, ils payeront) est bien le mot d'un politique du pays de Machiavel.

Mais quelquefois la chanson se tourne contre le chanteur, qui trouve son châtiment. Je lisais dernièrement dans la Gazette des Tribunaux (10 novembre 1858) un singulier traits de mœurs arabes relatif à la chanson.

Les Kabyles chantent au\ jours de fête certaines chansons d'amour dans lesquelles ils détaillent complaisamment les charmes physiques des femmes qu'ils aiment. A cette occasion, tous les musiciens des tribus voisines sont invités, et c'est à qui

dira le couplet le plus amoureux et le plus hardi ; jamais ces fêtes ne se passent sans rive ou mort d'homme, car il arrive que le chanteur ne s'arrête pas à décrire complaisamment les signes de sa maîtresse, mais il y fait entrer son nom et ses prénoms. De là la jalousie des maris et leur vengeance qui ne pardonne pas.

L'administration française n'a pu faire cesser complètement ces fêtes et ces chansons trop enracinées dans l'esprit national, mais elle a enjoint aux chanteurs de ne plus donner que le prénom seul de la femme dans ces couplets. S'il s'agit d'une Fatma, nul danger, car il y a toujours vingt Fatma dans l'auditoire; cependant en décembre dernier, la mort d'un chanteur vint montrer l'insuffisance de la mesure. Un mari jaloux qui avait entendu une chanson adressée à une certaine Zhora, dont le dernier couplet se terminait ainsi : « Je voudrais partager ton lit. Je donnerais bien de l'argent pour l'avoir et tomber à tes pieds, » ce mari, quoiqu'il y eût d'autres Zhora dans la tribu , attendit le chanteur trop amoureux de sa femme et l'assassina.

L'analogie des chansons sera un jour une des faces de l'art les plus curieuses à étudier; mais il est nécessaire que de nombreux documents soient publiés. On risque fort, comme dans ce paragraphe, de ne donner que des citations trop incomplètes. Champollion le jeune est le premier qui, en 1828, ait fait connaître une chanson égyptienne :

Battez pour vous, Militez pour vous ,

o bœufs , Battez pour vous, Battez pour vous , Des boisseaux pour vos maîtres.

Qui ne croirait entendre un fragment de chansons modernes, de Munis, de Pierre Dupont, d'un poète populaire, en lisant cette

traduction d'un hiéroglyphe écrit il y a trois mille ans?

Les hymnes républicains de 1793 ne sont qu'une imitation des chansons grecques, dont Amyot, dans sa traduction de l'Iutarque, a donné la version suivante ■

VIEILLARDS

Noui avons été jadis Jeunes , vaillants et hardis.

moins cens.

Nom le sommes maintenant , A l'épreuve a tout venant.

KXFANTS.

El nous un jour le serons Qui tous vous surpasserons.

\\ aller Scott a retrouvé un chant écossais :

Les fleurs de la forêt Sont toutes arrachées,

PRÉFACE

vu

qui fait penser au refrain célèbre des enfants

Nous n'irons plus aux bois , Los lauriers sont coupes.

On retrouve en Grèce le fameux refrain de la ballade de Lénore : « Les morts vont vite. »

Mais ce qu'il importe de constater, c'est le singulier mariage des ebants profanes et des ebants religieux. Au xv^e et au xvi^e

siècle, les chants populaires ont souvent servi de thème aux compositeurs de messes. Un auteur pieux raconte que des religieuses en prière entendirent des garçons du village chanter à tue-tête des cantiques qui leur servaient à danser. C'étaient les cantiques du couvent. Moi-même, tout enfant, j'ai vu planter des croix de mission à la fin du règne de Charles X; on chantait des cantiques sur l'air du Chant du départ.

Les pauvres dentellières de Bailleul, qui gagnent leur vie si péniblement, ont conservé un vif sentiment de poésie, car c'est dans les ouvroirs où elles travaillent que M. de Coussemaker a recueilli une grande partie des chansons curieuses de son livre des Chants populaires des Flamands de France. C'était à Bailleul que se dansait la Danse des jeunes vierges :

Dans le ciel , il y a une danse , Alléluia !

Là dansent toutes les jeunes vierges, Bencdicamus Domino !

Alléluia , alléluia !

C'est pour Amélie , Alléluia !

Nous dansons comme ces jeunes vierges, Bcnedicamus Domino!

Alléluia, alléluia!

M. de Coussemaker a vu encore cette singulière cérémonie en 1840, à Bailleul :

s Lorsqu'une jeune fille venait à mourir, dit-il , son corps était porté à l'église, puis au cimetière, par ses anciennes compagnes. La cérémonie religieuse terminée et le cercueil descendu en terre, toutes les jeunes filles, tenant d'une main le drap mortuaire, re-

tournèrent à l'église en chantant la Danse des jeunes vierges avec une verve , un élan et un accent rythmique dont on peut se faire difficilement une idée, quand on ne l'a pas entendu. Le poêle, qu'on rapportait à l'église, était de soie couleur bleu de ciel; au milieu était une grande croix en soie blanche, croix sur laquelle étaient posées trois couronnes d'argent. Semblable poêle sert encore à l'enterrement des jeunes filles, mais le chant a cessé. *

Cette Danse des jeunes vierges appartient aux noëls purs. Un de mes amis qui habite la Normandie, M. G. Le Vasseur, me confirme dans l'opinion de l'alliance des chants sacrés et profanes :

« Nous chantons peu dans notre pays de Grandgousiers. Il y a un vieux calembourg qui se transmet de lutrin en lutrin parmi les chantres de paroisse : » Ce n'est rien de chanter, il faut savoir entonner. » Aussi entonne-t-on à la régalade en se réjouissant à la musique du glou-glou dans la gorge.

» Toutefois, pendant toute la moisson, le long du jour de temps en temps, et le soir en rentrant au logis, hommes et femmes envoient aux échos, des assonances alternées. On n'y chante guère qu'une chanson que je vous envoie. L'air en est monotone et lent; c'est la vieille mélodie grecque qui sert au chant des litanies. Jadis, dans les longues processions, ou entremêlait le texte sacré de chansons profanes : « En Normandie, dans les longues processions, tandis (pie le clergé reprenait • haleine, les femmes en chantaient de badines, nugaces cantilenas. » (Hist. littéraire de la France, t. VII, p. 51, citée par If, Asselin , discours préliminaire de l'édition d'Olivier Basselin.)

« Quoi qu'il en soit, voici celle chanson :

Refrain.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Au jardin de mon père Des orang's il y a.

Mignonne , je vous aime , Et vous ne m'aimez pas.

EH' demande à son père Quand on les cueillera.

Mignonne, je ions aime, El vous ne m'aimez pas.

PREFACE

On les cueill'ra, ma fille, Quand votre amant viendra.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Les orang's, ell's sont mûres, Et l'amant ne vient pas.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

EN' prend son échellette, Son panier sous son bras.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

EU' cueilla les plus mûres, Les vert's elle les laissa.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Les porte au marché vendre , Au marche de Lava (Laval).

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Dans son chemin rencontre Le fils d'un avocat.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Que portez-vous, la belle, Dans ce beau panier-là?

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Monsieur, sont des oranges, Ne vous en plait-il pas?

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Il en a pris deux couples, Mais il n' les paya pas.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Vous prenez mes oranges, El vous ni les payez pas.

Mignonne, je vous aime, Et vous ne m'aimez pas.

Entrez dedans ma chambre, Maman vous les paiera.

Mignonne, je vous aime, El ions ne m'aimez pas.

Quand ell' fut dans la chambre, La maman n'y était pas.

Mignonne, je vous aime, Et ions ne m'aimez pas.

» Je n'ai jamais pu savoir le reste. C'est dan; la mémoire d'un moissonneur, braillard intrépide, que j'ai recueilli les quatorze couplets que je ioi:s envoie. Il doit cependant y avoir une suite, peut-être graveleuse et sans esprit , peut-èlre naïve. Imaginons , pour la regretter, qu'elle est naïve.

- La chanson se chante à deux chœurs. Ordinairement les femmes chantent la chanson, et les hommes répondent par le refrain. »

Rien n'est plus difficile que de constater le pays où une chanson populaire a pris naissance. Souvent j'ai retrouvé la même chanson dans dix provinces différentes, avec quelques modifications, mais le fond ne variait pas. Les matelots, les colporteurs, les ouvriers, les compagnons, les soldats emportaient ces chan-

sons dans leurs souvenirs, tâchaient d'effacer le mal du pays en redisant ces couplets de leur village. Celui qui ln trouvait gracieuse ou plaisante, la retenait, l'accommodait au patois de son pays, y ajoutait quelquefois un couplet, en retranchait un autre," modifiait un vers, et voilà comment il est difficile de préciser le pays qui a donné naissance à telle poésie populaire.

Il y a eu énormément de chansons qui commencent par l'indication d'un pays, d'une route : il s'y passe habituellement des aventures gaillardes propres à chasser la mélancolie. Ainsi :

En revenant de Saint-Dcnys en France, Tricotons des jambes ,
etc.

ou

L'autre jour ri'\ ennis De la foire de Hheims, Je reiironlrois
trois hommes Qui dansoient main à main.

La trente-huitième chanson de (îautier-Garguille est de la même école

L'autre jour me rheminnis

Mon chemin droit h Lyon.

En mon chemin je rencontre

La fille d'un yôncron, etc,

PRÉFACE

Il est évident que le premier qui a trouvé :

Un jour en revenant de Lille en Flandre,

chanson plaisante et graveleuse, a donné la formule de toutes celles qui ont suivi; il était facile de faire entrer n'importe quel nom de ville, avec le privilège qu'ont les poètes populaires d'allonger ou de réduire les vers. Il ne s'agit maintenant que de retrouver celle qui a servi de type à toutes ces gravelures, joyeuses du reste, et que nos grands-pères chantaient sans songer à mal.

M. Rathery fait observer certaines associations de mots qui se représentent sans cesse. Ainsi : Mon ami doux. « La triade, dit-il, est en grand honneur dans les chansons populaires de tout pays. Ce sont toujours trois jeunes filles, trois capitaines, trois châteaux. »

Mais où l'analogie se présente le plus vivement, c'est dans les chansons contre les vieillards amoureux, qui n'ont été épargnés dans aucun pays de France.

M. Edouard Fournier, dans l'excellente édition qu'il a donnée des Chansons de Gaultier- Garejuille, dit : « On ferait un gros recueil de toutes les chansons du genre de celle-ci :

Mon père m'a donné mary ,

Un faux vieillard (oui racourcy, etc.

Et il cite le septième recueil de P. Atteignant (1530), où se trouve une chanson contre les vieux maris :

Il est jour, dit l'alouette,

Sur bout , sur btnit.

Allons jouer sur l'herbelte.

Mon père m'a mariée A un vieillard jaloux , Le plus let de celte
ville , Le plus mal gratioux, Qui ne sait, qui ne veut, qui ne veut,

Il faut laisser chanter le reste aux petites filles qui n'y en-
tendent pas malice : mais le reste ne peut être imprime.

Dans la Comédie des chansons se trouve ce fragment :

Mon père m'a mariée à un vieillard bonhomme,

et Scarron , dans la troisième partie du Roman comique,
donne ce couplet :

Mon père m'a donné mari ,

Qu'est-ce que d'un homme si petit, etc.

On m'envoie du Dauphiné, en me donnant comme chantée à
Paris par un Franc- Comtois , cette chanson contre les vieillards :

Mon père mi marie Par un jour de moisson , laridon.

Il m'a bâille un borne

Qui n'entend pas raison , Laridon, don daine, j'aime laridaine ,

Laridon, don, don. (bis)

Le premier jour des noces, etc Moi je lui dis : Gros bête

Il m'a bâillé un hôte Qui n'entend pas raison, laridon.

Le premier jour des noces, Il me baisa au Iront, laridon, Don-
daine, j'aime laridaine, laridon, Don , don. (bis)

Ici je m'arrête prudemment : toutes ces chansons contre les
vieillards Sont chantées par de petites fil les qui dansent en rond.

Elles répètent des énormités sans s'en apercevoir : l'amour de la danse, la jeunesse, la naïveté, sont les plus sûrs préservatifs contre les gaillardises.

Un Taitien, voyageant en Europe, rapporte IJougainville , enfermait ses observations* dans une sorte de rythme cadencé pour se rappeler ce qui le frappait.

I' RÉFACE.

C'est ce qui explique peut-être le mieux la nature de la chanson et sa poétique vague .

La principale règle poétique de la chanson est l'assonance, que M. Raynouard définissait : « La correspondance imparfaite et approximative du son final du dernier mot du vers avec le même son du vers qui précède ou qui suit, comme on a appelé rime la correspondance parfaite du son identique final de deux vers formant le distique. »

M. Le Roux de Lincy cite avec raison comme modèle du rythme par assonance la chanson :

Si le roi m'avait àannè

Paris, sa grand' vil/e, Et qu'il m'eût fallu quitter

L'amour de ma mie, J'aurais dit au roi Henri :

Reprenez votre Pam.

J'aime mieux ma mie Ogaif

J'aime mieux ma mie.

Mais Si le roi m'avait donné, qu'elle soit d'Henri IV ou d'Antoine de Xavarre, duc de Vendôme, comme l'ont affirmé certains auteurs, est encore une poésie régulière à côté des singulières hardiesses de la poésie populaire, qui ne relève d'aucune prosodie. Je voyageais à pied, il y a quelques années, dans la Franche-Comté, et je rencontrai une jeune fille avec laquelle je causai de choses et d'autres. La route était longue, la conversation languissait. « Ne savez-vous pas de chansons de votre village? lui demandai-je par simple curiosité, sans me douter qu'un jour j'entreprendrais un grand travail sur ce sujet. La paysanne dit qu'oui, se fit longtemps prier pour satisfaire ma curiosité; mais pendant une certaine halte au haut d'une montagne où nous voyions se dérouler les riches vallées environnantes, elle se mit tout à coup à chanter diverses chansons dont la suivante me frappa vivement par son analogie avec les ballades allemandes :

Ce matin je me suis levé

Plus matin que la lune,

Pour aller voir ma mie , Que j'aimais tant Depuis l'âge de quinze ans.

— Maman, apprêtez-moi Mes habits de soie rouge Et mon épée qui est brodée d'argent :

Vers ma maîtresse je veux t' aller.

A mon chemin le messager rencontre.

— Où t'en vas-tu, cher amant si tranquille? Ta bonne amie qui va mourir. »

Aussitôt il pique son cheval d'éperon.

Vers sa maîtresse s'en est allé; Tout en entrant au Ingis de la belle , Il fit trois tours alentour de son lit ,

Croyant sembler la réjouir.

— Amant , mon cher amant , Ah ! vous ne dites guères.

— Ah! j'ai le cœur si dur et si serré , Car à présent je ne peux parler.

— Amant, mon cher amant, Faites-moi faire un cierge ,

Et vous l'allumerez i\ la tête de mon lit , Car à minuit je vais mourir.

Les minuit qui sonnent Et la belle qui trépasse.

Elle tire sa main blanche du lit Pour dire adieu à son ami.

— Maman, apprêtez-moi Mes habits de soie noire

Et mon chapeau de velours bordé , Le deuil d'amour je veux porter.

Cette chanson , j'en garantis l'exactitude : je me la fis répéter plusieurs fois pour en noter la musique sur mon carnet. Les paroles et la musique copiées, je la chaulai à mon tour à la jeune fille afin de m'assurer que je n'avais pas commis d'altération : mais je commis une faute, celle de ne pas noter régulièrement la mélodie, c'est-à-dire de ne pas renfermer dans une mesure précise, ce qui était presque impossible, car la paysanne se laissait aller à des rythmes de fantaisie qu'aucun musicien ne saurait régulariser sans en détruire l'accent. Une autre faute encore fut de ne pas m'inquiéter de la séparation des couplets. Plus tard, il me fut impossible d'arriver à chanter cette chanson telle que je

l'avais entendue sur la montagne : les paysans ont une façon particulière de pluscr, tffès-habile dans sa sauvagerie. Les mots de plusieurs syllabes glissent sur une note comme par enchantement; un vers tout entier saule le pas s'il le faut, et en d'autres

IMtÉFACK

occasions une phrase musicale de plusieurs mesures n'est pas trop longue pour un mot. C'est une poétique impossible à régulariser, ce qui n'enlève rien, au contraire, au charme de la mélodie.

a Les airs sur lesquels se chantent les chansons de filasse, dit M. de Bcaurepaire dans son étude sur la poésie populaire en Normandie , ajoutent singulièrement à leur charme et a leur étrangeté. Presque aucun ne s'arrête sur la tonique. La plus grande partie appartient à un système musical différent de celui que nous suivons aujourd'hui, et il n'en est guère qui ne pût devenir, pour un artiste habile, la source d'heureuses inspirations et de mélodies nouvelles originales. Peut-être même serait-il vrai de dire qu'à ce point de vue la chanson de filasse, bien entendue et bien comprise, offre un intérêt plus grand encore au musicien qu'au littérateur. »

Madame Sand m'a envoyé sur ce sujet quelques notes utiles au point de vue musical :

a J'ai vu Chopin, un des plus grands musiciens de notre époque, et madame Pauline Viardot, la plus grande musicienne qui existe, passer des heures à transcrire quelques phrases mélodiques de nos chanteuses et de nos sonneurs de cornemuse.

» A bien prendre, l'œuvre est quasi impossible, et pour des chants très-anciens, où les versions varient à l'infini, il eût fallu

qu'un homme comme l'Ucyerbeur ou Rossini fût chargé, ou eût bien voulu se charger de suppléer par la logique de son génie (le seul juge sinon infaillible, du moins compétent en pareil cas) à des lacunes et à des incertitudes graves. Très-peu de chants ayant une valeur originale et une ancienneté établie, sont complets aujourd'hui , paroles et musique. Il s'agissait au moins, parmi ceux-là, de choisir des types, et en cela encore il fallait le sens du génie.

i Ce n'est pas seulement l'harmonie qui échappe aux lois de la musique moderne, c'est le plus souvent la tonalité. Je doute que la gamme chinoise, pas plus que la gamme hindoue, et la gamme iouay , procède par tons et demi-tons comme la nôtre.

- Mais sans aller plus loin , nous avons au cœur de la France , ici et en Bourbonnais T la tonalité des cornemuses qui est intraduisible. L'instrument est incomplet , et pourtant le sonneur sonne en majeure et en mineure sans s'embarrasser des impossibilités que lui présenterait la loi. Il en résulte des combinaisons mélodiques d'une étrangeté qui paraît atroce et qui est peut-être magnifique.

» Ainsi des laboureurs et des porchers de chez nous qui , lorsqu'ils ne répètent pas les chansons modernes, mais lorsqu'ils disent leurs chants primitifs, que je crois d'origine gauloise, procèdent par intervalles de tons beaucoup plus divisés que les nôtres. »

Madame B. de M écrivait à M. Wekerlin :

i Vous ne pouvez croire combien il m'a été difficile d'avoir du vieux et du naïf. Toute la jeunesse de H... (un village en Touraine) a été rassemblée par moi, hier, entre messe et vêpres. Voici le résultat de mon audition :

1° Tu veux devenir ma compagne, jeune Albanaise (Labarre);

2° Exil et retour (Monpou);

3° Je te bénis (Loïsa Puget), etc.

a Tout cela était chanté avec des variantes si singulières, qu'au premier abord je croyais entendre du nouveau 1 ; mais il me vint l'idée de faire venir la vachère, la vieille cuisinière, la fille de basse-cour et deux ou trois voisins sexagénaires dont j'ai enfin tiré une vraie chanson populaire : Su V pont du Nord.

» Une autre chanson, selon l'observation de la vachère, se chante à X éplucherie , en cassant des noix, avec une voix de à" sur et une voix de d'sour. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une chanson à (Jeux voix; j'ai fait essayer l'air à deux voix, et il est réellement très-joli. »

Sans chercher à en 'donner une poétique inutile, Jean-Jacques disait admirablement de la musique des chansons populaires :

« Les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue.... Ils sont simples, naïfs, souvent tristes; ils plaisent pourtant. »

' Si on n y prête la plus grande attention, si la mémoire musicale, déroulée par quelques modifications, n est pas sans cesse au* aguets, il arrivera certainement ans. chercheurs les plus consciencieux ce qui nous est arrivé dans la précédente publication. I.a livraison du lierry (page 5i) contient la musique de la chanson : J'ai demandé-z-à lu vieille, qui a une certaine parenté avec la célèbre mélodie de Monsieur et Maritime Denis. Cependant elle nous a été communiquée par M. Maurice Sand, qui l'avait recueillie lui-même d'une paysanne du lierry ; mais

l'oreille n'est pas toujours en défiance. L'excellent collaborateur que j'ai choisi pour la partie musicale de ce livre, et dont la science en ces matières est connue, a pu, ainsi que moi, ne pas remarquer ces transformations berrichonnes de la musique de Monsieur et Madame Denis. Cette légère faute devra servir plus tard d'enseignement à ceux qui tenteront ce difficile travail.

PRÉFACE

M. Wekerlin m'envoie à ce sujet une théorie plus scientifique :

« Les rythmes brisés abondent dans la chanson populaire, soit qu'ils proviennent, ce qui arrive parfois, de la manière de chanter des personnes qui transmettent ces airs, et qui, n'ayant aucune idée de la mesure, les chantent avec des rythmes intraduisibles: soit que ces chansons existent réellement sur des rythmes différents, comme Valse nigous de Bretagne, et tant d'autres que nous pourrions citer, où le mélange des rythmes différents tient incontestablement à la chanson même et qui, de plus, leur donne une allure très-originale. Les airs populaires anciens qui nous sont souvent transmis avec des paroles nouvelles, ont été la plupart du temps altérés comme rythme et quelquefois comme mélodie.

« Les airs populaires étant composés en général par ce compositeur insaisissable qu'on appelle le peuple, offrent quelquefois de véritables difficultés d'harmonisation, étant faits complètement en dehors des vues d'un accompagnement, et contraient souvent à nos lois harmoniques sur les modulations.

» Quelques-unes de nos chansons populaires datent d'une époque assez reculée, cela est incontestable; plusieurs d'entre elles, celles où la note sensible n'existe pas, par exemple, re-

montent au moins à 1500, puisque ce n'est que tout au commencement de 1500 que Montcverde trouva l'accord de septième de dominante. Or cet accord de septième détermina réellement le sentiment de la note sensible, c'est-à-dire le demi-ton qui précède la tonique. Même sans ce trait caractéristique, beaucoup de chansons populaires font constater l'ancienneté de leur origine, rien que par leur allure méthodique, leur similitude à ce le chant grégorien. »

Avant tout le poète populaire chante pour chauler; il obéit au besoin de sa nature qui, l'élevant au-dessus de ses compagnons, lui a donné le don de l'improvisation ; mais peu à peu l'orgueil s'est emparé du poète populaire. Chacun a applaudi à ses chansons ; les filles [l'écoutent complaisamment en souriant ou en baissant les yeux, suivant le ton de la chanson ; si le régiment est en guerre, les soldats répètent ses refrains au bivouac ou par les routes, pour se délasser de la fatigue. A la veillée, en temps de paix, on attend impatiemment sa présence, on le prie de commencer, on le presse, l'auditoire est « suspendu à ses lèvres ». Pas de bonnes fêtes sans le chanteur. S'agit-il de se moquer d'un avare, d'un jaloux, d'un mari mené sur l'âne, la tête tournée du côté de la queue ." ('est notre chanteur, toujours lui. 11 est facile de comprendre l'importance de son rôle et les petites vanités qui enflent sa personne. Tous nous sommes un peu vains, et le paysan a sa dose d'amour-propre ; s'il achète du bien, il aime qu'on discute au cabaret sur ses terres. Les noms inscrits par le patouillot au bas de ses assiettes de faïence, avec la date, ne prouvent-ils pas combien le paysan tient à son nom et le désir qu'il a de le transmettre de génération en génération? Et c'est l'assiette qu'il a chargée de transmettre ce nom : il croit plus à la

durée de l'assiette sur le dressoir, qu'à la durée de son nom sur la croix de bois du cimetière.

C'est ce qui explique la signature ou l'à peu près de signature dans le dernier couplet de beaucoup de chansons, du x^{ve} au XVIII^e siècle, dont je vais donner quelques citations :

Ccluy qui fist Ceste jolye chanson , Ceste jolye chanson ,

Un cuisinier Qui estoit de Lyon , Cuisinier on gallere Kt bal-
lant l'aviron , Toujours en grand' misère , Hélas! toujours en
grand' misère.

(Chansons nnnnl. ni m pas. sur dirrrs chants, tant de musii/ue
que de rustique, 1548 I

Qui a fait la chansonnette?

Un bon drosle près Paris En promenant fa fillette Dans un
fourmant au Mesnil.

(L'élite des chansons les plus belles, m. ne. xxxi.)

PREFACE. xiii

Tinodi a écrit ceci fort triste, dans une chambre froide;
souvent il soufflait dans ses ongles, car il n'y avait pas d'argent
dans ses poches. (Ti.vooi, poète hongrois du seizième siècle.)

Comme je ne sais point lire, dit un chanteur grec, pour ne
point oublier celte histoire, j'en ai fait une chanson afin d'en
conserver le souvenir. (Faliukl, Chants populaires delà Grèce.)

Celui qui vous chante cette chanson , dit l'auteur de la Bataille
de Moral, peut maintenant se nommer; il a été lui-même témoin
de ce qu'il raconte : il s'appelle Jean Ower.

(Muiaier , Chants de guerre de la Suisse.)

Dans la Chanson des liqueurs, dernier couplet :

Ce chant a été composé depuis que nous sommes en route ; il a été composé en l'année mil cinq cent quatre-vingt-douze, par un jeune paysan, sur un air facile à chanter. Répétez-le, hommes de Cornouaille, pour réjouir le pays. (Barzaz-Breiz.)

Dans la chanson élégiaque de Monsieur de Nivet, où se voit M. de Carné, en u babit de velours d'un rouge de feu, galonné d'argent tout le long, » demandant : Pourquoi, messieurs, les Nivet ne sont-ils pas venus à la fêle"? On lui répond que M. de Xivet est mort. Dix mille personnes assistaient à ses funérailles, « et surtout les pauvres j;ens; »

C'est l'un d'eux, nommé Malgan , qui est l'auteur de ce chant de mort.

Le poète a voulu signer la ballade de Jean Bfarck, mangé par les loups dans un bois pour avoir bu trop de potées de cidre doux :

Loéiz Guivar, surnommé le boiteux , a composé ce chant : Ce chant, il l'a composé en bonne leçon pour chacun.

(ViLLEMAnylé , Barzaz-Breiz.)

Au manoir de Hénau, sur une petile table, a été faite cette ballade, au manoir de Hénau, près de Pontaven. Le barde du vieux seigneur l'a composée et une demoiselle l'a écrite.

(Ballade bretonne d'Azénor la Pâle.)

Celui qui vous chante cette petite chanson a fait maint long détour. Le bon vin est cher, et sa poche est en mauvais état, loilà pourquoi il vous dit sa misère et vous prie de lui accorder votre tribut. (La Bataille de Granson, 1476.)

Celui qui a fait la chanson

Est un soudard, je vous assure,

Étant à Metz en garnison ,

Nuit et jour couché sur la dure,

Endurant aux pieds grand' froidure ,

Voyant les ennemis si près ;

Lui souvenant de son amie ,

Pensant ne la revoir jamais.

(1553, Siège de Metz.)

Cette chanson fut faite Au Palais , à Paris.

Prinse sur la sonnette D'un des joyeux devis Que racoutoient les joueurs de bazoche , Lorsque chacun jettoit son lardon de reproche.

(Les suppôts de la Bazoche , xnc siècle. — Cité par M. Éd. Fournier, préface de Tabarin.)

Cette formule s'est conservée de nos jours ; on la retrouve même dans certaines chansons de soldats, qui manquent peut-être à noire collection; mais le soldat qui a parcouru tous les pays s'esl fait un répertoire de caserne dont l'origine serait difficile à démêler. La chanson qu'il a recueillie en passant dans un village,

courra plus tard dans toutes les provinces, et le galant tambour qui répète un couplet auprès d'une table, ne saurait dire d'où elle vient :

Qui a composé la chanson?

C'est trois tambours du bataillon.

C'était un soir qu'ils battaient la reclaire Sur le dos des genoux de la belle Jeannette.

On pourrait multiplier ces citations à foison. On en trouve de mélancoliques, de joyeuses, d'amoureuses, remplies de sentiment national; mais celles-ci ne suffisent-elles pas à montrer la pensée secrète des poètes populaires qui n'ont pas voulu être oubliés, qui y ont réussi, et qui quelquefois se sont montrés modestes, témoin une complainte de 1590, chanson nouvelle sur la désolation de la France, où L'auteur termine par ce couplet :

Celui qu'enlreprint composer Cette chanson, je vous supplie,
Si n'est bien faicte , l'excuser : V Il n'entend rien à la poésie.

PRÉFACE

Les librettistes d'opéras, les chansonniers, les vaudevillistes qui répèlent deux ou trois fois un vers, seraient très-éloignés d'apprendre d'où provient la coutume peu poétique du bis et du ter :

Il faut que dans une heure , Je me venge ou je meure; Ici je vous attends , Songez à vos serments.

Ces quatre vers, tirés de tous les opéras-comiques, ne dérivent certainement pas de l'école ronsardienne , mais ils ont le précieux avantage de pouvoir se répéter vingt fois pendant cinq mi-

nutes, saut à être enrichis d'une mélodie variée qui en détruit l'uniformité. Cette méthode de répéter plusieurs fois des vers sans motif apparent, provient des poètes populaires. Tous ceux qui ont traité de la poésie populaire sont d'accord sur ce point. M. de Beaupaire en donne les raisons générales : « La longueur du refrain, et son retour continu, que nous serions tenté de considérer comme un défaut, forment précisément un des plus sûrs moyens de succès de la chanson de Jilas.ie. Elle exige, en effet, peu d'efforts de mémoire; elle permet à tous les laboureurs de prendre part fréquemment au chant; et, avec son allure monotone, elle s'adapte merveilleusement à la marche lente et régulière des travaux de la campagne. Aussi croyons-nous que c'est en partie à la prédominance du refrain que la chanson Cueillissoire 1 doit sa vogue et sa popularité. »

Mais M. de la Villemarqué est celui qui a le mieux fait connaître la facture de la chanson populaire :

« Quelqu'un arrive à la veillée, dit-il, et raconte un fait qui vient de se passer : on en cause ; un second visiteur se présente avec de nouveaux détails, les esprits s'échauffent; survient un troisième qui porte l'émotion à son comble, et tout le monde de s'écrier : a Faisons une chanson. » Le poète en renom est naturellement engagé à donner le ton et à commencer; il se fait d'abord prier (c'est l'usage), puis il entonne. Tous répètent après lui la strophe improvisée ; son voisin continue la chanson : on répète encore ; un troisième poursuit, avec répétition nouvelle de la part des auditeurs; un quatrième se pique d'honneur; chacun des veilleurs, à tour de rôle, fait sa strophe; et la pièce, œuvre de tous, répétée par lous, et aussitôt retenue que composée, vole, dès le lendemain , de paroisse en paroisse , sur l'aile du refrain , de

veillée en veillée. La plupart des ballades se composent ainsi en collaboration ; souvent elle est excitée par la danse. »

Voilà pour la généralité ; l'auteur des Barzaz-Breiz a poussé plus loin encore et a donné des détails plus curieux.

" In maître meunier, qu'on me dit être le plus célèbre chanteur de noces des montagnes, menait le branle et la chanson ; pour collaborateurs, il avait son garçon meunier, sept laboureurs et trois chiffonniers ambulants. Sa méthode de composition me donna une idée exacte de celle des compositeurs bretons. Le premier vers de chaque distique de la ballade une fois trouvé, il le répétait à plusieurs reprises ; ses compagnons le répétant de même, lui laissaient le temps de trouver le second, qu'ils reprenaient pareillement après lui. Quand un distique était achevé, il commençait généralement le suivant par les derniers mots, souvent par le dernier vers de ce distique, de manière que les couplets s'engrenaient les uns dans les autres. La voix ou l'inspiration venant à manquer au chanteur, son voisin de droite poursuivait ; à celui-ci succédait le troisième ; puis le quatrième continuait, et tous les autres, ainsi de suite, à tour de rôle, jusqu'au premier, à qui la chaîne recommençait, n

Ainsi :

Bretons, faisons une chanson sur 1rs hommes de la liasse Bretagne,

— Venez entendre, entendre, ô peuple, venez entendre, entendre la chanson.

Les hommes de la basse Bretagne ont fait un joli berceau.

1 Par chanson o6 /liasse cl chanson cueillissoire. on détigne en Normandie la aaison où sont composées hahituflflement ces chansons : à la cueille des pommes , à la veillt'c , ipiand on file.

PRÉFACE

Et pour laisser le temps à l'improvisation de sortir, il reprend le second vers : Venez entendre, entendre, ô peuple, venez entendre, entendre la chanson. Et ainsi de suite.

Ainsi par ces citations on a l'explication du rhyllime de la chanson populaire, plus lente que vive. La chanson du lahoureur pour exciter les animaux, les chevaux , les bœufs, devait être naturellement monotone et rapprochée du caractère de l'animal. Les hommes dont l'invention faisait défaut, se sont servis du refrain pour permettre à l'inspiration de prendre du repos. Le refrain est la béquille de l'homme fatigué ; mais il faut essayer de trouver l'explication de ce refrain singulier qu'on pourrait appeler refrain par onomatopées qui enlève les plus francs rires de l'assemblée par son assemblage étrange de syllabes imprévues. Personne, je crois, n'a cherché à se rendre compte des

Ton relonton, ton tontainc, latoutaine,

non plus que des

Lon la landerirette , Lon la landeriron.

11 ne faudrait rien moins qu'une académie d'humoristes, présidée par un Grosley, des membres comme la Monnoye, le président de Brosses, Charles Nodier, Gérard de Nerval et des philologues gais, pour expliquer la naissance de ces refrains , leur formation et leur fortune à travers les siècles. Quelle variété dans ces refrains baroques et merveilleusement appropriés au carac-

tère particulier de chaque chanson ! Ton rclon ton ton, tontainc, qu'on a appliqué à presque toutes les chansons de chasseurs, n'a-t-il pas la sonorité du cor? J'aime lon la landerirette a une certaine mélancolie qui peut s'appliquer à des amours nuancés de mélancolie. Et celui-ci :

Tout doux et iou!

V oici encore une chanson de pays dont le refrain placé au second vers indique tout de suite le côté joyeux :

En revenant des montagnes , Ricoco déri tra la la.

Dès le début l'auditoire est prévenu que le chanteur va conter quelque gaillardise; un simple ricoco déride les figures. Les intérêts matériels, les difficultés de la vie sont oubliés ; chacun sourit d'avance, la joie entre dans le cœur. Et maintenant, cuistres et pédants, trouvez mieux que ce gai ricoco déri!

Ils sont là à table une dizaine de paysans que les procès ont peut-être divisés, qui se jalousent entre eux, qui convoitent un héritage trop longtemps attendu; ils ont les vices et les passions de l'humanité. Le chanteur entonne de sa grosse voix joyeuse son ricoco, et à la place des tristes passions vient s'épanouir une douce gaieté.

On ne chantera jamais assez la chanson. Xous ne chantons plus guère, c'est un grand levier enlevé à l'homme. l'n honnête philosophe du xvme siècle, Mcister, qui fut long- / temps le secrétaire de Diderot, dans son livre : Etudes sur l'homme, raconte l'anecdote suivante :

« l'n bon curé de village allant visiter un serrurier de sa paroisse qui chantait toujours en travaillant, mais, au grand scan-

dale de tout le voisinage, des chansons très-profanes, se crut obligé de lui représenter, le plus charitablement du monde, qu'il ferait bien mieux de chanter des psaumes ou des cantiques. — Je le voudrais bien , notre pasteur, lui répondit l'honnête serrurier, mais ma pauvre femme et mes enfants y perdraient trop.... Voyez comme en psalmodiant la lime se traîne ou s'endort sur mon ouvrage, au lieu qu'en fredonnant ces couplets si gais — jugez-en vous-même : comme l'air, la besogne aussi va quatre; fois plus vite ! »

Qui n'a écoulé dans un port de mer les refrains des matelots anglais et américains, tournant le cabestan et supportant les manœuvres d'ensemble les plus dures par des

PRÉFACE

refrains cadencés régulièrement et composés d'onomatopées pures? Le couplet suivant, tiré d'une chanson de baleiniers, a certainement fait oublier plus d'une fatigue de cette nature :

Quand la boiteuse s'en va-t-au marché, Kilo n'y va jamais sans son panier, Elle n'y va jamais sans son panier, Hioup, ioup-é-nip, è-nip, è-nip, è-nap.

Elle n'y va jamais sans son panier.

Lir Ion fa, ma lura dondè.

Dans le Bazadais, qui forme maintenant une partie du département de la Gironde, quand on venait de procéder au baptême d'un enfant, les parents chantaient :

Nous l'als baillât coume un gigiou; Dous lou tournes chrétien de Dion.

Traduction : Vous nous l'avez donné comme un gigiou; — Xous vous le rendons chrétien de Dieu.

Un archéologue de la Gironde, M. Lamarque de Plaisance, inquiet de ne pas comprendre le sens de ce mot gigiou, inconnu même dans le patois bazadais, en demanda l'explication à la vieille qui lui chantait ces couplets de baptême. — Je n'en sais rien, dit-elle, il a sans doute été mis pour le retruc.

En un mot, voilà l'explication de plus d'une poésie ambitieuse des villes où le sens est sacrifié trop souvent à la rime. Le relruc désigne la rime ou la répétition des sons. Gigiou est venu à l'idée du chanteur parce qu'il lui fallait une rime à Diou. Ah ! que les frères Grimm avaient raison de dire qu'ils n'avaient pu découvrir un seul mensonge dans les poésies populaires ! Quel est le poète qui aurait la sincérité de déclarer comme la vieille qu'un mot insignifiant est venu à la fin de son vers, dans le seul but d'une harmonieuse assonance?

Chaque province de France a son école de refrains qu'il faudrait expliquer par les patois. M. Wckerlin a donné dans ses Echos du temps passé une très-grotesque chanson qu'il a entendu chanter à un paysan des environs de Caen :

La bcll', si nous étions dedans su haut bois, La bcll', si nous étions dedans su haut bois,

On s'y mangerions fort bien des noix,

On s'y mangerions fort bien des noix.

On s'en mangerions à note loisir.

Nique nar no muse !

Je m'arrête à ce singulier nique nac no muse, cl je regrette mon ignorance en philologie. Il faudrait connaître tous les patois et leurs nombreux dialectes, car chaque village a souvent le sien.

Tout est important dans l'art, et certainement l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'aurait pas perdu son temps le jour où elle pourrait expliquer le sens de Mystico dur, dur, tire lire — cl de Cli, clo, (lu, la lin tic, la licou, — cl de Mirliton, mirontaine, — et de Tire lire lire lui' lire Ion fa — et de Ran plan plan Hcc lice ran plan — et de La faridondainc, gai, la faridondainc — et de Tur lutu tu rengaine — et de Tron, tcon lion lice Hti laine — et de Tan li tan twe line lurc.

Malgré d'énormes recherches à ce sujet, je n'ai trouvé que quelques mots dans Dubois, un grammairien du seizième siècle, qui classe ces refrains au chapitre des interjections. « Enfin, dit-il, nous avons un nombre infini d'interjections qui se trouvent dans les chansons populaires, comme liromplia, dada, etc. » Explication qui ne peut servir que de maigre jalon pour un dictionnaire futur.

Dans une chanson que j'ai reçue du Limousin, les couplets se terminent par :

El youp la verdi, lu verdon.

C'est une formule très-connue; combien de chansons renferment des la verdi, la

PRÉFACE

verdon, d'autres la verduretle, d'autres la verdurinctte ! Et cependant dans la province d'où vient cette chanson verder signifie se dépêcher. Voilà donc un refrain dont le sens est clair:

Et youp (et vite), la verdi, la verdon (dépêchons-nous).

Un de mes amis du Dauphiné m'a envoyé avec la chanson suivante une des plus probables explications du refrain par onomatopées. Voici d'abord la chanson :

Mon père me marie, Petite Jeanneton, glin-glon,

Kt n'en savait rien faire

Qu'à garder la maison , Au son de la bigournoise,

Son (1rs noises, des pommes, Des figues, des fraises et bon, Y-a t'y pas de la glin glon glon , Gloria de la digue don don, Gloria de la caderata , De la bigournoise, ô gai, L'espoir, c'est de la bigournoise.

Et n'en savait rien faire Qu'à garder la maison, glin-glon; On la-t-envoyé aux herbes,

Aux herbes , nu cresson , Au son de la bigournoise , etc.

On l'a-t-envoyé aux herbes, etc.

Le jonc était si faible Qu'cll' a coulé à fond.

Y passe trois militaires Et trois jolis garçons.

Que nous donnerez-vous , la belle , Si nous vous retirons?

J'ai cent écus en gage, Cela n'est-il pas bon?

Ce n'est point ça, la belle, Que nous vous demandons.

C'est votre cœur volage , Savoir si nous l'aurons.

Mais de mon cœur volage , Je l'ai mis aux poissons.

Qui a fait la chansonnette Sont trois jolis garçons.

L'ont faite et composée En parlant de la Jeanneton , Au son de la bigournoise;

Son des noises , des pommes , Des figues , des fraises et bon ,
Y-a t'y pas de la glin glon glon , Gloria de la digue don don , Glo-
ria de la caderata, De la bigournoise , ô gai , L'espoir, c'est de la
bigournoise.

« Cette chanson est fort connue ici, m'écrit mon ami. Je la tiens d'un de nos ouvriers du Péage, qui l'a apprise de son père. Son père la chantait avec orgueil parce que le refrain est difficile à retenir et que ceux qui essayaient de l'apprendre n'y parvenaient pas. On avait surnommé ce chanteur : le père Labigournoise. » Ainsi l'amour-propre du chanteur à langue bien déliée, lui avait fait composer ce refrain difficile par sa bizarrerie, que les autres chanteurs ne pouvaient répéter aussi vivement que lui. Mais quel triomphe! Le nom lui est resté, et ce n'est pas un médiocre succès que de s'appeler à l'avenir le père Labigournoise et de devoir son nom à une chanson.

C'est à la même famille qu'appartiennent les chansons d'enfants qui ont occupé de grands esprits, jusqu'à Platon lui-même. N'ordonne-t-il pas aux nourrices de chanter beaucoup de chansons aux enfants qu'elles soignent? a Etiam nutricum, quæ adhibetur infantibus allcationi , suum quoddam carmen assignat. » Ici nous rentrons dans la théorie des sensations. Platon voulait que l'oreille fût bercée de sons rythmés, moins durs que la parole ordinaire, et de même plus tard le savant italien Porta recommandait aux nouveaux mariés de n'entourer leurs murailles que de tableaux gais, pour satisfaire les premiers regards des en-

fants. Platon et Porta se montraient grands physiologistes , et Jérôme Cardan, dans le *De vita propria*, confirme les idées du philosophe grec, en contant que jamais dans la vie il n'éprouva d'aussi vives jouissances que lorsque sa nourrice chantait auprès de son berceau. Les souvenirs de *L'alchimiste* remontent peut-être bien loin , mais l'idée est juste.

Tous les peuples ont eu des chansons de nourrice, des mélodies particulières charmantes qui ont été notées. Les anciens Créés avaient le *Katabauealasis* , les Grecs modernes ont le *Nannarisma*, les Italiens le *Nanna*, les Anglais le *Nursery rhymes* ou mieux le *Lullaby*. Dans *L'ancienne Grèce* on sait (pie la chanson des petits enfants s'appelait la la. Il ne faut pas demander aux nourrices qui composent ces chansons autre chose que ce qu'elles peuvent donner; mais dans l'amour qu'elles portent aux enfants, elles

xvni PRÉFACE.

trouvent de singulières associations de mots, d'images, sans lien apparent, qui frappent le nouveau-né et savent endormir ses premières souffrances.

J'ai vu une anguille Qui coiffait sa tille ; J'ai vu un gros rat Le chapeau sous le bras ,

est une chanson de nourrice du Berry qui peut servir de type à tous les refrains bons à pénétrer le tendre cerveau des enfants. Une berceuse alsacienne que je citerai est déjà plus raisonnable dans sa gaieté :

Une poule et un coq , Le sermon commence ; Une vache et un veau , Le sermon est à moitié.

Un chat et une souris ,

Le sermon est fini.

Voilà une souris qui se sauve !

Celui qui l'attrapera

N'a qu'à se faire un grand

Grand bonnet de fourrure.

Les six premiers vers remplissent la tête de l'enfant de choses animées qu'il préfère à l'homme : la poule, le coq, la vache, le veau, le chat et la souris. Les fabricants de joujoux sont plus occupés à fabriquer des animaux que des polichinelles. L'enfant, presque animal par l'intelligence, comprend l'animal. A ces animaux, la nourrice alsacienne a mélangé un peu de religion; mais je trouve le sermon trop abstrait pour l'enfant. El je préfère le grand grand bonnet de fourrure qu'on promet à celui qui attrapera la souris qui se sauve.

Une berceuse du Berry montre la nourrice semant dans la tête de l'enfant l'idée compliquée du mariage :

Dodo , berline 1 ,

Sainte Catherine , Endormez ma p'tite enfant Jusqu'à l'âge de quinze ans! Quand quinze ans seront sonnés, Il faudra la marier.

Petit à petit les mots entrent dans la tête de l'enfant, il en comprend le sens, ses idées se forment, et le temps n'est pas éloigné où il ira chanter dans les rues de Bourges, avec les polissons du quartier qui saluent l'arrivée du printemps :

Ah! l'arondc, vole, vole, vole, Ali! l'arondc, vole, vole donc.

A-t-on déjà fait remarquer la propension qu'ont les enfants à la rime en y joignant une certaine mélodie musicale? Leur esprit porté au grotesque se plaît également aux surnoms dont plus d'un écolier et d'un maître d'étude seront victimes. La chanson suivante d'enfants du Berry, qui ont dénaturé le nom de Charles, montrera leur nature d'esprit vers l'âge de sept ans :

C'est monsieur Charligodet Qu'a des poux dans son bonnet; Il les tourne, il les vire, Il les fait crever de rire, etc.

Dans son précieux Glossaire du centre de la France , M. le comte Jaubert a montré ce que la science philologique pouvait trouver dans ces naïfs couplets : « Le Tribonot, dit-il, est un jeu d'enfants dans lequel on prend plusieurs cerises dont les queues sont soudées par trois ou par deux à leur point d'insertion sur le rameau de l'arbre, après quoi on fait

1 11 faut savoir, m'écrit M. Hinaull do Lauflardière , que les mères cl nourrices du Itorry disent d'un enfant rebelle au sommeil : « il s'araille comme un berlin. ■ Le berlin est celui qui a des idées singulières, qui n'est pas fou, mais un peu dérangé, et par suite ouvre les MM d'utrie façon démesurée, litrline est le féminin de berlin. »

P R El-' A CE.

tourner entre les doigts deux des cerises, de manière que la troisième, ou la soudure seulement, quand il n'y a que deux cerises, fasse la culbute sous cette espèce d'arcade. On chante alors :

Passe, passe, Tribonot,

Par la porte de Saint-Jacques,

Passe, passe, Tribonot,

Par la porte de Saint-Jacquot.

« On appelle en gallois tribanau, ce qui est la même chose que tribonot, certaines poésies morales ou tercets dont l'origine remonte aux époques des druides. »

Avant d'arriver aux chansons de mariage et aux plus nombreuses encore qui ont trait à l'amour, il est bon de commencer par celles qui se rapportent à différents usages de pays et aux mœurs des habitants. En Flandre, du côté de Dunkerque, les enfants, le jour de la Saint-Martin, portant une lanterne de couleur au bout d'un bâton et soufflant dans des cornes de bœuf, chantent la chanson de la Saint-Martin :

Le petit oiseau de Saint-Martin
Au rouge corsage s'est arrêté
Précipitamment au delà du Rhin,

Où sont des porcs gras.

Bonne femme, donne-nous quelque chose,

Toutes les poules pondent.

Ici demeure un homme riche, Qui peut bien nous donner quelque chose. Il donnera beaucoup, il vivra longtemps; 11 mourra saintement, il obtiendra le ciel.

La servante monte l'escalier; Elle met la main dans le sac aux noix;

Elle ne la met pas à côté ; Elle nous en donnera un peu.

Donne un peu, garde un peu; Qu'il y ait quelque chose pour l'an prochain.

Là-haut, dans les combles,

Pendent de longs saucissons.

Donne-nous les plus longs, laisse les plus courts. Ne nous fais pas attendre longtemps.

Nous devons aller une maison plus loin.

Donne un peu , garde un peu , Qu'il y ait quelque chose pour l'an prochain.

Dans beaucoup de provinces, on retrouve ce genre de demandes rythmées, très-fréquentes en Normandie surtout de la part des mendiants, et qu'on connaît sous le nom de chansons de part à Dieu.

Les domestiques qui se louent pour un an ont voulu avoir également leur couplet. En voici un du Berry :

A la Saint-Jean, je m' accueilleis , Je m'accueilleis six francs tout rond ,

La vesi , la veson ,

La veson , don don.

En dansant la vesi , Hi!

En sautant la veson.

Hon!

Les Basques, grands joueurs de paume, l'ont consacrée en ces vers ;

Les gens de Hasparian sont allés à Bayonne, A une partie de paume, les quatre meilleurs, Contre les Bayonnais sur une place ici connue.

Ils n'avaient point peur.

Ils ont gagné de l'argent et de la renommée. Tout s'est parfaitement passé.

Les Picards ont célébré leurs fêtes cantonales

Où t'en vas-tu, Jean-Jacques, Avec ton bien capicu?

Qu' t'es bien !

Et pis et bell' casaque , De 1' poudre cd'sus tes qu'icux.

En vérité qu' t'es bieu!

Je m'en veu à l' ducasse ; Vcux-lu icnir avec mi, Marie?

Os y mangerons de l' tarte , De 1' tarte à la bouillie ; Os aurons du plaisir.

xx PRÉFACE.

Les Flamands montrent leur commisération pour les animaux
:

Voyez les pauvres chevaux Se traîner le long de la route ; Ils n'ont presque pas de pave Pour aller jusqu'à Casscl.

Douce Mariton, Mariton, Maritainc , Douce Mariton, ton, ton.

Les danses du Perigord, la périgourdine était si répandue qu'on en fit une chanson dans le Berry :

Pour danser la paligourdinc, Faut avoir le pied dégage,

Pied dégagé, pass', passe !

Pied dégagé passé.

Les ivrognes berrichons ont leur petit couplet à boire :

Arrosons-nous La uoque , La noque ; Arrosons-nous La noque
du cou.

Ils ont aussi la chanson de la rinçonnetle :

A ta santé, mon compagnon , La verdureltc , la verduron , etc.

Encore un petit gouspillon, etc.

Et puis après rosette,

La verduron , durctte , etc.

Et puis la rinçonnetle, etc.

Dans chacun de ces couplets, on peut retrouver un trait de mœurs, une coutume. A Bourges, les enfants, portant a la main des tiges sèches de faguctlcs trempées dans l'huile, chantent dans les rues :

Brandelons! femelles, Les vignes sont belles, Les beugnets
sont pas dieux nous , * Ils sont choux les moines,

Fricassés dans la poêle.

H y a là une petite malice contre les moines; mais il faut y chercher surtout l'ancienne coutume , commune à beaucoup de provinces, d'allumer des feux sur les montagnes, et qui s'appelait les brandons dans l'Ile-de-France, le lionrdir à Douai, le lichours

ou llouliours en Picardie, le dimanche des bonnes dans les Ardennes, cl furn (le feu heureux) dans le canton de Mauheuge, à Epinal les champs (jolots, toutes fêtes qui enterraient les jours gras et célébraient les approches du printemps.

Dans les campagnes aux environs de Bourges, le soir des brandons, un brandonneux et une brandonneuse (ordinairement berger et bergère) courent les champs, quelques branchages à la main, et chantent :

Brandelons ! femelles,

Les vignes sont belles; La vieille remue les tisons Pour faire cuire les beuglions.

Le mois de mai a été chanté par toutes les provinces. En Bresse, le mois de mai est fêlé plus que le jour de l'an ailleurs.

Il y a trois chansons de mai sur le même air. Voici le premier couplet de la première :

Le voilà venu le joli mois.

Laissez bourgeonner le bois; Le voilà venu le joli mois;

Le joli bois bourgeonne.

Il faut laisser bourgeonner le bois,

Le bois du gentilhomme.

PRÉFACÉ

De grand matin je me lèverai; un beau bouquet j'amasserai. Pour le lier je prendrai un ruban noir, si j'en ai un; autrement je l'achèterai, ou bien je emprunterai.

C'est ici la fin de celle-là. Ainsi termine le poète.

On trouvera dans la lin de cette élude d'autres chansons de Mai ([ni se confondent avec les chansons de mariage; niais il est des rondes d'enfants qu'on pourrait appeler historiques, et qui ont conservé le souvenir des chevaliers de la Table-Ronde mieux que les romans de chevalerie et les grands poèmes de geste. La Franche-Comté est pleine de la mémoire de Charlemagne et de Roland. Le Mont-Roland , dans le Jura, n'indique-t-il pas quel souvenir y a laissé le chevalier? Dans un village de la Franche-Comté, rapporte un archéologue, des jeunes filles de six à douze ans sont réunies. Il en est une qui s'accroupit; toutes les autres forment autour d'elle un rempart, relèvent les bords de sa robe au-dessus de sa tête, de manière à figurer un donjon dans lequel la princesse est cachée.

D'un autre côté, il se présente un héros, à la tête d'une cohorte guerrière, qui parcourt trois fois les glacis de celte forteresse en chaulant : Qu'y a-t-il dans cette tour?

Les jeunes filles, qui reconnaissent le cavalier, s'écrient à sa vue : Oijcr! Oger!

Qu'y a-t-il dans celte tour? reprend le paladin.

La châtelaine, qui, de l'intérieur, a reconnu aussi la voix de son amant, s'écrie: Franc chevalier! et le chœur des dames répond au chercheur d'aventures :

11 y a la belle qui dort,

Oger! Oger! Il y a la belle qui dort,

Franc chevalier !

Après ces mots, le courtois chevalier manifeste un vif désir de voir celte heauté endormie; de son côté la garnison se met en état de défense; mais le chevalier menace d'arracher une pierre du rempart. Il l'enlève, en elfet, car il entraîne hors du cercle une des jeunes filles qu'il conduit et qu'il mène au rondeau des garçons.

Une pierre , ce n'est guère ,

Oger! Oger!

Une pierre , ce n'est guère ,

Franç chevalier!

Mais il revient à la charge à plusieurs reprises, enlevant successivement toutes les pierres avec lesquelles il complète son rondeau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne pour lui soustraire la fée qui dort. Alors la tour s'écroule, la belle paraît. Le vainqueur reçoit naturellement un baiser pour prix de sa vaillance, le tout au milieu d'un brouhaha de cris et de désordre qui se luit parmi les jeunes assiégées, à l'imitation de ceux qui régneront à la prise d'un château rempli de femmes et de soldats.

Il existe encore peut-être dans les montagnes des Hautes-Alpes un singulier usage, qu'on appelait le bacchuber. Au pont de Cervières, hameau de Briançon, le 1^{er} août de chaque année, les jeunes gens, au nombre de neuf, onze ou treize, exécutent, pendant que les femmes chantent, une espèce de danse guerrière fort singulière; ils sont armés d'épées courtes, larges et sans pointe, et forment un rond en tenant leur épée de la main droite, et le bout de celle de leur voisin de la main gauche; ils décrivent en dansant douze ligures différentes, forment avec leurs épées des carrés,

des losanges, des triangles, etc. avec une lenteur et une gravité particulières.

Les mœurs, les coutumes, les légendes, les chansons mieux étudiées, rendront de grands Milices plus tard aux historiens. I'our moi , je préfère rester sur le terrain de l'amour, de la femme et du mariage.

Dans les voejues (fêtes) du Charolais, on danse des bourrées qui se rapprochent de la famille des bourrées du Nivernais, du Berry et de l'Auvergne. Les danseurs sautent sur chaque pied pendant des heures entières, en poussant des Uni! suivis d'un gros

PRÉFACE

baiser. La chanson sur l'air de celte bourrée se continue toujours sur les mêmes paroles.

O1 est amoureux,

Le petiot gueux,

Le petiot drôle !

O1 est amoureux ,

Le petiot drôle ,

Le petiot gueux.

Dans ce couplet on voit le jeune «arçon qui commence à sentir ses quinze ans. Les yeux baissés, tremblant, rouge, il serre la main de sa bonne amie, cl les garçons du village se moquent de lui.

Ici, par ces trois simples vers, je vois le compagnon qui part ou le soldat quittant sa chère Bourgogne :

Adieu le faubourg de la Barre ,

Adieu la ville de Mâcon,

Et la beauté que mon cœur aime.

Voici un amoureux berrichon qui aime à la fois la fille et la bouteille :

Aux quat' quarts du lit Y a quat' poum' d'orange , Au biau mitan du lit Le rossignol y chante ; Le bon vin m'endeurt, Et l'amour m'y draveillc.

J'ai quelquefois été profondément touché de la délicatesse de l'amour dans les Flandres. Il y a dans certains tableaux de Téniers , d'Ostade et de Brawer des buveurs et des pipeurs au nez rouge qui serrent la main de leurs compagnes avec un regard plein de tendres affections. Le comique particulier de ces grossières figures n'en fait ressortir que plus vivement le sentiment amoureux. Il n'y a pas de ballade allemande plus délicate que celle chanson de Dunkerque :

Sous un vert tilleul je cherchais ma mie; vainement je la cherchais, ma mie n'était pas là. Oui, je cherchais en vain! — puisse ce tilleul se dessécher! Xous nous promènerons le soir et nous trouverons une couronne, oui, une couronne de roses.

Une couronne de fleurs, liée de rubans. — Que m'envoya ma mie de Paris, par delà la mer? Que m'envoya ma mie? — Un petit billet. — Que contient ce billet?

Que conlicit-il? — Jeune fille, lisez-le : « Quoique les jeunes gens disent de belles paroles, ne les écoutez pas.

• Malgré leur beau langage, ils ont l'esprit trompeur. Ainsi la pomme du verger renferme des vers. i Le verger est fermé , personne n'y entre , sinon le petit rossignol qui vole par-dessus l'enclos. «

Avec quel sentiment délicat une pauvre fit le de la basse Navarre exprime-t-elle sa séduction et sa faute :

Un bouquet de roses en février éclos J'ai envoyé à ce monsieur en compliment , L'assurant que j'en avais eu le plant de son jardin, Et le priant de garder le bouquet en souvenir de moi.

Ce monsieur que j'aurais cru devoir être heureux

D avoir de son plant un bouquet,

L'a renvoyé disant qu'il n'en veut point.

Que d'avoir donné un plant aucun souvenir ne lui reste.

Bouquet charmant, soyez le bien revenu!

Moi je ne vous repousserai pas comme ce monsieur. Fraîchement je vous nourrirai de mon sein , Tout en vous dotant du nom de ce monsieur.

Vous, mes jeunes compagnes, livrez-vous à vos jeux;

Quant à moi depuis longtemps je suis dans la tristesse.

Des jeunes messieurs qui portent des chapeaux fuyez l'approche,

Ce sont mes relations avec eux qui ont causé ma perte.

PR É V A C K

Mais relie traduction, due a RI. Fr. Michel, ne peut rendre le charme du dialecte basnavarraais.

M. le comte Jaubert a recueilli à Henrichemont un joli couplet :

Que les étoiles sont brillantes!

Que la lune rail clairement!

Mais les beaux yeux de ma maîtresse Ils le sont bien cent fois autant.

Moins joli que celui du Berry :

Au bout du bras il m'a tendu la main, En me parlant ties amours les plus tendres. Je l'aimais tant, j'ai ben su m'en défendre, Ah ! j'ai ben su élonger mon chemin , Tel beau plaisir que j'avais de l' entendre.

Voici un pauvre amoureux qui se vante :

L'auteur de ces chansons N'avait pas de chagrin; Il est assis sur sa chaise, Certes bien joyeux, Oh!

Sans chagrin d'avoir perdu une amie.

Le oh! seul ne suffit-il pas à montrer le chagrin du pauvre délaissé? Mais vingt pages ne suffiraient pas pour citer ces cris d'amour, toujours éloquents dans leur vérité, et qui prennent un accent particulier de détresse du cauir, recouverts par une mélodie plaintive.

Les chansons de noces sont toutes curieuses, en les rapprochant des usages symboliques dont il existe des variations dans chaque province.

Il y a quelques années, en Lorraine, le premier dimanche de mai, les jeunes filles des environs de Remiremont (Lorraine), parées de leurs habits de fête, parcouraient les chemins qui mènent à l'église de Dommartin, et à chaque garçon qu'elles rencontraient, elles attachaient à son chapeau une petite branche de laurier ou de romarin en chantant les couplets suivants :

Un beau monsieur nous avons trouvé , Dieu lui donne joie et santé.

Ayez le mai, le joli mai!

Que Dieu lui donne joie et santé Et une amie à son gré.

Ayez le mai, le joli mai!

Donnez-nous votre chapeau ,

Un petit bouquet nous y mettrons.

Ayez le mai , le joli mai.

Mon beau monsieur, à votre gré, Aujourd'hui vous nous donnerez.

Ayez le mai , le joli mai !

Ce sera pour la Vierge Marie , Si bonne et si chérie.

Ayez le mai, le joli mai!

Dans le canton de Sainl-Dié, près de Remiremont, au jour des noces, il était d'usage qu'une amie de la mariée lui chantât au

dessert une complainte sur le mariage :

Adieu fleur de jeunesse , Je vais t' abandonner ; La noble qualité de tille, Aujourd'hui la faut quitter.

Mais les chansons de mariés de la Bretagne et du Poitou sont bien plus remarquables.

Dans le Bourbonnais, dès la veille du jour des noces, les jeunes gens, le cornemusier en tête (à Montlueon les noces se font au bruit du tambour), conduisent le futur porter ses cadeaux et chercher la chemise que doit lui donner la fiancée, Arrivés à la maison,

PREFACE

ils trouvent la porte fermée; on frappe avec le bourdon de la musette, en chantant en chœur :

Ouvrez, ouvrez la porte,

Françoise , ma mignonne :

De beaux cadeaux à vous présenter, Hélas ! ma mie , laissez-nous entrer.

Les filles enfermées en dedans répondent :

Moi, vous laisser entrer, Je ne saurais le faire ; Mon père est en colère , Ma mère est en tristesse; Une fille d'aussi grand prix N'ouvre pas la porte à ces heures-ci.

Les garçons répètent leur couplet en détaillant chaque objet du présent : des rubans , un mouchoir, une bague, un tablier, etc. à vous présenter . La fille est inflexible jusqu'à ce qu'ils viennent

à chanter : un beau garçon à vous présenter y alors la porte s'ouvre.

Le lendemain des noces, il faut planter le chou. Pendant ces bruyants ébats, dont la joie est entretenue par ce qui reste de vin au fond des tonneaux, une scène non moins bruyante, mais plus triste, se passe dans l'intérieur de la maison. Ce sont les adieux de la mariée aux parents dont elle se sépare; les pleurs et les cris dans cette circonstance

sont prodigués Tous les adieux ne sont pas si tristes. Les invités sont toujours à la

place où ils se sont assis la veille ; quelques-uns ont couché sur le champ de bataille, au milieu des débris de dindes et de gâteaux. Ce sont eux qui chantent :

Xos chevaux sont à la porte, Tout sellés, tout bridés.

Que le diable les emporte!

Je ne veux point m'en aller.

Cependant il faut partir; mais on ne se quitte qu'à plus d'une demi-lieue de la maison, verres et bouteilles en mains , et non sans faire mainte halle et mainte libation. La musette alors joue le vieux refrain :

Allez-vous-en, gens de la noce, Allez-vous-en chacun chez vous;

Si la mariée est malade ,

Xoiiis la guérirons sans vous.

« Il est à propos de citer une chanson (pie j'ai entendue bien souvent à Bonrbon, dit Achille Allier dans son beau livre de l'ancien Bourbonnais. Elle donnera on ne peut mieux l'idée d'un mariage entre les gens de la campagne :

Bon jou don, mère Catherine,

Y allons don, père Yieoulas!

Voulez-vous marier Calhrinelle

A noute garçon que vèla?

o1 entend bien le coumarec,

Ouest stil que vend nos naviaux (navels) ;

o s'exarce à tirer les vaches,

Et haye du foin aux viaux.

Dans les villages de Sainl-Omer, quand une cadette se marie avant son aînée, le jour de la noce de la cadette, les garçons du village s'emparent de la pauvre aînée, et la hochent bon gré mal gré sur la voûlçdu four, afin, disent-ils, qu'elle s'échauffe, puisqu'elle est restée insensible à l'amour.

Il existe aussi une danse appelée la danse du regret. Une fille a d'ordinaire plusieurs galants, toujours un, au moins deux. Quand elle se marie, l'infortuné galant qui n'a pu réussir à obtenir sa main est obligé de danser séparément avec elle un quadrille sur une couverture qu'on a étendue sur le carreau dans un coin.

I» il fer A CE.

A Loiss-le-SailnifT et à Châlcau-Châlon (Jura), le premier jour de mai, les jeunes (ilcs portent en triomphe un enfant couronné de fleurs et chantent :

Elrenncz noire épousée, Voici le mois, le joli mois de mai; Elrenncz noire épousée, La bonne étrenne , Voici le mois, le joli mois de mai Qu'on vous amène.

« 11 ne faut pas croire que le spectacle fâcheux des rixes domestiques attriste le chansonnier, dit M. de Beaurepaire dans son excellente Elude sur la poésie populaire en Normandie. Dans celle littérature, empreinte de l'esprit gaulois, la femme ne se déssole jamais; elle prend facilement son parti de la mauvaise humeur du mari, et elle s'en va gaiement chercher fortune et consolation ailleurs. C'est là, il faut en convenir, une morale assez équivoque; mais la ronde participe un peu de la nature insouciant de la vaudeville; elle prend les choses par le côté plaisant ou grotesque, et jamais elle ne s'est donné pour mission d'enseigner aux hommes les obligations sérieuses de la vie. »

Dans la ronde suivante, une femme parle d'un homme

Qui n'a ni maille ni denier, Fors un bâton de vert pommier, De quoi il me bat les costez.

S'il me bat je m'en irai

Avec les vaillants.

Ils m'apprendront le jeu de dcz , Le jeu de cartes après souper.

M. RibauLL de Laugardièrre , substitut du procureur impérial à Clamecy, m'a envoyé une chanson très-curieuse :

« J'ai pu me procurer, dit-il, des détails fort curieux sur nos coutumes nuptiales rustiques, des chansons nouvelles, des varianles précieuses, et parmi celles-ci le texte, que je crois définitif, de la seconde chanson de la Charrette, dont je n'avais reproduit jadis qu'un fragment tronqué.

Tout en partant de vès cheux nous ,

Pleurant torjous , J'ai pas guée d'crgret de la ville,

Ni des marchands , Héla! j'ai d'crgret qu'à ma mic

Que y a dedans !.. .

Ma mie, fasez-moué un bouquet

Qui soyc bin fait, Qui soyc lié d'une soie vartc ,

Bin properment ; Mes amourclt' aussit' les voulres

Soyaient dedans.

La belle, en liant le bouquet, A sopirail.

— ■ Qu'a' -vous, qu'a' -vous, ma mic Naoncttc

A tant pleurer?

Argrecltcz-vous nos amourettes

Du temps passé?

— Ah! c'est ben à moué de pleurer,

De sopirer!

Vous m'y laissez embarrassée

D'un bel enfant ; Tant qu' c'est qu' v' anirez de la guée,

I sera grand.

Que ferons-nous de cet enfant

Tant qu'i s'ra grand?...

Je li ferons une cocarde

De riban blanc, Je l'enverrons arjoind' son péc

Au régiment.

— Quoué qu'is diront au régiment

En le voyant?

Is diront tous : Par la morgue?

Via un cadet; Faisons-n'-en nouler capitaine,

A lui l' bouquet !

— Ma mie, j'ai de l'argent à nous;

Le volez-vous?

— Oh! non, non, non, ce lui dit-elle,

Je n'en veux point ; Tous garçons qui vont à la guée N'en ont
d' besoin.

— Allons, mignonne, au cabaret

Bouère et chanter.

A la santé , ma mic Nannette ,

Pus de cent foués !

Sans oblier août' capitaine

Vive le Houé !

Mais la plus singulière, en ce sens qu'elle mélange la mort et le mariage, alliance que je n'ai jamais trouvée dans les chansons où la jouissance de la vie prédomine , est

PRÉFACE

évidemment une chanson de l'arrondissement Prarond.

d'Amiens que m'a envoyée M. Ernest

Je voudrais nie marié, |

Monsieur le curé , — Un mari faudra chercher,

Julie , ma Julie , Un mari faudra chercher,

Ma petite Julie.

— Ça sera-t-il un grand péché ,) Monsieur le curé?)

— Oui, ce sera un grand péché, Julie, ma Julie,

Oui , ce sera un grand péché , Ma petite Julie.

(bis.)

(bis.)

(bis.)

— S'il vient à me quitter, Je mourrai , Monsieur le curé.

— Si tu meurs, on t'enterrera, Julie , ma Julie ,

Si tu meurs, on t'enterrera, Ma petite Julie.

— Pleurez-vous à mon enterrement,

Monsieur le curé ?

Xnn, je ne pleurerai pas, car il faut que je chante,

Julie , ma Julie , on, je ne pleurerai pas, car il faut que je chante, Ma petite Julie.

(bis.)

Quelle chanson chanterez-vous, /

Monsieur le curé?

— Requiescat in pace ,

Julie , ma Julie ,

Requiescat in pace ,

Ma petite Julie.

Arrive au bout de l'énorme tâche qui a demandé deux ans de recherches et de travaux, je sens combien le présent volume laisse encore à désirer; mais le public verra par nos efforts combien était difficile une première récolte de chansons populaires des provinces de la France. Pour la première fois un pareil travail était tenté; il fallait une grande diversité pour ne pas fatiguer l'attention des curieux. On trouve dans ce recueil les chansons d'amour mêlées aux noëls, les chansons des métiers jointes aux rondes, les chansons de mai à côté des ballades, les chansons de mariage en regard des chansons morales, toutes les différentes manifestations de la joie, de la tristesse, de l'amour du vin, de la

jalousie, de l'ambition des filles et des garçons; comme aussi mille usages locaux sont étudiés dans chacune des notices et surtout ceux qui ont rapport aux fêtes, aux divertissements et aux danses.

J'ai essayé de mettre vivement en lumière les personnes qui nous ont aidés dans cette publication ; il me reste à donner une petite bibliographie des trop rares travaux qui m'ont servi de base.

Barzaz-Reiz, chants populaires de la Bretagne, par Hersart de la Villemarqué ; Irc édition. Paris, 1839. — Elsassisches Volksbibliotheklein (Petit livre populaire alsacien) , par Auguste Stober. Strasbourg, 1872 — Chansons et airs populaires du Réarn, recueillis par Frédéric Kivnrez; 1 vol. grand in- 8". Pau, 1844. — Xoëls bressans , par Philibert le Duc ; 1 vol. in- 18. Rnurg, 1843. — Les sages et chansons populaires de l'ancien liazadais, par L. Amarque, de Plaisance; 1 vol. in-8", Bordeaux, 1845. — Album auvergnat, par J. B. Bouille! ; grand in-8". Moulins, 1878. — Recueil de noëls anciens au patois de Besançon; 1 vol. in-8". 1852. — Des Spinola de Gènes et de la complainte depuis les temps reculés jusqu'à nos jours, par Ruhnholz; 1 vol. in- 8". Montpellier, 1852. — Instructions relatives aux poésies populaires de la France. Décret du 13 septembre, publié par le ministère de l'instruction publique et des cultes: in-8". Paris, 1851. — Poésies populaires de la Lorraine; 1 vol. in-8". Nancy, 1855. — Chants populaires des Flamands de France, recueillis et publiés avec les mélodies originales, par M. de Coussemaker; grand in-8". (Jand, 1856. — Six chansons populaires de l'Angoumois, recueillies et annotées par F. usèhe t'.astaigne; in-8°. Angoulême , 1856. — Etude sur la poésie populaire en Normandie et spécialement dans l'Avranchin ,

par Eugène de Beaurepaire ; 1 vol. in-8". Airanrhes, 1856. — Lettres èi M. le rédacteur du Droit commun, sur quelques poésies populaires du Rerri , par Ch. Ribault de baugardièra; in-8". Bourges, 1856. — Echos du temps passé, recueil de chansons, noéls, madrigaux, briinclles, etc., du douzième au treizième siècle, suivis de chansons populaires, transcrites avec accompagnement de piano, par J. B. Weckerlin; 2 vol. grand iu-8". Paris, 1856-57. — Xoels nouviaux , sus des vieux airs, 'BU Ch. Ribault de Uaugardièrc ; 1 vol. in-18. Bourges, 1857. — Les noces de campagne en Rerri, par le même; in-8". 1857. — Le pags basque, par Fr. Michel; 1 vol. in-8°. 1857.

PRÉFACE

Telle est, sauf quelques omissions, la liste des écrivains qui ont tracé les premiers sillons. Les véritables auteurs tic ces poésies, on ne peut les remercier.

Qui a lait cette chanson? Le compagnon partant pour le tour de France et charmant sa route par d'interminables couplets.

Qui a fait cette chanson? La bergère de village, .1 là-haut, sur la montagne » , pensant au conscrit qui reviendra plus tard.

Qui a tait celle chanson ? Le paysan pour préparer sa ménagère à la vie de travail qui l'attend après la noce.

Qui a fait celle chanson? Les gens d'un village pour se gausser de ceux du village voisin.

Qui a fait cette chanson? Le matelot partant pour les îles, sur son vaisseau d'argent.

Qui a t'ait cette chanson? La mère prudente montrant à sa fille pauvre le jeune « roi (/ni épouse des bergères. »

Qui a fait cette chanson? Les buveurs de tous les pays, plus amoureux de la bouteille que de l'amour.

Qui a l'ait celle chanson? Les amoureux trompés, se consolant de l'ingratitude de leurs belles et assoupissant leurs chagrins dans de mélancoliques refrains. Qui a fait cette chanson contre les femmes ? Les hommes. Qui a fait cette chanson contre les hommes? Les femmes.

La province n'a pas encore recueilli la chanson populaire, qui est une des importantes branches de l'arbre de l'archéologie; sur ces branches pousseront plus tard de nombreux fruits qu'il faudra recueillir non pas dans les bibliothèques, mais en pleine campagne. Le célèbre Haiiy écrivait à Geoffroy Saint-Hilaire malade : « Laissez là les problèmes sur les cristaux et tous ces rhomboïdes cl dodécaèdres hérissés d'angles et de formules algébriques. Un cours de botanique est de l'hygiène toute pure; on n'a pas besoin de prendre les plantes en décoction, il suffit d'aller les cueillir pour les trouver salutaires. »

La récolte de chansons populaires est une sorte de botanique dans la vaste science archéologique; plus de vieux parchemins à déchiffrer qui fatiguent la vue, plus de ces noires poussières à respirer dans de poudreuses archives; mais des courses dans les villages, de vieilles gens à interroger, souvent la misère à soulager en pénétrant dans de pauvres cabanes, une mission utile dans l'intérêt de la langue et de l'histoire, une tendance à la musique qui élève l'âme, des traits comiques et joyeux à recueillir qui détendent l'esprit, de douces tristesses émouvantes enchâssées

dans une versification naïve, le rappel au sentiment de la nature, à la bonhomie s' échappant souvent des paroles et de la musique, le retour à la simplicité que font naître mélodie et vers, qui offrent souvent plus de raison que de rime, de gais sourires provoqués par une voix sans prétention qui répète au piano ces airs de l'enfance : telles sont les jouissances qui attendent ceux qui, en parcourant des collections de chansons populaires, connaîtront mieux que par d'ambitieuses histoires, le peuple de France, avec les différences qui séparent le Midi du Nord, une province de l'Est d'une province de l'Ouest, un département d'un autre département, une ville d'une autre ville, un bourg d'un village, un village d'un hameau. De ces chansons jaillit un sentiment particulier, plein de charme, provenant de l'innocence des esprits qui ont improvisé ces vers et ces mélodies naïves. Ou dirait que l'absence de toute éducation n'a servi qu'à rendre plus vives les sensations. La joie, la tristesse, l'amour y sont dépeints plus fortement, n'étant bridés par aucune rhétorique.

Chajipfleury,

LE BOUQUET DE MA MIE

Au mois d'août 1858, il se tint à Laon un grand congrès des antiquaires de la Picardie : les sociétés savantes de Saint-Quentin, de Soissons, de Reims, d'Amiens et même de Flandre, avaient envoyé des délégués. J'y allai, sans m' inquiéter du programme, comptant qu'on y discuterait quelque point relatif à la poésie populaire en Picardie, et je fus déçu dans mon attente. Sans doute on y parla de mille choses fort curieuses, du diluvium, du droit de

jambage, de Bibrax, et aussi des fameuses haches en silex antédiluviennes qui pourraient bien n'être que des cailloux ; mais de poésie il n'en, fut question. J'interrogeai quelques membres de divers points de la Picardie, qui me répondirent qu'ils n'avaient nulle connaissance de poésies populaires particulières à la contrée.

La question n'est pas mûre encore, mais elle donnera plus tard d'abondantes récoltes. Il y a vingt ans que les intelligences provinciales ont été poussées vers l'archéologie par des instructions officielles parties de Paris. Des guides et des manuels archéologiques, édités par le ministère de l'intérieur, et confiés à des esprits pratiques, conduisaient immédiatement à la connaissance des monuments par un texte clair et des dessins curieux. Tout le monde à peu près se porta vers les monuments ; les manuscrits poudreux furent secoués , la vie des grands hommes du pays fut éclaircie. Et un jour, de cette masse considérable de travaux purement provinciaux, sortiront des renseignements utiles à l'histoire : mais l'art populaire proprement dit n'a pas été étudié dans toutes les provinces avec le soin qu'il mérite. La chanson, entre autres, malgré les instructions ministérielles, n'est pas sortie de tous les gosiers, où elle court grand risque d'être enterrée, car ce sont de vieux gosiers et de vieilles langues qui seuls peuvent chanter ces mélodies naïves du temps passé.

« Vous êtes Picard vous-même, m'écrivait un poète plein de patriotisme pour sa ville, M. Ernest Prarond, et savez combien la Picardie est pauvre en poésies populaires. Les habitants d'Bevilc ont été, de père en fils, des gens attachés trop court au râtelier de la grosse raison pour oublier leurs foin au profit de la musique et des assonances, simples occupat^ns de l'esprit, creuse

pâturer aux besoins intimes. Les pauvres mêmes sont aussi pauvres que les riches en ce point. Leur gaieté comme leur tristesse n'a rien d'ailé. »

Le poète qui m'écrivait ces lignes est évidemment un de ceux qui dans les histoires locales qu'ils étudient jusque dans les plus infimes détails, aurait donné une large place à l'art populaire. « Je n'ai rien trouvé de naïf sorti des entrailles du peuple, rien de ce qui aurait prouvé le sentiment musical ou poétique de notre vieille bourgeoisie tripotière ou des pauvres polisseurs de charrue , rudoyés par toutes les misères de la taille , de la grêle et des guerres, s dit encore M. Ernest Prarond.

Cependant il existe une littérature picarde. Les campagnes ont tellement conservé l'amour du patois, qu'on imprime exprès pour les paysans des almanachs picards. Les journaux de Saint-Quentin contiennent aussi des feuilletons en patois picard; mais c'est de l'esprit des villes enveloppé dans une vieille langue : on y sent la pointe de vaudeville , un placage de mots des rues sur des pensées plus bourgeoises que populaires, et l'art n'a rien à* voir là dedans.

Il semble étonnant que l'esprit picard, gausseur, railleur, critique, plein de bon sens, n'ait rien produit. L'épithaphe suivante, copiée dans un cimetière de village, ne donne-t-elle pas l'idée d'un peuple satirique et chanteur :

L'an mil cinq cent un quarteron, Ici fut plante maître Jean Quignon; Quand le jugement de Dieu viendra,

S'il plaît à Dieu reverdira.

Un de mes correspondants m'envoie la chanson de nourrice suivante :

Dodo Xinelte ,

L'enfant Pcrettc; Maman est allée au bois; Elle rapportera un fagot Pour chaufferie cul du piot

M. l'abbé Corblet a donné dans son Glossaire du patois picard la Chanson du Bouhourdis, du dix-septième siècle, qui se chantait en dansant dans les vergers autour d'un feu de joie. Je la traduis littéralement :

Au jour de Bouhourdis des prés, Autour des arbres j'ai tant balle Que j'ai mon soulier déchiré.

Trou la lircette ,

Trou la liché.

Par les ornières l'ai ramasse; Au cordonnier m'en suis allé, Un pied déchaux, l'autre chaussé.

Trou la lretilc ,

Trou la liché.

Dedans sa maison l'ai trouvé.

— Jebannel le beau cordonnier, Rcscsmeleras-tu mon soulier?

Trou la lircette, Trou la liché.

La révérence il m'a tirée :

— Oui-da, mon petit cœur, ma Babel, Votre soulier je recoudrai,

Trou la lircette , Trou la lirié.

— VA pour ça quand je vous le rendrai,

Sur votre lisage mignolet

Je me paierai d'un doux baiser.

Trou la lircllr ,

Trou la lirié.

Il n'est pas possible que la chanson se fige tout à coup dans l'esprit de Picards si gaillards; mais, ainsi que je le crois, le peu d'attention des intelligences vers ce coin de l'art a produit cette apparente disette. Et pour preuve, nous donnons aujourd'hui deux chansons, l'une qui est un chef-xl'œuvre, l'autre gracieuse et louchante. Seulement ces deux chansons ont été retrouvées à Paris.

Sans vouloir rabaisser la province , il est démontré par nombre de preuves que le mouvement social, politique, littéraire, artistique et scientifique vient toujours de Paris. X'est-ce pas surtout dans une capitale blasée par le joli, le recherché, l'itrgant, qu'on devait à un, certain moment se retourner vers le naturel? Les peintures de Courbet ne pouvaient être tentées qu'à Paris, et le succès des Paysans de Pierre Dupont était impossible ailleurs. En province, on aurait méconnu le sentiment du poète-musicien , quand les Bœufs' furent publiés pour la première fois.

Jésus-Christ s'habille en pauvre, et La belle est au jardin d'amour, furent chantées souvent en petit comité par madame Pierre Dupont, Picarde d'origine, qui avait retrouvax dans son souvenir ces poèmes de son enfance.

Il arrivera certainement pour la poésie populaire ce qui arrive pour les objets d'art. Du Nivernais on vient au quai Voltaire pour acheter de l'ancienne faïence de Xeuvers. Celui qui voudrait écrire une bonne histoire des traditions populaires de la province devrait habiter Paris depuis trente ans : à Paris, l'esprit est plus disposé il se ressouvenir ; le sentiment s'affine , se creuse et devient plus chercheur. Madame Pierre Dupont bourgeoise d'Amiens ou d'Abbeville ne se fût jamais rappelé la ballade de Jésus-Christ. A Paris, au milieu des discussions esthétiques, saisissant ce renouveau qui s'attache tout à coup à un art oublié, se rendant compte des succès de l'auteur de la l igne, tout à coup sa mémoire se réveille : elle se dit que dans sa jeunesse elle a entendu des chansons qui avaient de secrètes analogies avec les tentatives de son mari, et vers par vers, couplet par couplet , se déroule celte imposante ballade de Jésus-Christ, étrange et lumineuse comme une eau-forte biblique de Hemhrandt.

Cn.viirKi.Ki m .

l'iot, petit.

*m 3 Hess

LA BELLE EST AU JARDIN D'AMOUR

La belle est au jardin d'amour, Voilà un mois ou six semaines;
Son père la cherche parfont, Et son amant est bien en peine.

Berger, berger, n'as-tu pas vu , N'as-tu pas vu la beauté
même?

« Comment est-elle donc vêtue'?

Est-elle en soie, est-elle en laine?-

Elle est vêtue en satin blanc , Et dans ses mains blanches mitaines ; Ses cheveux, qui flottent au vent, Ont une odeur de marjolaine.

Elle est là-bas, dans ces vallons, Assise au bord d'une fontaine; Dans ses mains se tient un oiseau , A qui la belle conte ses peines.

Petit oiseau, qu' tu es heureux D'être ainsi auprès de ma belle!

Et moi qui suis son amoureux , Je ne puis pas m'approcher d'elle!

PI.WO

Ândantino con moto

Jé-sus Christ s'ia— bille en pan- vre :

mf

✓in

«Fai tes-moi la cha - ri - té;» Jé-sus-Cbr.st s'ha - bille en
deces.

vo - lie ta

Je fe rai bien mon di - lier. »

deces:

— Les miettes de notre table , Les chiens les mangeront bien.

Les miettes de notre table , Les chiens les mangeront bien, lis
nous rapportent des lièvres, Et toi ne rapportes rien.

n Madame , qu' èt's en fenêtre , Faites-moi la charité.

Madame, qu' èt's en fenêtre, Faites-moi la charité.

— Ah! montez, montez, bon pauvre Un bon souper trouverez.

Après qu'ils curent soupe, 11 demande à se coucher.

Après qu'ils curent soupé, Il demande à se coucher.

— Ah! montez, montez, bon pauvre Un bon lit frais trouverez.

Comme ils montaient les degrés, Trois beaux anges les
éclairaient.

Comme ils montaient les degrés, Trois beaux anges les
éclairaient.

« Ah! ne craignez rien, Madame, C'est la lune qui paraît.

Dans trois jours vous mourrez ,

En paradis vous irez ;

Dans trois jours vous mourrez,

En paradis vous irez;

Et votre mari , Madame ,

En enfer ira brûler. ■

LE

M I S I Q U E RECUEILLIE

FLANDRE

LA FETE DE SAINTE ANNE. LE HARENG SAIE. LE MESSAGE» I)'aM()LR.

Qui no se rappelle ces anciennes estampes flamandes où sont représentées les joies du carnaval? Les déguisements ne brillent ni par l'esprit ni par la distinction; la batterie de cuisine en fait les principaux frais. Une marmite sur la tête, une cuiller à pot en guise de plumet, des bassines de cuivre sur lesquelles on frappe: voilà pour la musique et l'habit; d'autres entrent dans de larges paniers qui servent aux marchés et se barbouillent la figure de suie ou de farine. Telles sont les mascarades flamandes. En voyant ces tableaux, on pourrait les prendre pour une image d'un carnaval groé'nlandais. Et cependant, les mêmes fêtes se passent dans les villages de France, non loin de Dunkerque.

A Bailleul, à la Noël, des enfants, des femmes et des vieillards vont chanter par groupes

de trois ou quatre, de maison en maison : les uns portent une étoile de carton au bout d'un

bâton; les autres, un arc tendu et une vessie dont ils jouent avec un archet. On leur donne

des gauffres et des pâtisseries. Quelquefois les chanteurs, habillés en bergers et bergères,

courent les rues en chantant la Chanson du Rommelpot :

Donnez pour le rommclpot, — donnez pour remplir la gamelle. — Van de lierc, liere om la. — Bonne femme, donnez-nous la part de Dieu. (Dieu vous assiste.)

— Dieu m'a si longtemps assisté, — que j'ai pu traire mes vaches et tondre mes brebis. — Van de liere, etc. — Bonne femme, etc.

(Dieu vous garde.)

— Dieu m'a si longtemps conservé, — que je porte une barbe grise. — Van de liere, etc. — Bonne femme , etc.

Cet instrument, appelé rommclpot , est resté populaire. C'est un pot de terre recouvert d'une peau de vessie tendue au milieu de laquelle on introduit un tuyau de paille ou de jonc. On en joue comme du tambour de basque, en mouillant les doigts ou en frottant le tuyau qui rend un son semblable à celui des toupies d'Allemagne.

u Pendant presque tout l'été, dit M. de Coussemaker, mais principalement à certaines fêtes , comme celles de saint Jean , saint Pierre et saint Paul , les enfants flamands ont coutume de chanter en dansant des rondes. Ces danses se pratiquent le soir, vers le coucher du soleil. Elles sont connues à Dunkerque sous le nom de Roozenkoëd, ou danses du Chapeau de roses, parce qu'elles ont lieu sous une couronne et des guirlandes de fleurs suspendues au milieu des rues : ces sortes de danses sont accompagnées de jeux et même de pantomimes qui leur donnent un aspect et un caractère particuliers. »

Voici la ronde du Ruban :

a Jeune fille, conserve ce ruban de pourpre; il doit être porté par toi dans la danse des jeunes vierges, dans la danse si belle que vous dansez à la viole, d'une façon gentille! Jeune fille, conserve ta couronne, c'est par toi qu'elle doit être portée. »

A la fin , une jeune fille est choisie pour être couronnée et parée de rubans.

La poésie populaire dans la Flandre française est plus matérielle qu'ailleurs, quand elle est

matérielle. Je veux citer deux chansons de buveurs, une d'hommes et une de femmes.

La première est la Pinte :

Si je bois une pinte, — Je bois comme un petit porc. — Si je bois une cannelle, — Je bois comme un homme. — Si je bois un pot, je m'affaisse. — Jamais de la vie — Je ne boirai plus de genièvre !

Celle des femmes a pour litre : Lire boulire. :

Jacqueline, Catherine, Isabelle et Martine, — Cata et Sara , — Buvaient ensemble de l'eandc-vie. — Lire boulire, lire boula! — Ensemble elles dansaient une ronde : — Lire boulire, lire boula! — Et Thérèse disait : s Versez encore — Et crions : Le roi boit : — Et là-dessus elle avala son verre. — Lire boulire! lire boula!

Est-ce que ce refrain de Lire boulire! lire boula! ne ressemble pas aux refrains des

négresses ivres de tafia? Mais toutes ne sont pas aussi flamandes dans le sentiment de Brawer, et je donne la chanson de la Fête de Sainte Anne connue un modèle de passion et d'empor-

tement tout espagnols. Cette pauvre fille qui veut épouser son amant pauvre et qui s'excite en répétant : Hé! courage! rivât! sa sa! m'a fait penser aux fiévreuses mélodies des danses espagnoles, accompagnées de cris des danseurs, de castagnettes et de tambours de basque sonores. La passion enflamme les gens du Xord comme ceux du Midi, et je ne sais trop si les gens du Xord ne sont pas plus convaincus en amour. Un esprit froid qui s'emporte tout à coup dépasse en indignation et en colère profonde le Méridional qui joue sans cesse avec de faux cris. Quelle différence de sentiment sépare ce joli morceau de poésie la Fête de Sainte Anne de la Ronde des Filles de Quimperlé! Deux amoureux se présentent, l'un riche et l'autre pauvre, comme dans la chanson bretonne; un jeune et un vieux. La pauvre ouvrière dentellière comprend bien l'utilité de la richesse, sa mère ellemême la lui fait entrevoir ; mais , à ce riche aux grandes oreilles de Quimperlé , elle préfère le pauvre ouvrier de Bailleul. Hé! courage! vital! Elle l'aime, et quand viendront les jours de revers, elle répétera : Hc! courage! vital! N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans ce refrain qui se met ù travers des misères et des peines de cette vie?

Tout n'est pas aussi poétique dans cette partie de la France; on l'a vu par les chansons de buveurs. Il y a quelquefois dans l'esprit flamand un côté singulier, insaisissable, et qui ne manque pas cependant d'un certain charme. Telle est , par exemple , la Chanson du Hibou :

Le hibou était assis sur un poirier; au-dessus de lui se trouvait un chat. Vive le hibou!

Ce fut là qu'il se cassa la patte; on l'entortilla dans un sac. Vive le hibou!

On le transporta chez le médecin; madame vint ouvrir elle-même. Vive le hibou!

On lut tira à peu près six onces de sang; c'est dommage qu'il doive mourir. Vive le hibou!

Mais le Hibou est un modèle de raison et de bon sens, à côté des paroles suivantes du fameux Carillon de Dunkerque, qu'on pourrait croire composées par un horloger détraqué :

L'n jupon de calemande

Kt par-dessus un ma nie Ici blanc...

Sais-tu où je demeure?

Dans le quartier Saint-Gilles.

L ne casaque de toile ,

Un jupon de nattes ,

Qui ne rirait aux éclats ?

Il est coiffé d'une poêle à frire!

On me dirait que ce petit morceau de poésie est le fruit des réflexions du carillon lui-même, que je n'en serais pas étonné.

Avec la ballade de la Fête de Sainte Anne, nous donnons, comme chanson caractéristique, les couplets sur le Hareng saur, dans lesquels le poète s'est appliqué complaisamment à chanter la tête, l'œil, le ventre et la queue du poisson qui est le gagne - pain des marins. Ces sortes de chansons, où chaque détail d'une chose importante est analysé, sont communes par toute la France. Ici, c'est le hareng saur; lu, c'est la femme; ailleurs, c'est

le vin. Je me souviens d'avoir entendu chauler par un ouvrier parisien des couplets où il était question des cheveux, des dents, de la gorge, des bras, des jambes, etc., de la femme. C'était interminable, u II y en a, me disait le chanteur, pour toutes les compartiments de la femme, n

Ckjuipflii rv

LA FÊTE DE SAINTE ANNE

Voici la fête à sainte Anne ,

Eh ! courage , vivat !

Au bal déjà l'on se pavane , Eh ! courage , vivat ! — sa , sa ,

Eh ! courage , vivat !

T'as pas d'amoureux, ma fille?

Eh! courage, vivat!

Ma mère, j'en ai deux en ville, Eh ! courage , vivat ! — sa , sa ,

Eh ! courage , vivat!

Mon enfant, choisis le riche,

Eh! courage, vivat!

Et laisse là le pauvre en friche, Eh ! courage , vivat ! — sa , sa ,

Eh ! courage , vivat !

Le rich' n'est que le deuxième ;

Eh! courage, vivat!

Ma mèr', c'est le premier que j'aime Eh ! courage , vivat ! — sa ,

Eh ! courage , vivat !

Le rich' montre son oreille,

Eh ! courage , vivat !

Le pauvre m'embrasse à merveille, Eh ! courage , vivat ! — sa ,

Eh ! courage , vivat !

Le riche a des souliers rose ,

Eh ! courage , vivat !

Mais le pauvre a bien autre ebose, Eh ! courage , vivat ! — sa ,

Eh ! courage , vivat!

Pour une enfant si habile ,

Eh ! courage, vivat !

Conseil de mère esl inutile , Eh! courage, vivat! — sa , sa ,

Eh ! courage , vivat !

CE L

[S — i fn

rH

fcf —

- nez l'cs-sor, Dan - scz en-cor, C'est pour la têt' du lia-reng-saur!

C'est en l'honneur du hareng saur que l'on saule, Il a l'œil plus voyant que le garde-cote :

Prenez l'essor,

Sautez encor, C'est pour l'œile du hareng saur.

Jeunes fillett's, trémoussez-vous à la danse, Du hareng saur la mer réfléchit la panse; Prenez l'essor , Dansez encor, C'est pour la pans' du hareng saur.

C'est par la queu du hareng que j'ternrine , Elle est plus blanch' que celle de la Dauphine

Prenez l'essor,

Sautez encor, C'est pour la queu' du hareng saur.

**MISIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE
AVEC PIANO PAR J. B. WEKERLIN**

Andanlir.o con moto.

CHANT

l'I.WO.

Blanc com-me

nei - ge,

Pe- lit oi - seau,

vie

ns à moi,

Ali ! viens à moi ! Tour -

ment d'à - mour m'as -

sié - ge, Viens

cn'.-mei mon ef - froi ;

Doux mes sa-gir, a - bré - ge Mon lendic c- moi.

Qtiil-lanl la ca - ge , Où l'on l'a - vail en - fer - mé,

Triste, a - lar - nié,

Re - viens - tu (doux pré sa ge) Au

rit.

jnr-difl par -Tu - mé, Map - por - 1er un mes - sa - ge Du bien-
ai -mé?

Pari*. Tj|>ojrn|ihif llrori Plus, rue Gnrancérr, 8.

ALSACE

LE JARDIN'. LE DIABLOTIN. LA CHANSON DI HANNETON.

Quoique l'Alsace soit française (on l'a vu par le rôle que ses lils vaillants ont joué dans nos guerres ih; la République et de l'Empire) , il restera longtemps au fond de son essence deux éléments bien distincts : l'élément suisse et l'élément allemand; Haie d'un coté, Bade de l'autre. Les chansons de Hebel se chantent encore partout, c'est l'influence bâloisc. Qui ne connaît maintenant les poésies domestiques du doux ministre prolestant que la traduction s'est efforcée de rendre, malgré les difficultés du patois allémanique? Depuis dix ans, Hebel et Burns ont ou une certaine influence sur la poésie française, et n'ont pas peu contribue à rappeler les poêles au culte de la nature dans sa simplicité. Un peuple qui aime Hebel est un peuple gai, souriant, heureux. Toujours j'ai été saisi par cette idée en traversant la pittoresque ville de Strasbourg. Chacun nie semblait mener une vie facile; cela se voyait au calme des physionomies. Pour l'influence badoise , ce sont des valse qui arrivent de l'autre côté du Rhin avec leur rythme délicat et amoureux. Lne clarinette et un trombone en petite casquette verte, il y a là une heure poétique à passer, malgré la pauvreté de l'orchestre.

Qui n'a rencontré, en province, un petit groupe de musiciens, les yeux bleus, le teint rose, les cheveux jaunes, quelquefois accompagnés de femmes à grosse taille courte, soufflant bravement dans un cor, et accompagnant la clarinette ou la trompette à pistons? Cinq musiciens forment un orchestre complet où, à travers les mélodies faciles de ces valse naïves, on retrouve un souvenir des poétique;; inspirations de Lanner et de Johann Strauss. Ce

sont de simples paysans de la campagne qui avoisine le Rhin allemand.

M. Wekerlin, Alsacien d'origine, me confirme dans ces idées sur l'influence allemande, qui ne permet guère à nos sautillants et spirituels airs d'opéra-comique de pénétrer dans les cabarets de chanteurs.

Le dialecte du Bas-Rhin est moins dur que celui du Haut-Rhin ; tous deux sont des patois allemands si corrompus, que les Allemands de l'Allemagne ne les comprennent pas toujours.

Les chansons de Hebel s'adaptent presque toutes sur trois ou quatre mélodies langoureuses ; on les chante plus particulièrement dans la partie du Haut-Rhin avoisinant Râle, appelée Sungenau. L'une des plus célèbres, le Veilleur de nuit, est un récit qui se termine par une phrase assez mélodique.

Quoique les romances françaises soient facilement retenues par l'organisation musicale des Alsaciens, les chansons allemandes y jouissent d'une plus grande popularité'.

La poésie populaire devait fleurir sur un terrain si voisin du pays des lieds. Un effet, coexiste nombreuse et elle a tenté déjà plus d'un bon esprit; témoin Auguste Slôber, qui a publié une excellente brochure sur la poésie populaire en Alsace, dont je veux traduire quelques couplets pour montrer comment le réalisme se mêle par là, ainsi qu'au delà du Rhin, aux objets les plus poétiques.

Lue bercieuse devrait toujours être en tête d'un travail sur les poésies populaires : c'est le premier chant qui frappe les oreilles de l'homme. Voilà une berceuse alsacienne :

Une poule et un coq, — Le sermon commence ; — Une vache et un veau, — Le sermon rsl à moitié ; — Un chat et une souris, — Le sermon est fini. — Voilà une souris qui se sauve, — Celui qui l'attrapera — N'a qu'à s'en faire un grand, — Grand bonnej de fourrure.

Une chanson à danser est aussi simple que celle berceuse

Saule, Marincle, saule, M. u nu lle, — Viens, nous allons danser; — Prends un petit morceau île pain et de fromage, — Fourre-le dans la panse, — De la panse dans le sac, — Donne-moi une prise de tabac.

La chanson des beignets a le charme, qui n'a pas besoin d'être défini , de mélanger les fleurs et la cuisine ; mais elle perd à ne pas être chantée :

Des violettes, des roses, des (leurs, — Xous chantons pour les beignets. — Les beignets sont frits. — Xous entendons craquer lu poêle. — Le maître a une belle tille, — Elle a 1rs cheveux bien tressés. — Xous entendons remuer les plats. — La dame va nous apporter des beignets, — Donnez-nous des beignets, — Donnez-nous des beignets. — Bonheur et bénédiction pour la maison du maître.

C'est une sorte de chanson de la part à Dieu, telle qu'il s'en chante dans diverses provinces; mais il ne faudrait pas croire que cette réalité, farcie d'idéalité, se rencontre toujours dans la même casserole.

Autant d'étoiles au ciel,

Aillant de gouttes d'eau dans la rivière,

Autant de chagrins

Me cause celle que j'aime,

est un petit morceau de poésie dont la tristesse est encore affaiblie par la traduction. Et celle-ci :

Tu m'aimais ,

Je sais cela.

Tu ne m'aimes plus ,

Je sais cela.

Mais l'oubli , l'oubli ,

Je ne sais pas encore cela !

C'est une plainte sans recherche, sans effort poétique, en quelques mots. Et cependant la plainte est touchante.

Jadis le peuple exerçait sa malice contre les différents métiers. Les tribunaux de police correctionnelle n'enregistraient pas de nombreuses condamnations inutiles contre les marchands de vin , les laitiers , les épiciers , les bouchers , les falsificateurs de toute sorte et les vendeurs à faux poids. Le peuple les chansonnait; ils n'en devenaient pas plus honnêtes, et c'était plus gai.

Comment s'y prennent les bouchers? demande un poète populaire :

Comment s'y prennent les bouchers?

Ils s'y prennent ainsi :

Le soir ils tuent une vieille chèvre,

Le matin ils la vendent pour du mouton ;

C'est ainsi qu'ils s'y prennent.

Chaque corps d'étal subit la même question, et la ruse est dévoilée; pendant que le moulin fait tic-tac, le meunier fourre la meilleure farine dans son sac. Les aubergistes profitent de l'ivresse des buveurs pour ajouter une croix de plus sur l'ardoise de la boisson ; les brasseurs mettent de l'eau dans leur bière.

Comment s'y prennent les tailleurs?

Ils s'y prennent ainsi :

Une pièce par-ci , une pièce par-là,

Ça finit par faire une veste à leur garçon;

C'est ainsi qu'ils s'y prennent.

Une certaine philosophie, un peu d'épicurisme , l'amour de la bière souvent, l'amour de l'amour quelquefois, voilà le fond des poésies du peuple alsacien, dont un franc proverbe résume le caractère :

u II ne fait pas bon manger des cerises avec de grands seigneurs , ils vous jettent les noyaux à la figure. »

La chanson du Jardin, que nous publions, est plus particulièrement répandue dans le Bat-Rhin, l.c Diablotin, mélodie très-connue dans ce département et celui du Haut-Rhin, pourrait bien, d'après son allure mélodique, tirer son origine du Tyrol.

Chahpfliivr .

LE 1)1 A H LOTI

MUSIQUE RECUEILLIE K T 'TRANSCRITE AVEC V 1 A X o
PAR J. n. U K K K II I. I X.

Allegretto moderato

ciiAvr.

(fa - le -ri de- ri di - ra la la la la) Un tout pe - lit mou - lin

^.JUUA-^rlf^T-F. 1 -! ==1

(fa - le- ri de- ri di - ra.)

("2e Str .) J'é - tais en - cor Itara-bin, (fil - le-ri de ri di - ra la
la la la)

Quand j'ai - lais au mou - lin, (fa - le- ri de-ri di - ra).

LE DIABLOTIN

Je sais aux bords du Rhin , Faleri deri dira la la la la , Un tout pe-
tit moulin , Faleri deri dira.

J'étais encor bambin, Faleri deri dira la la la la ,

Quand j'allais au moulin, Faleri deri dira.

On dit qu'un diabolotin .

Faleri deri dira la la la la , Habite le moulin , Faleri deri dira.

Avais-je du cha<jrin , Faleri deri dira la la la la,

M'en allais au moulin , Faleri deri dira.

Voilà qu'un beau matin, Faleri deri dira la la la la .

Je devins fantassin , Faleri deri dira.

Tout service a sa fin , Faleri deri dira la la la la , Je revins au moulin , Faleri deri dira.

Voilà qu'en mon chemin .

Faleri deri dira la la la la , Trouvai le diabolotin , Faleri deri dira.

J'embrass' le diabolotin , Faleri deri dira la la la la ,

Sur ses jou's de carmin , Faleri deri dira.

J'épousai le lutin , Faleri deri dira la la la la , Avec lui le moulin , Faleri deri dira.

MISIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. UEKERLIV

PIASO.

Allegretto moderato.

Hannc - Ion, vo le, Hanneton, vo - le! A-vril tu L'en vas, Car

Mai vient là-bas, Poir ba - lay-er (a S - gu - re De pluie, aus-si de (roi-

du - re : Hannc - Ion, vo-le, Hanne-ton, vo - le

.e Sthopuk.

lan-ne - ton, vo - le, Han-nc - Ion, vo - le Au

ïe

fir - manient bl u : T m nid est en feu; Les Turc., a-vic leur é |é
- e, Vicitt - «

nent lu - cr la cm- vé - e: Han-nc- ton. vo -le, Han-ne-loii, vo -
le'

l'ori». Tv|>.crapliiii' Henri l'un, mOmiUn, ».

LANGIJIÎDOC,

DANS UN JARDIN COUVERT DE FLEURS

L'esprit poétique rst si spontané dans tout le Midi, qu'un écrivain de Montpellier a pu dire qu'un Provençal ou un Languedocien de nos jours menacent un ennemi d'une chanson, d'un charivari, ou d'une complainte , comme un Corse menacerait le sien de sa vendetta. C'est une singulière vengeance, niais désormais le nom de l'ennemi, cloué dans un vers sonore et satirique, reste en butte aux railleries de la foule. La chanson se trouve un peu détournée de son but , qui est de ragaillarder l'esprit , de faire oublier les tempêtes de l'amour ; mais ce n'en est pas moins une forme qu'il faut accuser.

Je prendrai spécialement Montpellier comme assise de ma notice, Montpellier la ville de la science, des divertissements, des processions, le dernier asile du jeu de mail. Les voix de femmes

que j'ai entendues dans un court séjour y sont bien timbrées, justes, et se prêtent à l'exécution de mélodies que je n'oserais pas appeler populaires, car la plupart sentent leur opéra d'une lieue; d'autres sont empruntées à des ponts-neufs connus et font saisir le chant national. Il faut entendre les chants des troubadours à l'époque du carnaval, des processions à la Fête-Dieu et des sérénades. J'ai vu les processions avec leurs nombreuses corporations de pénitents de toute nature, et je n'ai remarqué aucune trace de chants originaux : ce sont des chœurs d'église arrangés par un maître de chapelle de l'endroit. Tout est disposé pour frapper les yeux plutôt que les oreilles. Mais M. B. Soulas, de Montpellier, m'envoie quelques détails sur ce carnaval , où se rendent des jugements populaires du haut de chars entourés d'hommes à cheval. Des jeunes gens, costumés en troubadours, u chantent en chœur des romances sur un ton langoureux et ne manquant pas d'afféterie, ce qui est assez commun aux gens du pays, où on rencontre peu l'homme, mais toujours le poseur, le comédien. Le char des troubadours est très-suivi, et parfois il constitue un chœur qui, son genre accepté, ne manque pas de qualités. Comme les romances chantées sont la plupart connues du public , la foule se mêle souvent au chœur. Après le char des troubadours , nouvelle suite d'hommes à cheval; enfin, le grand char en amphithéâtre, avec de grandes décorations, draperies, est bien supérieur à celui du bœuf gras à Paris. Il y a des femmes, des enfants; tout à fait en haut, c'est-à-dire à douze ou quinze mètres d'élévation, le roi et la reine en grand costume; puis, derrière la reine et leur tournant le dos, à la même bailleur, le Roquelaure, lançant ses lazis à la foule qui suit. Voilà pour le carnaval.

« La plupart des sérénades se donnent le 15 août, car la plupart des filles à Montpellier s'appellent Marie. Il y a deux sortes

de sérénade : les plus rares sont celles où l'amoureux seul, muni d'une guitare, chaule toujours les romances que vous connaissez, quand ce ne sont pas les romances parisiennes, sous les croisées de son amoureuse. Les plus nombreuses, ce sont celles qui, munies d'une autorisation du commissaire de police, se composent de cinq ou six musiciens, plus un chanteur, parfois deux pour le duo. Vers minuit, on apporte les pupitres, que l'on place sous la croisée de la bonne amie; on allume les chandelles; le . quatuor on le quintetti commence , puis les chanteurs. Le même orchestre va ainsi de rue en rue, suivi d'un grand nombre de promeneurs oisifs, donner des sérénades. Il en donne huit, dix, douze; puis suit une collation; on se sépare vers deux ou trois heures du matin. Les demoiselles, objets de ces manifestations nocturnes et compromettantes , s'en montrent assez désireuses. Elles ont entendu la sérénade derrière leurs contrevents; il n'y a pas de persiennes à Montpellier. Le lendemain, elles sont intriguées par Ions les voisins; elles s'en défendent verbalement, mais intérieurement elles en sont satisfaites. »

Tout est prétexte à chansons, même l'homme blessé dans les courses de taureaux qui fonl

les délices îles paysans de Marsillargues, village près de Montpellier. Un maladroit a été foule aux pieds par le taureau, on l'emmène blessé chez lui, et les galopins le suivent en chantant:

11 l'a ballotté, il l'a ballotté !

S'il était resté à sa maison

La corne du bœuf

Ne lui aurait pas fait de mal.

11 l'a ballotté, il l'a ballotté !

S'il n'y était pas allé,

On ne l'aurait pas louché.

11 n'y a pas de cruauté là dedans. C'est un peuple souple, adroit, qui se moque d'un amateur qui ne devait pas aller se frotter aux cornes du taureau.

Les trois chansons que nous donnons comme type du Languedoc ont un caractère bien différent ; la romance de Clolilde se chante encore dans les montagnes de la Lozère. On y trouvera une certaine ressemblance avec le conte de Barbe Bleue , qui n'a été définitivement fixé à jamais par Perrault dans ses contes immortels qu'après avoir subi des transformations sans nombre. Il en est de ces traditions populaires comme des types comiques de la comédie italienne: leur origine se perd dans la nuit des temps, lu savant membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a cherché à démontrer que la généalogie de Polichinelle remontait aux Étrusques , et tout récemment on a découvert que le conte de Cendrilloi se trouvait presque identiquement dans le dix-septième livre de la Géographie de Strabon. Cendrillon s'appelle la courtisane Khodopc , mais le petit soulier de la courtisane est le père de la pantoufle de notre Cendrillon. C'est ce qui démontre la vanité de ? invention. Que le vieux conteur Belleforêt réclame la priorité de son Amlet , Shakspeare n'en reste pas moins un immense génie pour le développement du caractère du jeune Hamlet et la puissance souveraine de son drame.

Les chansons subissent la même loi ; elles peuvent s'inspirer des traditions ou en inspirer à leur tour. Dans la circonstance actuelle, la romance de Clolilde, quoique ancienne, n'est certaine-

ment qu'une variante de la tradition de Barbe Bleue, qui a une supériorité sur la ballade des montagnes de la Lozère , c'est le fameux cabinet où sont pendues les femmes victimes de leur curiosité. La romance de Clolilde, plus naïvement conçue, montre simplement une femme mariée à un seigneur brutal , puni tout à coup par l'arrivée des éternels a trois beaux cavaliers n .

Joli dragon est encore une de ces légendes où la rencontre d'un soldat avec la fille d'un roi amène quelques intrigues plus compliquées que dans ces sortes d'antithèses chères au peuple. Combien de ces amours brisées par un roi puissant qui craint pour sa fille les suites, au point de l'enfermer habituellement dans la tour, avec un morceau de pain sec et une cruche d'eau! Quelquefois l'amoureux est victime, quelquefois l'amoureuse. Ici le joli dragon est un mécréant qui m'a tout l'air de se moquer du père et de la fille. Il faut remarquer combien de sentiments contraires se passent dans des couplets d'un seul vers. Treize vers suffisent pour montrer la passion subite de la fille du roi, sa déclaration subite; la réponse du joli dragon, engagé dans d'autres amours; la poursuite de la fille, qui ne veut pas lâcher son galant ; le refus du roi, qui ne voit dans le prétendu qu'un simple dragon, quand la fille le trouve un joli dragon; l'étalage des trésors du soldat, qu'on ne soupçonnait pas posséder tant de richesses ; l'acceptation du roi , séduit par l'étalage de ce butin ; et, enfin, le dur refus du dragon , qui s'en va retrouver de plus jolies filles dans son pays.

J'ai certainement employé pour analyser cette chanson trois fois plus d'écriture que le poète, qui n'a peut-être pas trempé sa plume dans l'encrier; mais je voulais montrer la rapidité de

quelques-unes de ces chansons, comment le poète se passe de l'art de la transition , et l'effet qu'il en obtient.

Dans un jardin couvert de Jlenrs est une complainte qu'une dame a entendu chanter à un pauvre, dans les environs de Montpellier. C'est la complainte dans toute sa naïveté, avec ses mots touchants, avec sa musique douce et plaintive, avec ses puérilités, avec ses beaux VCTS quelquefois, avec sa poésie) quoi qu'en disent les poètes.

Cn mm.îîi nv.

ROMANCE DK CLOTILDE.

JU'SIPIK RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC P I A M o PAR J. B. IVEKERLIN

Moderato.

mf

C'é- laienl trois frè • res, C'é - taient trois

decresc.

nu -h

trois frè - res, N'ont qu'une sœur à ma - ri - er.

decresc.

ROMANCE DE GLOTILDE.

C'étaient trois frères ,

C'étaient trois frères, Vont qu'une sœur à marier;

C'étaient trois frères, Vont qu'une sœur ii marier.

L'ont mariée ,

L'ont mariée Au plus méchant de ce pays;

L'ont mariée Au plus méchant de ce pays.

L'a tant battue,

L'a tant battue De son bâton de vert pommier ;

L'a tant battue De son bûton de vert pommier.

Le sang lui coule ,

Le sang lui coule Depuis la tet' jusques aux pieds;

Le sang lui coule Depuis la tèt' jusques aux pieds.

Le lui ramasse ,

Le lui ramasse Dans une tasse d'argent fin ;

Le lui ramasse Dans une tasse d'argent fin.

« Voilà , vilaine ,

Voilà , vilaine , Voilà le vin que tu boiras ;

Voilà , vilaine , Voilà le vin que tu boiras, n

Sa chemisette ,

Sa chemisette Ressemble à la peau d'un mouton ;

Sa chemisette Ressemble à la peau d'un mouton.

A la rivière ,

A la rivière Va sa chemisette laver;

\ la rivière Va sa chemisette laver.

Vers la rivière ,

Vers la rivière loit venir trois beaux cavaliers;

Vers la rivière Voit venir trois beaux cavaliers.

n Holà ! servante ,

Holà! servante; Où qu'est la dame du castel?

Holà ! servante , Où qu'est la dame du castel? »

— Suis pas servante, Suis pas servante ;

Je suis la dame du castel ;

Suis pas servante , Je suis la dame du caste).

— Ah! ma sœurte, Ah ! ma sœurte ,

Qu'est-c' qui vous a fait tant de mal

Ah! ma sœurte, Qu'est-c' qui vous a fait tant de mal

— C'est, mon cher frère, C'est, mon cher frère,

Le mari que m'avez baillé;

C'est, mon cher frère, Le mari que m'avez baillé. ■

Alors le frère ,

Alors le frère Galope en hâf vers le château ;

Alors le frère Galope en bât' vers le château.

De chambre en chambre , De chambre en chambre ,

Jusqu'à ce qu'il l'y ait trouvé; De chambre en chambre ,

Jusqu'à ce qu'il l'y ait trouvé.

A coups d'épéc,

A coups d'épee Il lui a la tête coupé' ;

A coups d'épée Il lui a la tête coupé'.

JOLI DRAGOiW

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAXO PAR J. B. UEKERL1M

CHANT

Jo - li dra -

^Adte '

r-fl

ron re - ve- naît de la guer - rc, Jo - li dra - gon,

mm

Ran, pa-ta pa- la-plan, Jo -

li dra-^on re- 1

c-naît

de la gner- rc.

rit.

La fiir du roi «'-tait à sa fenêtre , La iill' du roi , ran pata pata plan , La 1111' du roi était à sa fenêtre.

« Joli dragon , donnez-moi v otre rose ; Joli dragon, ran pata pata plan, Joli dragon, donnez-moi votre rosi-.

— Fille du roi , elle est pour nia fiancée , Fille du roi , ran pata pata plan .

Fille du roi, elle est pour ma fiancée.

— Joli dragon , demand'-moi à mon père. Joli dragon , ran pata pata plan ,

Joli dragon, demand'-moi à mon père.

— Sire , mon roi , donnez-moi votre fille , Sire , mon roi , ran pata pata plan ,

Sire , mon roi , donnez-moi votre fille ?

— Joli dragon, tu n'es pas assez riche, Joli dragon , ran pata pata plan .

Joli dragon, ta n'es pas assez riche.

— J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui brille. J'ai trois vaisseaux, ran pata pata plan, J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui brille.

L'un est couvert d'or et d'argenterie, L'un est couvert, ran pata pata plan, L'on est couvert d'or et d'argenterie ;

L'autre sera pour embarquer ma mie, L'autre sera, ran pata pata plan , L'autre sera pour embarquer ma mie.

— Joli dragon . je te donne ma fille, Joli dragon , ran pata pata plan ,

Joli dragon , je te donne ma fille.

— Sire , mon roi , je vous en remercie , Sire , mon roi , ran pata pata plan , Sire , mon roi , je vous en remercie .

— Dans mou pays y'en a de plus jolies. Dans mon pays , ran pata pata plan , Dans mon pays y'en a de plus jolies. ••

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAXO PAR J. B. WEKERLIN

CHANT

pi.wo.

Moderato.

Dans un jar - din couvert de

"Q~Tt

Vf- '

(leurs, Lieu de dou-ceurs, Dieu cré-a l'homme à son i - ma -
ge, Dans ce se

se

£»-fc

jour; Il lui don - na le pre • mier sa - £^ de son a - mour.

Adam riait assis loul seul

Sous un i il I. ■. I , Liant couché sur l'herbe fendre,

Tranquillement , Un doux sommeil vint le surprendre,

Dans ce moment.

Pendant qu'il dort, son créateur

Kl son auteur Lui tire doucement un' rôle

De son cote ; Il en créa un' jeune femme ,

Fleur de beauté.

Adam s'éveille et s'écria :

. Ali ' la i oilè . Ah 1 la voilà, celle que j'aime;

Os de mes os !

Donnez-la-moi, bonté suprême, Pour mon repos. »

P*fU. Typogriphif Henri Ploji, rue GaMncir^r», 8.

NORMANDIE

■ N BBVBKAKT DES SOGBS. — LB MOLLI 5t. — BONDB ni PUS
DB CAI'X.

En Normandie, on pourrait compter presque autant de chansons que de pommes. Si on en juge par la quantité de chansons que nous avons pu recueillir, la Normandie serait, avec la Bretagne, la province où on aurait le plus chanté en France, Rien que pour les travaux des champs - les savants ont été obligés déjà d'établir des classifications ; la récolte des pommes n'amène pas les mêmes chansons que la moisson et les veillées d'hiver. Lorsque les femmes Glent le chanvre, il existe encore des modifications poétiques et musicales : d'où les titres de chansons moissonneuses , chansons eucillissoires , chansons de filasse, trois mois frappés au coin populaire. .. Dans les campagnes de l'Avranchin . dit M. Eugène de Deaurepaire , elles accompagnent les travaux de la moisson et surtout la cueillette du chanvre. L'influence des idées modernes ne s'y est point encore fait sentir; et, en écoutant le soir ces poésies singulières, empreintes souvent d'un vif sentiment religieux, on se croirait volontiers reporté à des époques fort anciennes. Deux lignes au plus composent le couplet. Le refrain est vraiment la partie la plus importante; il supplée à la pauvreté ou à l'absence de la rime, et c'est lui qui donne toujours lieu aux fantaisies vocales les plus compliquées, n

Rien que par ces mots de chançons de filasse , on sent que le peuple des campagnes a voulu montrer qu'elles sortaient directement de son cerveau, qu'elles avaient trait des travaux manuels et qu'elles ne pouvaient guère servir à d'autres usages; mais ce litre vulgaire , chanson de filasse, est porté avec la tranquillité d'une jolie Normande qui, le bonnet de coton sur la tête , regarde passer le voyageur, et ne se doute pas, dans son innocence, que le civilisé sourit de cette étrange coiffure.

J'ai hâte de dire que j'ai vu de jolies filles en bonnet de coton et que j'ai entendu de charmantes chansons de filasse. La Normandie est grande, les limites de la chanson sont étendues : de même que les Normands ont appliqué leur intelligence à l'industrie, au commerce , à la navigation , à la science , aux arts et aux lettres , les poètes populaires ont tout essayé, depuis le Noël jusqu'à la gaudriole, depuis la chanson de chevalerie jusqu'aux rondes moissonneuses. En pareil cas, les citations valent mieux que les discussions, et j'ai pour système que les plus belles théories ne valent pas le plus petit couplet.

Rien de plus difficile que d'éveiller le cerveau de l'enfant : j'ai vu des Traités des sensations par de célèbres médecins qui certainement n'en savaient pas autant que les nourrices. Voici un Noël que je donne comme un modèle de faits destinés à impressionner vivement les cerveaux encore tendres des jeunes enfants :

Adieu Noël, Sa femme à cheval,

Il est passé.

Noël s'en va , Il reviendra.

Le petit Colin Qui porte le via , La petite Coliflotte Qui porte la galette.

Ses petits enfants Qui s'en vont lin pleuraot.

Adieu les Rois Jusqu'à douze mois ; 12 mois passés, Rois , revenez.

Les deux premiers couplet* sont ravissants de simplicité , de clarté et de gaieté. Une petite fille n'oubliera jamais ^ la petite Colinette qui porte la galette, ■ Elle a entendu ces couplet.» à

quatre ans; ils se sont fixés dans son cerveau avec l'étiquette de Noël au-dessus. Voilà une fête gravée dans son esprit jusqu'à sa mort. C'est là le secret de la force des œuvres populaires, qui résistent, quand les travaux d'hommes qui ont pâli à la recherche de la fureur sont oubliés depuis longtemps.

Un couplet sur le Mardi Gras est encore de la famille des objets visibles comme s'ils étaient

dessinés :

Mardi Gras est mort ,

Sa femme en hérite

D'une cuiller à pot

li d'une vieille marmite.

Chantons haut, chantons bas.

Mardi Gras n'entendra pas.

La charité me paraît être une des vertus particulières à la Normandie , car le mendiant s'y montre sous beaucoup de formes. Un précieux échantillon d'une chanson de mendiants dans le pays Dessin est une sorte de complainte lyrique d'une mélodie remarquable, et dont le dernier couplet, qui va jusqu'à la menace, fait penser à ces fées qui, lorsqu'on leur refusait un service, se vengeaient cruellement. Dans presque toutes les chansons de mendiants, le châtiment attend ceux qui ferment les portes de leurs armoires aux pauvres gens :

Donne femme , bonne femme , tâtez au nid , A'c nous donnez pas des œufs pourris; Car le bon Dieu ions f'rait mourir.

Alléluia.

Mais je préfère un autre mendiant plus gaillard , qui expose sa demande dans un couplet dont la fin est si galante qu'on ne saurait s'en formaliser :

Entre vous, jeunes filles, Qu'avez de la volaille , .Mettez la main au nid, N'apportez pas de la pad e ; Apportez-en dix-huit ou vingt, Et n'apportez pas les couvains.

Si vous n'ais rien à nous donner,

Donnez-nous la servante :

Le porteur de panier

Est tout prêt ù la prendre.

Il n'en a pas, il en voudrait pourtant

A l'arrivée du doux printemps.

L amour, tel qu'on l'entendait autrefois, joue un grand rôle dans ces chansons : j'entends par amour une chose gaie, facile, qui ne mettait pas l'esprit à l'envers, cet amour que nos grands-pères chantaient à table avec de gros rires, pendant que les demoiselles rougissaient. La fin de la chanson suivante est bien de ces amourettes où les filles se moquaient les premières des amoureux trop timides :

Quand elle eut passé le bois Elle se mit à sourire.

-liclle, qui menez tel émoi, Ah! qu'ai cz-vous à rire?

— Je ris de toi et non de moi , Et de ta lourderie,

Qui m'a laissé passer le bois, Sans un mot h me dire, i

Pour la chanson du Moulin , elle appartient à l'immense variété de chansons de moulin comme il en existe dans tous les pays , et qui ont conquis leur droit de cité par les opérascomiques. Tout le monde a été séduit par le rythme du moulin, jusqu'à Hérold, dont la chanson de moulin, dans Marie, n'a charmé la Restauration ; mais tous les moulins n'ont pas été des moulins de vertu , à commencer par celui au-dessus duquel les femmes allaient jeter leurs bonnets. Le tic-lac a trop souvent servi à couvrir le bruit qui se faisait dans la chambre de la meunière.

11 fallait, à titre d'archéologie joyeuse, donner une dernière chanson de moulin, maintenant qu'il n'y a plus de moulins.

Cil MIPN.SI II\ .

RX H EVKXAXT DES VOCKS

M 1 S I I) I' K II K C I K I !. I. I R HT T H » X S C (I I T K W K C
P I \ \ <) P A H I, Il IfBKKHI. IX.

CIIA\T.

Ml Y

no.

Allegretto.

te

mm

En re- ve- liant des no - ces, .l'étais bie i

Al

fa - ti - rué", AHbortfd'u-ne fan - lai - ne Jem'ysuè re - po

- sé', la la la ; Ira la la dé-ii, ira la la dé-ri, Ira la la. la.

EN REVENANT DES NOCES

En revenant des noces , J'étais bien fatigué' ; An bord d'une fontaine.

Je m'y suis reposé'.

La , la , la , Tra, la, la,

Déri , Tra , la , la , La.

Au bord d'une fontaine, Je m'y suis reposé' , Et l'eau était si claire Que je m'y suis baigné'.

La , la , la , etc.

Et l'eau était si claire, Que je m'y suis baigné'.

A la feuille du dune Je m'y suis-t-essuyé' .

La, la, la, etc.

A la feuille du chêne , Je m'y suis-t-essuyé'.

Caché dans le feuillage, In rossignol chaulait.

La , la , la, etc.

Caché dans le feuillage , Un rossignol chantait ; Chante , beau rossignol, Toi qui as l' cœur tant gai ; La , la , la , etc.

Chante , beau rossignol , Toi qui as l' cœur tant gai ; Je ne suis pas de même , Je suis bien affligé' .

La , la , la , etc.

Je ne suis pas de même , le suis bien affligé' , Pour un bouton
de rose Que trop tôt j'ai donné.

La, la, la, etc.

Pour un bouton de rose Que trop tôt j'ai donné; Je voudrais
que la rose Fût encore au rosier.

La, la, la, etc.

Je voudrais que la rose Fût encore au rosier, Et que mon ami
Pierre Fût encore à m' aimer.

La, la, la, etc.

Et que mon ami Pierre Fût encore à m' aimer; Que le roi qui
l'appelle Fût mort et enterré.

La, la, la, etc.

Que le roi qui l'appelle Fût mort et enterré; Car bientôt par la
reine Il sera-t-appelé.

La , la , la , etc.

Car bientôt par la reine Il sera-t-appelé.

Dans sa chambre de marbre On le fera monter.

La, la, la, etc.

Dans sa chambre de marbre On le fera monter.

Et dans son beau lit d'ère , BIT me fra-t-oublier.

La, la, la, etc.

Et dans son beau lit d'ore, EU' me fra-t-oublier; Puis on le fera
pendre Pour l'avoir trop aimé.

La, la, la, Tra, la, la,

Déri , Tra, la, la, La.

LE HIOULIX.

UUSIQ't'R RK C CRI I. I. I R R T T R A V S C R I T R \\ Vf. P
1.4 V o V \ H I . B . IV R K R R 1. 1

Allegretto con moto

Dt'cide.

CHAYT,

PI no.

- vanle à Ni - co - kl, Ces! la ser-vante à Ni - co - let ,

frrJr-+-

-fi— w

-K-Nf,—1-4 fr-fr

Qu'est à ton - sir son ba - vo - Ici, Su-re lânc et le bât, El le

HT

sa - que de blé, Sur le ri n tri n trin Delà janl' du moulin.

Ma is v'Ià que survient le valet (bis.) Qui lui pincit dans le
mollet...

Sure l'âne et le bât ,

lit le saque de blé, Sur le rin, trin, trin,

De la jant' du moulin.

fil le mailrc, qui les voyait, (bit.) Lui dit : i(Valet, que fais-tu là'?...

Sure l'âne et le bât,

lit le saque de blé , Sur le rin, trin , trin ,

De la jant' du moulin.

— Je me promèn', car je suis las. (bis.)

— Puisque t'es las, tu t'en iras...

Sure l'âne et le bât,

Kl le saque de blé ,

Sur le rin , trin , trin, De la jant' du moulin.

— Mon maître, tu me le payeras. (bit.)

— Valet, valet, combien qu'j' te dois?... Sure l'âne et le bât ,

Et le saque de blé, Sur le rin , irin , trin, De la jant' du moulin.

— Vous me devez centsous par mois, (bit.) Une chemise et deux collets...

Sur l'âne et le bât , lit le saque de blé ,

Sur le rin , trin , trin , De la jant' du moulin.

Une douzaine de bonnets, (bis.) Et puis encore un gros fouet...

Sure l'âne et le bât,

Kt le saque de blé , Sur le rin, trin, trin

De la jaut' du moulin.

— Valet, valet, tu resteras, (bis.) El au grand lit tu coucheras...

Sure l'âne et le bât ,

Et le saque de blé , Sur le rin , trin , trin

De la jant' du 'moulin. »

ROXDE DU PAYS DE G AUX

MUSIQ'E RECIE₁LLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J.
B. U'EKERLIX.

en A M

p_£^jCon.moto, _

mm

(Ire Strophe.) Ces beaux souliers que vous avez. Ah ! di-tes-m
n (2' Strophe.) Ces bel - les fleurs — — • — — — — ■ [3'
Strophe.) Cet- le croix d'or — — — ■ — — — —

rr

qui vous l'a don -né? — Mon - sieur, c'est mon a-manl , quand
je le vois, j'ai le

fa

cœur bien ai- se; Mon - sieur, c'est mon a-mant, Quand je le
vois, j'ai le

cœur content.

J'ai un pied qui r'mue, El l'au-lre qui ne va fçuè-rc, J'ai un

BIS

Pour finir.

*■ pied qui r'mue, 1 1 1 au- lre qui ne va plus. -T— 2-

plus.

rr — o — &

HOIIIUUKKINE.

.l'\ \ l S UN' nos' NOUVELLE. — ÉHo! Kilo! BHo! VOICI
VENU I. E Mois I) E S F I, E URS.

Si certaines chansons de la Bresse sont poétiques, je n'en pourrais dire autant des Xoëls; rarement j'ai vu un pareil étalage de victuailles. Ce sont des chansons pieuses faites exprès pour Sancho; il sort de chaque vers un parfum de carhonnade comme des soupiriaux des cuisines. Il est vrai que par là, le pays est bien fourni : Bourg nourrit de belles poulardes, Belley fabrique des saucissons aussi bons que ceux de Lyon , \antua ne se contente pas de ses écrevisses et de ses truites. Qui ne connaît pas les rissoles de Xantua ne saurait parler des rissoles; et pour dessert, Gex fournit un fromage fort renommé. L'Enfant Jésus, en passant par la Bresse, devait goûter à toutes ces bonnes choses. En

effet, tous les bourgeois de Bourg s'empressent à l'envi de lui porter à manger, à boire; les aubergistes y courent, les paysans arrivent avec leur lait. Il y a de quoi donner une forte indigestion à toute la sainte Famille.

Jadis , les habitants de chaque ville avaient un surnom caractéristique , qui se piquait de rendre l'esprit général du pays. Je crois bien que c'étaient les gens de Laon qu'on appelait les glorieux de Laon, sans doute à cause de l'importance qu'ils cherchaient à se donner; mais c'est aux Bressans qu'il faudrait appliquer ce vieux mot de glorieux, aujourd'hui détourné de son sens. Ils apportent d'immenses provisions à l'Enfant Jésus, mais ils veulent qu'on le sache : leur nom doit rester. Combien ont-ils dû tracasser l'auteur des Xoëls bressans pour obtenir une mention dans ses couplets! Quoique le X'oël suivant soit un peu long, à titre d'échantillon de poésie religioso-culinaire , j'ai cru qu'il fallait le citer presque en son entier.

Xoé'l étant arrivé assez pauvre, s'en va commander un balandran , qui n'est autre qu'une sorte de manteau, chez Lataille, le fameux tailleur d'alors, pour aller offrir à l'Enfant Jésus du petit vin ou guinguet, des rissoles et du pain blanc, et il arrive à la crèche en même temps que quatre bergers et quatre jolies bergères, qui apportent des paniers pleins de fruits. De leur côté , les Maçonnais se présentent avec une vingtaine de bouteilles de vin blanc, et trois gros marchands de Lyon entrent avec des étoffes et des rubans pour orner l'Enfant. Tel est en abrégé le début du Noël; le reste ne peut qu'être cité littéralement :

Dès que la ville de Bourg — en apprit la nouvelle, — on fit battre le tambour — pour ineller tout par écuelles. — Les bécasses, les levrauts, — les cailles, les chapons gras — furent pris

chez Gurnillon — pour faire la bourdilaille, — furent pris chez.
Cumillon — pour faire le réveillon.

Gog porta trois dindonneaux, — et farcit une belle oie, — et d'une longe de veau — il fit un bnn ragoût. — Sa femme fit du boudin, — et prit chez monsieur de Choin — une grande bassine d'argent, — pour y, pour y, pour y mettre, — une grande bassine d'argent — pour y metlre sen présent.

On alla vite appeler — l'hôte de la Bonne-Ecole — qui porla des godiveaux — et prit une belle andouille. — Il mêla des fricandeaux — avec des oreilles de veau, — et porta Irois barillets — de mou, de mou, de moutarde, — et porla trois barillets, — de moutarde de Dijon.

Quand l'hôte de Saint- François — entendit qu'on faisait bruire — les poêles et les lèche-frites,

— dans le quartier de Tesnière, — il fil faire à son valet, une potringue de poulet — (si bonne) qu'on s'en léchait tout droit, — les ba, les ba, les babines, — qu'on s'en léchait tout droit, — les babines et les cinq doigts.

Dès que l'hôte de YEctt — vil qu'on parlait au clair de lune, — il mil pour quatre écus — de sucre dans de la farine — pour lui faire des gâteaux (à l'Enfant) — qui semblèrent des châteaux ;

— ils sont meilleurs (pie le pain — pour les, pour les, pour les dames, — ils sont meilleurs que le pain — pour les dames et les enfants.

Ce n'était pas quasi jour — qu'on vil l'hôte de la l'omme — qui niellait dans son four — deux tartes à la grand; forme. — Il mit tant de cumar — qui se trouva bien si clair — que les valets en

chemin — le li, le li, le fichèrent, — fichèrent tant par chemin — que de laites il n'y en eut point.

i\eieu mit dessus une planche — du boudin blanc comme neige, — el douze langues de bœuf

— qui étaient noires comme poix; — et puis de son bon vin vieux — (pie j'ai souvent bu, — et boirai, s'il plaît a Dieu, — jusqu'à, jusqu'à, jusqu'à Pâques, — et boirai, s'il plaît à Dieu, — plus qu'il ne veut m'en donner.

On dit que niaîlrc Vavri — avait mis sous la crèche — une chaudronnée de riz — ■ qu'on dressait

avec une poche; — il n'était pas refroidi — que quatre ou cinq dégourdis — se donnèrent par le muscuu — de la, de la, de la po-clie, — se donnèrent par le museau — de la poche et du chaudron.

L'hôtesse de Y Olivier, — quand elle fait des bugnettes (pâte frite), on peut dire sans faillir — qu'elles sont des bouillies (c'est-à-dire que la pâte en est délicate); — quand elle a suffisamment mêlé — de farine tamisée, — elle en met dans un embouchoir (espèce d'entonnoir), — et puis tourne, tourn.', tourne, — tourne dans le poêlon, — des bugnettes à l'embouchoir.

Maître André, pour le premier — des bouchers qui fait la fête, — se leva près de midi — pour chercher une jeune vache, — pour en avoir la tétine — qu'il donnait tout de bon; — mais le chien de maître Anis — la grip, la grip, la grippa, — mais le chien de maître Anis — la grippa et la mangea.

C'est l'hôtesse du Char — (on dit que ce n'est pas de la plaisanterie), — elle a une pièce de lard, — encore du moins sade (agréable); — elle en a fait une omelette — qui sentait le brûlé,

— et cinq ou six mate-faim (crêpes, pâte frite), — farcis, farcis de fromage, — et cinq ou six mate-faim — farcis de fromage blanc.

Il y a un nommé Gagnon, — qui a Saint-Claude pour enseigne, — qui, quand il fait des pogn'ins (gâteaux frits d'une poignée de pâte), — autour de son four trépigne. — Il fait des cassemuseaux (pâtisserie très-délicate), — des pâtés qui sont si beaux — qu'on s'en bourre l'estomac

— tous, tous les dimanches, — qu'on s'en bourre l'estomac, — les dimanches, de pâté.

Celui qu'il ne faut pas oublier. — c'est l'hôte de la Xaretle — qui a porté son grand chapeau,

— voulant être de la fêle. — 11 a bien voulu fournir — du irai fromage pourri, — qui était si bon que les chiens — le sui , le sui , le suivirent, — qui était si bon que les chiens — le suivirent par chemin.

Je passe deux couplets sans importance que M. Philibert-le-Duc a donnes dans ses curieux

Xoëls bressans.

A nous deux, père Alexis, — il nous faut faire une offrande — et nous joindre cinq ou six — pour toucher une sarabande ; — avec notre gros bourdon , — nous chanterons tout de bon : — Noël, Xoël est venu, — nous ferons la bourdi/aille ; — Xoël, Yoël est venu, — nous ferons du brou et moulu (bouillon d'œufs, de lait et de sucre battus ensemble).

Le père Bistat sait bien — aussi jouer de la flûte ; — Merle fredonnera bien ; — Serrot conduira la fête ; — je porterai le Roi-boit - — pour donner à chacun son droit ; — nous chanterons joliment : — Le Roi lelte, le Roi telle ; — nous chanterons joliment : — Le Roi telle sur le foin.

Dans un autre Noël, le comte de Montbel d'Aufremont, lieutenanl de roi, de Bourg, va offrir sa croix à l'Enfant Jésus. Son secrétaire, monseigneur Barbotte, fait apprêter de la venaison. Madame de Châtenay porte son beau collier et madame de Veillère son brocart. .Madame de Griffon, femme de M. Griffon, conseiller au présidial , mènera la Jeanne et la Louison. — a Vous n'avez jamais rien vu de joli comme ces trois petits morceaux, s'écrie le poète. - Les dames de Bourginager ont commandé une belle armoire de noyer pour serrer le beurre. Les dames de Crèveceuir achètent du brocart à la veuve Cholard pour faire une robe à la Vierge. La Colin sera chargée des manchettes et des petits béguins. Josserand, le marguillier, sonnera la grosse cloche, et le père Alexis ira jouer du serpent pour amuser l'Enfant Jésus.

Ces noëls me font penser à cet admirable enterrement d'Ornans, du peintre Courbet, où toute la ville était peinte en pied , depuis les fameux bedeaux jusqu'au fossoyeur, et chacun

avec son nom.

En Bresse, le mois de mai est fêté plus que le jour de l'an ailleurs. Xous publions une des chansons que chantent les jeunes filles et les jeunes garçons le premier dimanche du mois de mai, lorsqu'ils vont, se tenant sous le bras, dans les maisons des habitants de l'endroit, demander à boire, quelquefois des œufs ou de l'argent « pour faire le petit goûté » . Une des jeunes filles va de-

vant les autres avec un jeune homme; elle est tout enrubanée : on l'appelle la reine ou bien la mariée; un jeune garçon marche à la tête de la troupe, portent un mai auquel sont attachés aussi des rubans avec des fleurs.

CH.4wn.ni y.

FA A A

fe=tE3

-vais un' ros' non - vel - le, Rin din di di di di d ion, Ha ha ha

ha ha, Rin din di di di di diou; J'a - vais un' ros' nou - vel - le,
Ga -

lant , tu m l'as

vo

lé', Ga - lant, tu ni'l'as

vo

lé'!

mm

Si

J'avais un' ros' nouvelle, Rin , din , di , di , di , di , diou ,

Ha , ha , ha , ba , ha , Rio, din, di, di , di, di, diou ,

J'avais un' ros' nouvelle , Galant, lu m" l'as volé'; Galant , tu m'
l'as vole'.

Ne plein ez pas, la belle, Rin', din, di, di, di, diou ,

Ha, ba, ha, ha, ha, Rfctl, din, di, 61, di, di, diou.

Ne pleurez pas, la belle.

Car on vous y rendra ;

Car on vous y rendra.

C'esl pas des chos' qui s' rendent, Rin, din, di, di, di , di, diou,

Ha , ha , ha , ha , ha , Rin, din, di, di, di , di , diou,

C'est pas des chos qui s' rendent,

Comme d' l'argent prunté ;

Comme d' f argent prunté.

ÉHO! ÉHO! ÉHO!

K H o ! ÉHO! ŪHO !

MI SIQUI II K C I K I L. I. I K K T TU â X S OU I T K A V K C
PIAN O PAB J . H . U K K R L I K.

CHAïï.

nwo.

j Aiulantmocon molo. ^ ^

mf

3=fc

ÈÊm

Eho! Eho! Eho!

I.esagneaux vontaux

p . - s v Fin.

plaines,

Eho! Eho! Eho!

Et les loups sout aux bos.

ES

ta:

j» 1" Strophe. ^

Tand' qu'aux bords des fon- tai - nés,

Ou dans les Irais mis - seaux —

Ees moutons baign'lleur.

» lai-nes,

Y dan -sont au pré ■

au.

Kho ! ého ! élio !

Les agneaux vont aux plaines ,

Kho ! ého ! élio !

Kl les loups sonl aux bos.

Tand' qu'aux bords des fontaines,

Ou dans les frais ruisseaux ,

Les moutons baign'nt leurs laines,

Y dansont au préau.

Ého ! ébo ! ébo !

Les agneaux vont aux plaines,

Ébo ! ébo ! ého !

LU les loups sont aux bos.

Mais qucuq'fois par vingtaines ,

Y s'éloign'nt des troupeaux , Pour aller sous les chênes Qu'ri
des herbag's noviaux.

Kho ! ého ! ého !

Les agneaux vont aux plaines,

Ého! ého! ého!

Et les loups sont aux hos.

VOICI VENU LE

Et en ombres lointaines,

Leurs y cach'nt leurs bourreaux,

Malgré leurs plaintes vaines,

Les loups rroqu'nt les agneaux.

Kho ! ého ! ého ! *

Les agneaux vont aux plaines,

Kho ! ého ! ého !

Kt les loups sont aux bos.

T'es mon agneau , ma reine :

Les grand's vill's c'est les bos ;

Par ainsi donc , Mad'leine ,

V t'en vas pas au hameau.

Ého ! ého ! ého !

Les agneaux vont aux plaines,

Eho ! ého ! ého !

Kt les loups sont aux bos.

MOIS DES FLEURS

Voici venu le mois des fleurs , Des chansons et des senteurs, Le
mois qui lout enchante, Le mois de douce attente ;

Le buisson reprend ses couleurs.

Au vert bois l'oiseau chanle.

il est venu sans mes amours, Que j'attends , hélas ! toujours ;
Tandis que l'oiseau chante, Kt que le mai l'on plante ,

Seule, en ces bois que je parcours , Seule je me lamente.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAXO PAR J. R. W E K E R L I X

PIANO

CHANT. p

sons

des sen - leurs,

Le mois q :i lo : t en

chan - le, I.c mois de douce al - len - le,

l.e buisson re-prend

ses cou - leurs, f

T) (ORrn| lii- BCftH PLOS, rue GiirnrCiiTf , R.

BEHHY.

LA VOILA, LA JOLI¹ COUPS, — j'Ai DEMANDÉ - Z - A LA
VIEILLE. PETIT SOLDAT DE GUEBBE.

Le Berry, perdu il y a une douzaine d'années au milieu des
antres provinces de France, a été révélé par une femme au style

éloquent, qui, soucieuse d'appeler l'attention sur ses compatriotes, les a mis en lumière par ses livres et ses pièces de théâtre. Pour la première fois peut-être, le patois fut introduit sur la scène; François le Champ;/ et la Mare au Diable furent les premières hases d'une littérature de village dont le mouvement parallèle se faisait sentir en Allemagne. Si la passion des gens de ville se trouva greffée sur le sauvageon des gens de campagne, il n'en resta pas moins des études locales intéressantes. Le pays était riche et fécond en légendes, en traditions, en coutumes, en poésie et en musique. Madame Sand creusa la mine et sut l'abandonner avant que la curiosité publique, qui se blase si facilement, manifestât quelque fatigue du genre berrichon.

D'autres, après elle, se sont emparés du Berry, en laissant de côté l'élément romanesque et en précisant avec plus d'allure les mœurs des paysans. Il faut citer surtout II. Charles Bibault de Laugardière, substitut du procureur impérial à Clamecy, dont les études positives sont très-remarquables. Après le chasseur qui, levé de bon matin, va étudier des pistes dans les forêts, on citera maintenant le chercheur de chansons populaires. C'est comme un métier de juge d'instruction, et je ne connais rien de plus intéressant que la seconde lettre à AI. le Rédacteur du Droit commun sur quelques prières populaires du Berry. Presque aussi paysagiste que madame Sand, un jeune substitut, poussé par un réel amour de la littérature populaire, a écrit un chapitre que je voudrais pouvoir donner tout entier, tant la franchise du récit s'y mêle au sentiment de la nature.

u C'était par un de ces jours d'automne vers le milieu desquels, après s'être longtemps traîné sur la campagne, le brouillard commence enfin à s'élever. Le vent soufflait de bise, et

de loin en loin un rayon lumineux jaillissait à travers les nuages de bérroués qui couraient amoncelés dans le ciel. Ces lueurs obliques qui traversent ainsi les nuages, on les appelle, dans le pays, les jambes du soleil. La clarté augmentait; et tout en marchant, je comparais la lumière qui se faisait dans la nature à celle que j'espérais voir se faire bientôt dans certaines idées qui m'occupaient. »

AI. de Laugardièrre cherchait à compléter certaines strophes de prières populaires dont il ne possédait que quelques vers. — Pour avis, lui avait dit un paysan, si entreraient les huit ou dix femmes qui lavent à c'tte heure à la Piée-des-Aiarais, y en aurait pas qui en sauraient de ces prières? Arrivé au lavoir. — Eh ben, monsieur, et ces vieilles prières, vous les cherchez/-t-y toujours? dit une des lessiveuses. — Certainement, je les cherche. — Peut-être ben. — Et je ne les trouve pas partout. En savez-vous quelques-unes? — Té! que je sais le Pater, l'Are, le Credo, le Conjiteor et les Actes. — Aga donc, t'en sais ben long, fit la voisine de droite. — Tu les dis-t-y tous les jours? ajouta la voisine de gauche. — Soir et matin, d'affilée, et ranchément (rapidement), encore. — On dit que ça compte double, dit une femme. — Bèdamel tant mieux. — Celles-là sont connues. Alais des anciennes, demandait AI. de Laugardièrre, n'en savez-vous pas? — Xcenni. Alais v'là ici la Cariotle qui doit ben en avoir appris, pas vrai? Si aille 'tait pas tant peuraude. . . — Aloï, dit la mère Daise en manière d'encouragement adressé à la laveuse mise en cause, j'y ai, ma dîne, ben raconté tout ce que je savais, à ce monsieur. — Tu sais ben à te débaillooner, toi. — J'y dirai aussi la mienne, fit enfin la Cariotte. (Elle répéta la prière de l'ange Gabriel.) — Acoutez donc, monsieur, v'là c'tte ch'tite niée Booette qui veut parler, s'écria une commère facétieuse. — T'appaisseras-Ui, vieille loup-

ga roi i ! Veux-tu te taisrr! — Laquelle que tu y as dite, niée Daise? — La Diction de Dieu, répondit l'interrogée. — Comment qu'a va? dit la Cloute. — - A va comme ça, dit une autre laveuse qui répéta la prière \ Election a" Dieu.

Par ce dialogue précis comme la réalité, on peut s'imaginer les difficultés du chercheur de poésies populaires que les paysans ont conservées précieusement dans leur cerveau, niais qu'ils ne livrent qu'avec peine, croyant qu'on se moque d'eux.

Il est impossible, dans une notice si courte, de donner une idée de la poésie populaire dans le Berry; les citations rempliraient un volume, et l'analyse ne vaut pas la citation. Aussi me tiendrai-je sur le chapitre des uoees, qui fournirait un livre curieux d'essais de morale comparée, si on mettait en regard la façon diverse dont le mariage est envisagé dans les provinces de France. Quand les garçons assiègent la porte de la mariée enfermée en compagnie des filles ses amies :

Ovrez, ovitz la porte et laissez-nous entrer,

s'écrient les garçons; à quoi la fiancée répond :

Moi, je suis une fille d'un assez haut prix, Je n oire pas nui porte <i ces heures ici.

Tout le Berrj et le Bourbonnais oui reproduit cette réponse avec des variantes; la fille a le sentiment de sa chasteté. — J' suis une fille d'un trop grand prix, dit-elle dans quelques villages. Dans le Bourbonnais, c'est presque le même vers : «Une fille d'aussi grand prix.» Les portes ne s'ouvrent qu'au couplet suivant, où le galant fait connaître définitivement ses intentions :

Oüïrez la porte, ouvrez,

Marie, ma mignonne ; C'est un beau mari qui vient vous chercher, Allons, ma mie, laissons-le entrer.

Madame Sand a dit de l'air de celte chanson : .. Solennel comme un chant d'église. « l'A cela se comprend. Peut-être le poète qui l'a composé avait-il souffert du mariage. Dans toutes les chansons de noces faites par le peuple il y a un fonds de gravité :

Héla! la pource fille Qu'a/le a donc de chagrin !

Tel est souvent le refrain obligé. Les nombreuses chansons de mariée du Poitou, de la Vendée, de la Bretagne, sont graves, sévères el inflexibles. Aussitôt les cérémonies de l'église terminées, le mari parle déjà en maître. La même chanson se retrouve dans le Berry avec un seul couplet demi-badin :

Vous serez pas ce soir C'que vous étiez la veille ; Seulette en router lit Où ions cliez lermelle!

Mail, un', faut ions gêner Pour un époux placer.

Le père présente des fleurs à la mariée, afin de lui apprendre ,

- Madam', que vos couleurs Pass'ront comme ces (leurs. -

Après les fleurs, c'est un morceau de gâteau qui indique

. Que pour le pain gagner, Madam', faut travailler. -

Travail, peines, soucis, beauté qui passe, misère el labeur, sont le refrain obligé de celle poésie morale comme un proverbe de Salomon. El cependant ■ maigre ces rudes enseignements qui n' enveloppent pas de miel leur rude sincérité, le mariage semble plus sérieux au village qu'à la ville. La sincérité qui y a présidé ni'

le consolide-t-elle pas? A la ville, la femme, en se mariant, aspire à la liberté, quand elle devrait se contenter de Y union, qu'un poète populaire du Herry a chantée en un couplet dont le dernier vers est admirable de sentiment et de simplicité :

Ali! mon vrai Dieu! je ses au lit,

Je ses au lit couchée luter les bras de mou mari

Qui m'y dit sis ptmétt.

(IIUUT'KI.KI 111 .

LA VOILA, LA JOLI' COUPE

La voilà , la joli' coupe , Coupi, coupons, coupons le vin, La voilà, la joli' coup' la la, La voilà, la joli' coupe au vin.

Et de coupe en pague , pague , Pagni , pagnons , pagnons le vin ; La voilà, la joli' pagn' la la, La voilà, la joli' pague au vin.

Et de pague en hotte , en hotte , Hotli , hottons , hottons le vin ; La voilà , la joli' hott' la la , La voilà, la joli' hotte au vin.

Et de hotte en cube , en cube , Ij lu cubons, cubons le vin; La voilà , la joli' cub' la la , La voilà, la joli' cube au vin.

Et de cube en foule , en foule , Fouli , foulons , foulons le vin ; La voilà, la joli' foui' la la, La voilà, la joli' foule au vin.

Et de foule en presse, en presse, Pressi , pressons , pressons le vin ; La v oilà , la joli' press' la la , La voilà, la joli' presse au vin.

Et de presse en tonne , en tonne , Tonni , tonnons , tonnons le vin ; La voilà, la joli' tonn' la la, La voilà, la joli' tonne au vin.

Et de tonne en tire, en tire, Tiri , tirons , tirons le vin ; La voilà, la joli' tir' la la, La voilà, la joli' tire au vin.

Et de tire en verse, en verse .

Versi, versions, versions le vin; La voilà , la joli' vers' la la , La voilà, la joli' verse au vin

Et de verse en boisse , en boisse , Boissi , boissons , buvons le vin , La voilà, la joli' boiss' la la, La voilà, la joli' boisse au vin.

J'AI DEMANDÉ -Z- A LA VIEILLE

MUSIQUE RECUEILLIR K T TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J
. H . \ V R K R R 1. 1 X .

Allegretto.

mf

CHANT. '\o 4

J'ai de - mandé-zà la vieil -le S'elle ai-

-« — « — Mm

mail bien le ton prnn : Far ma foi, mon fils, dit - cl - le, Pwf du

MF

Si

H ch ti ne m en faut point, Mais d'Ia miche au grand bengnet,
Hé lié hé! aïe mon

Et

(•) r.wtif.

J'ai demandé-z-à la vieille S' elle aimai! bien le bon vin :

m Par nia foi , mon fils , dit-elle , Pour du ch'li ne m'en faut
point.

Mais du clair à plein «joblet, Hé ! hé ! lié ! aïe , mon âne , Mais
du clair à plein goblet, Me faut-z-un mari pour niai. »

J'ai demandé-z-à la vieille S' elle avait eucor des dents :

i Par ma foi, mon fils, dit-elle, J'en encor' un' par devant, Avec
deux dans les côtés,

Hé! hé, hé, aïe, mon âne, Avec deux dans les côtés, Me faut-z-
un mari pour mai. »

J'ai demandé-z-à la vieille S'elle voulait s'y marier :

u Par ma foi , mon fils , dit-elle Tout de suite si vous voulez;
Voilà l'hiver qu'est bien frais, Hé ! lié ! hé ! aïe , mon âne , Voilà
l'hiver qu'est bien frais, Me faut-Z-un mari pour mai. «

PETIT SOLDAT DK GIERRE.

UUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRIT K AVE C PIANO
l'.U J . B . IV E K E R L I N.

CHAÏÏ.

PIA

Allegretto non troppo.

mf

-Ai

Pe

tit sol - dut

mf

de

euer - rc,

la gnerr' lu Pt'en vus, Et Ion Ion la,

feu

lagierr'tu l't'en vas, Et Ion Ion la, A

la guerr' tu l't'en vas

Je m'en vais à la gnerre An service du roi , El Ion Ion In .

Au service du roi.

(bi\$.)

Si tu lois ma maîtresse .

Je t'en pri' , Bolu'-la ,

El Ion Ion la, Je t'en pri', salu'-la.

Comment la saluerai-je ,

Si je n'ia connais pas , Et Ion Ion la , Si je n'ia connais pas?

(Mi.)

[bit.)

Est facile à connaître; Sa pareille j'csi pas ,

El Ion Ion la , Sa pareille y est pas.

EU' porte la croix d'ore I.a fleur de lis nu bas ,

Et Ion Ion la, I.a Heur de lis au bas.

(bit.)

(bis.

l'.irl». Typojtfccll'lt'nrl I'lok , tuv GtVUM*4lt, R

GUYENNE ET GASCOGNE

NICHAI T V El li LAIT. — LA FILLE DU PRÉSIDENT. — DÈS LE MAT IV.

H est difficile, on quelques payes, de donner une idée de la poésie populaire dans une province qui ne renferme pas moins de neuf départements, vingt-cinq villes importantes et d'immenses différences dans les mœurs, les usages et la langue. Chaque département devrait avoir son historien, rien que pour ce qui touche à la littérature populaire, et cependant il n'en est rien. Le midi de la France est en retard pour ces sortes d'études, en retard de vingt ans relativement au nord. La première édition des

Barzas-Rreis , de M. de la Villemarqué, date déjà de près de vingt années; la Provence, le Languedoc, la Gascogne, n'ont encore rien fourni. Et cependant la matière ne manque pas. Tout le monde a chanté dans ces provinces, jusqu'aux pâtres du Quercy, qui, pour se faire entendre à de grandes distances, entonnent un chant dit de la Vallière. Il est à remarquer que les campagnes conservent plus que les villes le souvenir des personnages historiques. Le nom de la Vallière, qui sert de ralliement aux pâtres, me fait penser aux villages du centre delà France, où les paysans appellent encore leurs bœufs Mazarin, comme nos cochers de fiacre traitaient leurs chevaux de Polignac. N'est-ce pas dans les chaumières que s'est conservé pur le souvenir de Napoléon? Le département du Gers a été un des plus féconds en pèlerinages, fêtes patronales, cérémonies champêtres de la Gerbe et du Roitelet, qui attendent leurs historiens. Aux environs de Bordeaux se célébrait une fête dont on ignore l'origine. C'est là que prit naissance la fameuse chanson de Jean de la Bcoule, qui se chante le jour de l'Ascension, après la grand' messe, dans une promenade sur l'eau que font le clergé et les autorités. Le bateau, orné de drapeaux et de guirlandes, fait neuf tours dans la Garonne, conduit par vingt rameurs en grand costume. Pendant cette promenade , le fifre et le tambour jouent l'air de Jean de la Bioule.

Dans la Gascogne et l'A gênaïs, la veille du jour de l'an, se célébrait la Guillotinée, corruption du fameux cri : Au Gui l'an neuf. Les enfants vont demander leurs étrennes en chantant aux portes des riches :

Le bon Dieu ions baille tant de bœufs Comme les poules auront d'œufs!

Gentil seigneur, Ah! donnez-leur la guillonnée !

Le bon Dieu vous baille tant de poulets Que les moissons ont de bouquets!

Ccetil seigneur, Ah ! donnez-leur la guillonnée !

Le bon Dieu vous baille lant de garçons Qu'il est de plis aux cotillons !

Gentil seigneur, Ah! donnez-leur la guillonnée!

C'est la même idée qui pousse les mendiants à chanter la Part à Dieu, qui se retrouve d'ailleurs dans d'autres provinces.

Les noces de l'ancien Bazadais amènent ai ce elles nombre de chansons dont je détache un couplet que chante une jeune fille qui plaide pour la jeune mariée :

Mois, notaire, sur le papier bleu, Qu'il ne la balte pas à coup sûr.

.Mets, notaire, sur le papier, Qu'il ne la balle jamais.

On ne noi:s accusera certainement pas, dai s et Ne publication, d'avoir été hostile au clergé,

cl cependant les chansons ne manquent pas contre les prêtres. A la sortie de l'église, quand on signe sur le registre de la sacristie, les invités, qui attendent sous le porche, chantent ce couplet à tue-tête :

Je vous remercie, monsieur le curé,

Qui n'avez rien fait pour moi; Monsieur le curé , à la barbe rousse ,

A dit peu de messe aux époux.

Monsieur le curé , à la barbe blanche ,

Si peu de messe nous a dit.

Monsieur le curé n'est pas content,

Il voudrait l'épouse et l'argent;

Monsieur le curé n'est pas sot,

Il voudrait l'épouse et l'écu.

Dans ce couplet, on retrouve l'historique du fameux droit du seigneur, qui n'appartenait pas, suivant les historiens du Midi, exclusivement aux seigneurs; en même temps ne semblerait-il pas que les paysans regrettent le temps où ils payaient une dîme aux curés, pour échapper à tous les frais des cérémonies du culte?

Avant le mariage j'aurais dû parler de l'amour.

Dans le département du Lot avait lieu comme partout la plantation du mai par les galants des fdles. Ils sont peut-être moins aimables et plus satiriques qu'ailleurs. Quand un garçon avait à se plaindre d'une fille qui se montrait trop coquette, autour du mai étaient accrochés des ossements d'animaux, des têtes de chevaux et de bœufs tirés de la voirie; images grossières qui contrastaient avec les feuillages, les fleurs et les couronnes des mai voisins.

Les quelques chansons qui vont suivre ont été écrites dans un village par M. d'Araquy, sons la dictée d'un petit berger. Elles étaient en patois, sauf une fort curieuse, que j'avais notée à Besancon il y a quelques années. La première est une chanson

contre les servantes : elle n'a que le seul mérite d'avoir été retrouvée dans toute sa pureté :

J'ai une servante :

Elle est fort diligente ; Elle se lève le matin Quand elle est lasse de dormir.

Elle trouve le dîner cuit' , Le mange et rentre au lit.

Elle n'est pas friande; De la paille d'avoine,

Elle mange de toute viande, Elle ne s'en soucie guère;

Soit bouillie, soit rôtie : Mais celle de froment

Elle prend tout ce qu'elle trouve. Y passe bravement.

La gaillardise se mêle fréquemment à ces couplets, et c'est ce qui en rend difficile la publication ; cependant il en est quelques-uns qui laissent percer un petit rayon de sentiment, témoin la chanson de la Justine :

J'ai fait une maîtresse

Trois jours, n'y a pas longtemps;

Mais quand je la lais voir

Elle me fait boire ,

Le soir et le matin,

Le meilleur de son vin.

Justine , ma Justine , Allons-nous promener ; Là-bas dans ces campagnes Il n'y a point de montagnes.

Noos entendrons chanter La voix de nos bergers.

Justine , ma Justine , Prête-moi tes ciseaux Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble , L'alliance de l'amour.

Adieu, belle pour toujours.

Justine , ma Justine , Prête-moi ton mouchoir Pour essuyer
les larmes Qui coulent sur mon visage, Les larmes de mes yeux,
C'est pour te dire adieu.

Ch IUPFLKURY.

Huil btrél «I" matin . nrrmirr rrpas

MIC HAUT VEILLAIT

MUSIQUES RICHIEIL. LIKKTTHAXSCRITKAVICPIANO
PAR J. H. HKKKRLIN.

PIANO

AnduH

mf

Cil A M.

7 Çr

Michaut veil - lait Le soir dans sa chaumiè-re: Près

ée

du ha - meau II gar-dait son troupeau.

Le ciel bril - lait D'u -

Vif

vois l'é - loi-îc du bcr-ger, Je vois, je vois l'é-toi-le du ber-ger.

mÊÊÊÊ

éeêé

MICHAUT VEILLAIT

(XOEL.)

Michaut veillait Le soir dans sa chaumière ;

Près du hameau Il gardait son troupeau.

Le ciel brillait D'une vive lumière, Il se mit à chanter :

Je vois, je vois l'étoile du berger, Je vois, je vois l'étoile du
berger.

La Vierge était Assise auprès la crèche ,

L'âne mangeait Et le boeuf la chauffait;

Joseph priait :

Sans chandelle ni mèche , Dans son simple appareil , Jésus,
Jésus brillait comme un soleil, Jésus, Jésus brillai! connue un
soleil.

Au bruit qu'il fit , Le pasteur de Judée

Tout en sursaut S'en va trouver Michaut :

Ah ! qu'il lui dit , La Vierge est accouchée A l'heure de minuit.

Voilà, voilà ce que l'Acge a prédit Voilà . voilà ce que l'Ange a prédit

*•< (il

LA FILLE DU PRESIDENT

MISIQUE II K C I E I L 1. 1 K ET TRANSCRITE AVEC L'IA XO PAR
J. B. UEHERLIX.

PIANO

Un poco allegretto.

mf

Éé

J'ai ren-con-tré Syl-vi-e, Fil - le d'un pré - si-dent : Faut- il
souf

mm

Elle était endormie Au pied d'un rosier blanc :

Le vent leva sa jupe , Je vis son genou blanc :

Faut-il souffrir tant de peine.

Pour aimer tendrement?

Le vent leva sa jupe , Je vis son genou blanc , Ses bas couleur
de rose , Ah! qu'ils étaient charmants!

Faut-il souffrir tant de peine, Pour aimer tendrement?

Ses bas couleur de rose ,

Ah! qu'ils étaient charmants!

El encore autre chose , Ah! qui me plaisait tant !

Faut-il souffrir tant de peine, Pour aimer tendrement?

Et encore autre chose, Ah ! qui me plaisoit tant !

Oserai-je , Mesdames , Vous le dire en chantant?

Faut-il souffrir tant de peine, Pour aimer tendrement?

Oserai-je , Mesdames , Vous le dire en chantant?

C'était sa jarretière , Faite d'un ruban blanc.

Faut-il souffrir tant de peine , Pour aimer tendrement?

DES LE MATIN

Dès le matin je m'éveill', je me lève; i Vite a la chasse m en suis en
aile: J C'est ià la chasse De la bécasse , Le long d'un bois...

J'ai rencontré une bergère Qui dormait.

« Réveillez-vous, mon aimable bergère.

A vez-vous donc pas besoin d'un berger"? — Retirez-vous De la prairie , Grand badineur, Vous n'êtes qu'un trompeur de (illes, l H menteur.

(bis.)

— Moi un trompeur! mon aimable bergère Je ne le suis, ne l'ai jamais été.

J'ai fait l'amour à d'autres filles

Ivanl qu'à vous, Je n'ai point fait de tromperies \ V Amour. "

(bis.)

DÈS LE MATIN

UUSfQDR R E C II E 1 1. 1, 1 K ET TRANSCRITE AVEC PIANO
PAU I. R. UEKERI. IN.

CHANT

Allvgretto moderato.

- tin je m'é-veiir, je me lè - ve, Vile à la chas- se m'en suis en al-

AEEl

16; Dès le ma - tin je m'é-veuT, je me lè - ve, Vite à la

r* 1/— lâchas-se m'en suis en al - lé. C'est à la chass' Delà bé-cas - se Le long d'un

-sr-r* — *

J'ai ren-con

tré u- ne li

er ■

ge - re qui dor-n

il!*!

r r Ml

îail.

Ht

il T

rpaat pfcta tt<mri Piai . rut

AUVERGNE

BOritRRK DU CHAPOBS-BEM FORT. — QUAND MARIOX s'f.\
VA-T-A l'oI'.

ItOI RBBB d'aUBBR.T.

De tous les provinciaux qui viennent demeurer à Paris pour y exercer un métier, le plus caractéristique c'est 1. Auvergnat. Il ne perd dans la capitale ni son allure de montagnard, ni son costume, ni le goût de ses plaisirs. Paris n'est pour lui qu'une station où il faut s'arrêter dix ans, vingt ans pour faire fortune. Aussi ne

sacrifie-t-il rien à Paris, qu'il étonne toujours par son accent et son caractère particuliers.

Pour étudier l'Auvergnat, il ne faut que passer les barrières. Sur les boulevards extérieurs, au bas de Montmartre, écoutez, en passant, le son d'une musette lointaine : il sort d'un petit cabaret borgne, au premier étage, on d'une salle du fond où sont réunis les Auvergnats des environs. C'est un dimanche; ils viennent se reposer de leurs travaux de la semaine, et ils se réunissent entre eux pour danser la bourrée des campagnes. Jamais un étranger ne se mêle à leurs danses , d'ailleurs assez difficiles à saisir. Au fond d'une petite chambre dont on a enlevé les meubles pour ce jour-là, hommes et femmes se réunissent surtout à la \ illettc, ou à la barrière de Fontainebleau , pour danser ces bourrées qui leur tiennent au cœur, et qu'ils ne pourraient exécuter au son d'un violon. Il leur faut le son de la chabre (chèvre) , qui est le véritable nom de la musette.

J'ai vu danser la bourrée en Auvergne et dans le Vclay : elle est peut-être moins significative qu'à Paris, hors barrière. C'est aux champs qu'on comprend les charmes de la ville, et c'est à la ville que le paysan regrette le plus ses montagnes. Dans ces bourrées, prolongées de six heures à onze heures du soir, au fond d'un taudis de marchand de vin, sans doute l'Auvergnat est pris d'illusions, d'une sorte de mirage qui font que le souvenir du pays se retrace plus nettement. Le garçon se souvient de sa promesse qui l'attend jusqu'à ce qu'il ait amassé une dot; le marchand de charbon et sa femme, qui se sont décrassés à grand'peine, rêvent l'air vif de la montagne, au lieu de ces petits trous dans lesquels ils passent les plus belles années de leur vie ; mais ils se consolent avec la bourrée , dont on ne saurait comprendre la passion tant

qu'on ne l'a pas vu danser dans les campagnes en plein hiver, sur la neige durcie, par un froid vif et piquant qui descend jusque dans les entrailles.

Près de Riom , dans un hameau dont je ne me rappelle plus le nom , j'ai été témoin de cette danse de paysans en sabots , les hommes enveloppés dans leurs manteaux de serge , les femmes dans leurs capes. Une vieille mendiante, de sa voix cassée, leur servait d'orchestre. Ce n'étaient ni le fifre, ni le tambour, ni la chabre, c'était une vieille en guenilles qui chantait une montagnarde, variété de danse plus lourde que la bourrée. J'ai longtemps retenu la mélodie de cette montagnarde , mais elle s'est perdue depuis surtout que j'ai pu lire la grande quantité de variétés qu'en a données .M. Bouillet, dans Y Album auvergnat.

Quoique toutes ces musiques de danse appartiennent à la même famille, et qu'il soit difficile de prendre une bourrée de l'Auvergne pour une ronde d'une autre province, il en existe une grande variété. Chaque village en a de différentes, qui ne ressemblent pas à (elles du village voisin. La mélodie des bourrées ou montagnardes et l'imagination dans les coiffures de femmes, voilà ce qui m'a le plus frappé en Auvergne après un assez long séjour; mais la coquetterie des femmes l'a emporté sur les auteurs anonymes de ces mélodies. Les chapeaux, les bonnets, les coiffures offrent des variations profondes plus encore peut-être qu'en Normandie.

Le sentiment poétique est grand chez ce peuple, sans cesse vis-à-vis de la nature, et qui, dans certaines parties de montagne élevées, reste enfermé pendant six mois, sans pouvoir

sortir do sa hutte couverte de neige. J'eu citerai une des plus connues, remarquable par sa hardiesse d'images et la mélancolie profonde qui sert de dénoûment.

Le ctriir de nia mie Lui fait tant de mal ; Quand je vais la loir,
Je la soulage un peu.

B lissez-vous , montagnes , Levez-vous , vallons , (Vous)
M'empêchez de voir Ma mie Jcanneton.

Jeannetou trompe le pauvre amoureux; elle se marie avec un autre :

Si elle est mariée , Je sais bien ce que je ferai ; Je m'en irai à la guerre Et j'en mourrai.

L'auteur de Y Histoire des ducs de Bourgogne, M. de Baranlr, a traduit en vers français la fameuse chanson du Vieillard d'amour . C'est nue des rares, d'un ton satirique et peut-être un peu égrillarde, mais qui ne va pas jusqu'il la licence.

L'idée de la P'titc Rosette, fort populaire dans l'Angoumois, aura été jetée en Auvergne, recueillie et comprise tout à coup par un esprit subtil, qui l'a accommodée au patois de son pays. Dans cette chanson, qui a pour titre La première nuit des noces d'une jouvencelle, il s'agit d'un vieillard qui a épousé une jeune fille :

Le premier soir de ma nocette, Quand vint me retrouver sei-
dette, Toussa bien fort, et puis me dit :

Jeannette , ■ Me voudrais-tu voir dans ton lit Petit.'

Monsieur, dit Jeannette confuse, Couchez-vous si ça ions
amuse; Car, m'ont bien dit mes deux mamans,

Refuse, Et puis après petits moments

Consens.

Le vieillard commence une interminable généalogie de ses aïeux. Le coq chante , l'alouette se réveille, et toujours le vieillard parle. Tout s'est passé en conversation.

Mais on ne se rendrait pas compte de la nature d'esprit des gens de l'Auvergne par le Vieillard d'amour. Ln fonds religieux et moral a produit d'autres sentiments dans certains villages où un jeune homme qui aurait trompé une jeune fille serait forcé de quitter le pays, s'il ne consentait à épouser la jeune fille qui, elle-même, porterait le châtiment de sa faute, et dont les parents eux-mêmes ne seraient pas lavés facilement.

Dans cet ordre d'idées, la Bergère de Courpièrc est une des plus jolies chansons auvergnates. La bergère raconte que, quand elle était petite à garder les moutons, aucun galant lie venait la voir; maintenant les garçons lui prennent la main, lui demandent un baiser. A chaque couplet reparait le joli refrain :

Pauvrette, pauvrette, Entendu la raison.

La pauvre fille ne sait comment faire : faut-il dire oui ou non au galant? — Si je dis que je l'aime, s'écrie-t-elle naïvement, je l'aurai ici tous les jours. Si je le rebute, je -> perdrai mon serviteur-. Que me conseillez-vous? demaude-t-elle à ses amies.

C'est le refrain qui répond :

Pain relie , pauvrette , Entendez la raison.

La conclusion est d'un sentiment vague, assez rare dans les chansons populaires. La chanson ne dit pas si la bergère accepte

les hommages du galant; mais cependant le cœur me semble bien pris dans ce couplet final :

Vous autres jeuucs filles , Que me conseillez-vous?

Les bous enfants sont rares, Il ne s'en trouve pas partout.

Pauvrette, pauvrette, Entendez la raison.

ChAUI'FLNIKV.

BOURRÉE DE CHAPDES-BEAL FORT

■ CSIQCI IICriILLIE ET IIIV'CIIII KIC rilïO FA ■ 1. >. VI lit
Lit.

ÉSkgrelio.'

zt=±z

FhV>.

IF

3JL

CHANT. p f—

Dans l'ea TpeLsion fré - fH - le. Qui l'at-tra-pe - ra, La-ié- ra;
Datu

l'eau l' poisson f;

le. Qui Tat-tra-pe - ra ?

On ToosanDe - ra, Ladcra, Nous, la jeu-ne fil - le, OoT<n«ai-
ax - ra.

TÇ •

tt=ï=

BOURRÉE DE GHÀPDES:BEAUFORT

Dans l'eau l'poisson frétille, Qui l'attrapera,

Ladéra ; Dans l'eau l'poisson frétille.

Qui l'attrapera?

Vous , la jeune fille , On vous aimera , Ladéra, Vous , la jeune fille , On vous aimera.

Passant vers la rivière , Nous donnant le bras,

Ladéra , Passant vers la rivière , Xous donnant le bras, Trouvons la meunière , Avec nous dansa,

Ladéra , Trouvons la meunière , Avec nous dansa.

Ah ! meunière gentille , On t'embrassera, Ladéra.

Ah ! meunière gentille , On t'embrassera ; Quant aux vieilles filles , On les laisse là ,

Ladéra , Quant aiïï vieilles filles, Ou les laissera.

HHSIQDB RECUEIL I. I K ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR 1. R. VIEKERI.IV

Allegretto.

PIANO

te

Quand Ma-ri - on s'en va-t-à l'ou,

Qu

jnd Ma-ri -

on s'en

va-t-à l'ou,

Ne marche

pas,

mais court ton-

pipi M — J

ri7.

- jou:Dérirou, bali, bal), bah, dc-ri-reltc, Gai, gai, oli gai,
gai,dé-ri-ret - te.

rit.

Quand Marion s'en va-t-à l'on , Quand Marion s'en va-t-à l'on
, \ "c inarche pas, mais rouit toujou' :

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , (■ ai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

Ne marche pas , mais court toujou1 :

Ne marche pas, mais court toujou' :

Dans son chemin trouve l'amoi', Dérirou, bah, bah, bah déri-
rette, Gai , gai , oh gai , gai , Dérirette.

Dans son chemin trouve l'amou', Dans son chemin trouve
l'amou', .. Amou-s-amou , embrassons-nous. > ■ Dérirou, bah,
bah, bah dérirette, (î ai , gai , oh gai , gai , Dérirette.

Amou-s-amou , enibrassons-nous , Amou-s-amou , embras-
sons-nous, Faisons vite et dépêchons-nous :

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , (îai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

Faisons vite et dépéchons-nous :

Faisons vite et dépéchons-nous :

J'ai tant d'ouvrage à la maison' :

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , Gai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

J'ai tant d'ouvrage à la maison :

J'ai tant d'ouvrage à la maison' :

La pâte est prêt' , le l'eu au fou' ; Dérirou , bah , bah , bah déri-
rette , Gai , gai , oh gai , gai , Dérirette.

La pâte est prêt', le feu au fou', La pâte est prêt', le feu au fou',
Et mon mari qu'est un jalou'.

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , Gai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

Et mon mari qu'est un jalon' :

Kl mon mari qu'est un jalou' :

Que les jaloux fuss'nt des montons Dérirou , bah , bah , bah
dérirette , Gai , gai , oh gai , gai , Dérirette.

Que les jaloux fuss'nt des moutons Que les jaloux fuss'nt des
moutons

Et moi la bergère de tous :

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , Gai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

Et moi la bergère de tous , Et moi la bergère de tous, Je les fe-
rais manger au loup.

Dérirou , bah , bah , bah dérirette , Gai , gai , oh gai , gai ,
Dérirette.

•**< 72 >0~ BOURRÉE D'AMBERT.

SAINTONGE, ANGOUMOIS

ET PAYS D'AUNIK.

i, A FEMME DU ROULIER.

LA P’ÎTE ROSETTE. — LA MAÎTRESS’ DU ROI CE AXS.

La P'tite Rosette et la Femme du roulier feront les frais de cette livraison , deux chansons importantes qui ne demandent pas à être expliquées (elles sont assez claires dans leur allure), mais qui, éclairées par des commentaires, démontreront par quelles singulières greffes une chanson peut s'acclimater dans un pays.

La P'tite Rosette, publiée en 1856 par M. Castaigne, nie valut d'entrer en correspondance avec le bibliothécaire de la ville d'Angoulême , de même que la chanson de la Femme du roulier nécessita quelques notes de madame Sand.

La P'tite Rosette est l'histoire de ces jeunes filles qui se marient ou qu'on marie à des vieillards tout à fait décrépits, dont le médecin de l'Empereur disait, en un mot piquant : — Sire, à soixante ans, on n'a plus d'enfants, à quatre-vingts ans, on en a toujours. Le troisième et le quatrième couplet montrent un poète plein d'observation. Le soir, à la danse : - — ^ Ménage bien tes pas, ma p'tite Rosette , dit le vieillard, ne te fatigue pas. » A table, les même avis prudents recommencent : — « Mange doucement, ma p'tite Rosette, n'ébrèche pas tes dents. n

Les jarrets du pauvre homme manquent de souplesse ; pour digérer, son médecin lui a conseillé de manger lentement et à petits morceaux, il croit qu'il a perdu ses dents pour avoir mangé trop vite dans sa jeunesse. Et voilà la p'tite Rosette condamnée à des prudences et des pratiques de vieillard.

Entre le quatrième et le sixième couplet, l'éditeur de la chanson avait jeté une ligne de points significatifs pour indiquer qu'il jiaissait un couplet de mauvais (jotit. — Encore une concession à

l'hypocrisie moderne! m'écriais-je un peu trop vivement, dans une « Lettre à l'Ampère louchant la poésie populaire publiée par la Revue de Paris (pet. 1853). Et j'ajoutai : « Ce couplet, que M. le bibliothécaire d'Angoulême appelle de mauvais goût, est certainement d'une franchise et d'une gaieté rustiques, qui, si vous le supprimez, enlève tout le caractère de la chanson. - XI, Castaigne, en homme d'esprit, m'envoya aussitôt le couplet supprimé, qui n'est pas seulement gaulois et salé, mais d'une crudité grossière devant laquelle tous les imprimeurs rougiraient. Autant est délicatement racontée cette première nuit de noces, autant ce couplet jeté tout à coup au milieu de la chanson était brutal, si brutal même (pie je ne saurais l'analyser. On pourrait même certifier qu'il avait été ajouté après coup par quelque plaisant de profession, jaloux de montrer son savoir. Aussi répondisse à M. le bibliothécaire d'Angoulême que j'avais parlé trop vite de l'hypocrisie moderne,

et qu'il avait complètement raison.

Cette chanson de la P'tite Rosette, que le poète de Monsieur et Madame Denis, Désaugiers, eût admirée, est très-répandue dans les Communes d'Echallat, Dou/.at , Eleurac et Mérignac, petits villages de l'Angouinois. Dans beaucoup de provinces le même sujet se présente : en

Auvergne , et tout récemment encore un de mes amis m'envoyait, de la Moselle, la chanson de la Charmante Mayotte , dont deux couplets montreront la parenté avec la P'tite Rosette :

Mon père m'y marie A l'âge de seize ans, M'y donna z' un homme De quatre-vingt-dix ans.

J'ai cherché à m'expliquer comment ces chansons pouvaient se retrouver avec de si grands airs de famille dans des provinces si éloignées, car la Lorraine est juste à l'opposé de l'Angoumois, et on me l'a expliqué par le surnom des Lorrains, connus depuis longtemps en France sous le nom de vendeurs de chansons. — Voilà le vendeur de chansons qui passe ! disent les filles en quittant leur ouvrage pour courir après un colporteur, la halle sur le dos, qui contient des images d'Epinal. C'est un Lorrain qui porte les produits des imprimeries d'Epinal et de Charmes. La P'tite Rosette est sans doute d'allure angoumoise; elle est plus jolie que la chanson lorraine. Il en est des chansons comme des médailles surmoulées : c'est la première médaille qui a le plus d'angles; les délicatesses des contours se perdent au moulage. Il est presumable que le même Lorrain qui vend de l'imagerie et des chansons, recueille sur son chemin des nouveautés, et que la P'tite Rosette, qu'il a entendue dans l'Angoumois, se transforme dans son esprit en Charmante Mayotte, même qu'elle s'applique non pas à la généralité des mariages disproportionnés, mais à un fait particulier de la commune, et que la Maijotte existe réellement dans le pays messin.

La Femme du roulier n'a pas couru tant de provinces. Au contraire, chaque pays semble repousser cette dure chanson, que M. Sainte-Beuve, en la communiquant au comité de la langue, avait donnée comme du Berry. a Je ne la crois pas herrichonne, m'écrit madame Sand, je ne la connaissais pas, i> et c'est une espèce de preuve. En effet, madame Sand connaît tellement tout ce qui touche à la poésie populaire dans le Berry, qu'elle pouvait donner cette raison comme prohanfe. La chanson de la Femme du roulier a été si discutée dans sa moralité, qu'elle a prouvé par là sa force. Il est évident que les âmes tendres et les esprits dits

poétiques en seront choqués; mais j'ai pour garant la commission de la langue du ministère de l'instruction publique et des cultes, qui s'est exprimée nettement par la plume de M. Ampère: « On peut trouver une certaine moralité dans la chanson de la Femme du routier, qui peint rudement l' abrutissement du vin et les suites des mauvais exemples.

Il reste à expliquer comment cette chanson , rendue populaire à Paris par les artistes , appartient à la Saintonge. I n peintre l'avait entendu chanter dans un village des environs de Saint-Jean d'Angely; le premier il l'apporta à Paris, et elle fit assez de chemin pour arriver jusqu'au comité officiel, qui la trouva assez caractéristique pour entrer dans l'immense choix qui se faisait au ministère. Peut-on appeler Chanson populaire de la Saintonge une chanson qui y a peut-être été transportée par un étranger, qui ne rend ni les mœurs ni la langue d'une prov ince? Certainement non; mais pour populaire, la Femme du roulier l'est d'origine; la netteté du langage, la cruauté de ce petit drame saisissant, en font même une des chansons les plus curieuses qui existent en France, jointe surtout à l'air lamentable et complainte qui se prête au caractère si différent des couplets : mélancolique au début , débauché au milieu , lamentable vers le dénouement, et poussant un cri de révolte an dernier couplet.

C'est un drame amer dans ses conclusions fatales, où l'innocence est accablée, et c'est ce qui en fait le caractère.

Cimiri i.Fim .

Il me prit par la main , Me mena z'à la danse.

— Sautez , Mayotte , Sautez le petit pas, ma charmante Mayotte , Pour moi , je n'en suis pas.

LA FEMME DU ROULIEK

La pauvre femme C'est la femme du roulie, S'en ira dans tout le pays, Et d'auberge en auberge, Pour chercher son mari ,

Tireli , Avec une lanterne.

Madam' l'hôtesse, Mon mari est-il ici?

Oui, .Madame, il est là-haut, Là, dans la chambre haute.

Et qui prend ses ébats ,

Tirela , Avecque la servante.

Allons, ivrogne, Retourn' voir à ton logis, Retourn' voir à ton logis Tes enfants sur la paille.

Tu manges tout ton bien ,

Tirelin , Avecque des canailles.

Madam' l'hôtesse, Qu'on m'apporte du bon vin, Qu'on m'apporte du bon vin, Là , sur la table ronde , Pour hoir' jusqu'au matin,

Tirelin , Puisque ma femme gronde.

La pauvre femme S'en retourne à son logis.

Elle dit à ses enfants :

Vous n'avez plus de père.

Je l'ai trouve couché ,

Tirelé , Avec une autre mère.

Kh bien , ma mère , Mon père est un libertin , Mon père esl un
libertin , Il se nomme sans gêne , Xons sommes ses enfants ,

Tirelan , Noos ferons tons de même.

LA P'ÏITE ROSETTE.

\ oici le jour Vf nu Oû Rosell' s'y marie :

.\ prend in homme

De mHtre-riogt-du ans ;

Lê polit' Rosette \ a sortnrnl pas liinze nn.v

(tu.)

Via prend pre la main , l'Ia mène n l'église ;

« VoeVto , Rosette , Tes amis, les patents?

Ma petit' Rosette, As-tn le tueur contenl .' n

(bis.)

LA P'TITE ROSETTE

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J.
B. UEKERLIN.

CHANT

PIANO

q ^ Alleqretto.

Voi-ci le jour ve-

nu OÙ Rosett'

ia-ri

Voi-ci le jour ve-

i OÙ Rosett'

s'y ma-ri -

hf—

mm

ÉÉÉÉI₁

v-|vfiH — K

mm

\ pr<

ind in

de

, quatre-vingt-dix

an

s; La pe-tit' Ro -

Fin

HP

set - te n'a sonnent pas tiinze ans.

- mit!

nu.

Os

l ia prend pre la main , l'Ia mène à la danse :

« Danse , Rosette ,

Ménage bien les pas ,

Ma petit' Rosette , \e te fatigue pas. »

F la prend pre la main , Ma mène à la table :

u Mange , Rosette , Mais mange doucement,

Ma petit' Rosette , N'ébrèche pas tes dénis.

l'Ia prend pre la main , | l'Ia mène en sa chambre :)

« Voé-tu , Moselle , La chambre et le biô lil , Ma petif Rosette ,
Où je pass'rons la nuit? n

Quand vint sur la minuit,) Le vieillard s'y réveille :] (D'une
voix tremblotante .) u Dors-tu , Rosette?

Dormiras-tu frejous?

Ma petit' Rosette , Pensons à nos amous. »

Quand vint le matin-jour, Où Rosett' s'y réveille :

u Mon Dieu , dit-elle , Tii Tarait jamais dit Qu'à mon mariage
J'aris si bein dormit ! »

UDSIQUB RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAMO PAR J. B. U E K E R L I X

Allegretto non troppo.

rnf

La maitress' du roi cé - ans Qu'a la clef de la chai-net - te, N'-
cou-peuz

vH — F

pas de p'tils morceaux. N'cou-peuz que des gros -ses piè-ces:
Pour

pi

Ai/.

si

. -fit-»»-

Dieu, don -nez -nous du feu, Pour Dieu, don- nez-nous la part
, a Dieu!

Rit.

Si vous n'vonlez rien donner,

Ne nous faites pas attendre , Car il fait un si grand froid , Quv
mon camarade eu tremble; Pour Dieu , donnez-nous du l'en ,
Pour Dieu, dcmicz-nous la pari à Dieu1

Si vous n' louiez rien donner, Trois fourchettes , trois four-
chetlrs, Si vous n'ioulez rien donner,

Trois fourclielt's dans vol' gosier.

Pour Dieu, donnez-nous du feu.

Pour Dieu, donnez-nous la pari ù Dieu!

l'a r i>, T y fX)f rtpfell 11 t- il r i Pli»», rur QMTMCltfV , 8.

FRANCHE-COMTÉ

AU BOIS, n o S S I G X o I. E T . L K S TROIS PRINCESSES.

PAYSAN, DONn'-MOI TA FILLE.

La Franche-Comté est une des provinces de France qui ont conservé l'amour des Nocl's. L'imprimeur Gauthier, qui a composé vers 1730 des Nocl's en patois de Besançon, est au moins aussi populaire dans cette ville que La Monnoyc à Dijon. Les Nocl's de Besançon se vendent encore aujourd'hui et se chantent dans les campagnes de la Franche-Comté, parce que le paysan, railleur de sa nature, sceptique en tout, excepté en ce qui touche le blé et la vigne, retrouve dans ces couplets d'il y a un siècle l'esprit de ses pères.

Il est impossible de traiter de la poésie populaire franc-comtoise sans parler de ces Nocl's, dans lesquels il ne faut pas chercher un sentiment religieux très-prononcé. Si les paysans vont visiter l'enfant Jésus à la crèche, c'est dans l'intention fortement arrêtée de lui faire une petite politesse et de l'engager à compatir à leurs malheurs de laboureurs ou de vigneron's.

Les bousbots (ainsi appelle-t-on les vigneron dans le patois franc-comtois) craignent tant pour leurs vignes et la récolte future qu'ils vont vers l'enfant Jésus. Je n'ose pas dire qu'ils n'iraient pas s'ils n'avaient pas de vignes; mais je crois qu'ils courraient grand risque de s'attarder au cabaret. Je ne les juge ni ne les condamne : je dis combien j'ai été frappé, à la lecture de ces Noëls, par un sentiment tout autre que le sentiment religieux.

AI. Michelet a jadis écrit une page très-éloquente sur l'adoration que le paysan porte à sa terre, comme il va la visiter le dimanche et avec quels yeux attendris il la couve. Quand on a la religion de la terre si profondément, il est difficile d'en pratiquer une autre.

I) y a des pays où la religion de la terre est moins ancrée ; mais il est à remarquer que ce ne sont pas des pays de vignobles. C'est un fait que l'abondance et la chaleur du vin produisent des esprits plus rebelles aux lois établies, civiles et religieuses, que dans les pays pauvres et incultes. En ceci, le Breton peut servir d'antithèse naturelle au Bourguignon et au Franc-Comtois.

I n de mes amis m'envoie un Noël en patois de Salins qui peut donner une idée du scepticisme des niOHlagnons des revers du Jura. Le chanteur raconte qu'il est allé frapper h la porte de tous les couvents, alors au nombre de dix-sept, pour inviter les religieux à venir adorer le joli petit poupon.

Les cannes sont empêchés par une indigestion qui leur a donné la couraillc. Les cordeliers avant de partir veulent encore boire un petit coup, et ils boivent tant de ces petits coups qu'il leur est impossible de sortir. Les jésuites refusent de mener leurs écoliers, sous prétexte qu'il y a assez d'un âne à la crèche de Bethl-

chem. Les capucins envoient deux des leurs; mais diverses aventures qui leur arrivent en chemin k cause de leur barbe les empêchent d'arriver à temps.

Cependant le chanteur poursuit sa ronde en ramenant toujours, entre chaque couplet, le refrain :

— Et bon ! bon ! bon !

l.r joli petit poupon , N'y n-t-il personne pour le voir?

La conclusion satirique est facile à en tirer : l'enfant Jésus reste seul dans sa crèche! Les moines, alors qu'il» étaient les maîtres, se laissaient volontiers chançonner. Le fameux

précepte de Mazarin (qu'ils chantent, ils payeront) les rendait philosophes du côté delà raillerie.

Au bois, rossignolet et les Trois princesses, que nous publions dans cette livraison, n'appartiennent point à cet ordre d'idées. Ce sont deux chansons amoureuses qui pourraient provenir l'une de la campagne, l'autre de la ville. J'estime que Au bois, rossignolet se chantait plutôt chez les paysans , et les Trois princesses, chez les bourgeois plus distingués.

Mon ami Max Buchon, élevé à l'école d'Auerbach, le romancier allemand, introduisit à son exemple des chansons populaires dans ses romans. Au bois, rossignolet parut (sans musique) dans une de ses scènes de la Franche-Comté. Une dame de Xeufchâtel, en lisant cette chanson, se rappela l'avoir entendue dans sa jeunesse. Et Xeufchâtel est au revers du Jura. La chanson avait grimpé et descendu la chaîne de montagnes. En même temps une vieille octogénaire de Besançon , en achetant le roman chez un libraire , fut tellement impressionnée de retrouver une chanson du

pays dont elle ne pouvait soupçonner la valeur, que dans la boutique elle se mit à chanter l'air d'une vieille voix chevrotante, « en faisant voler ses cotillons » .

Ces détails, qui seraient puérils en d'autres circonstances, sont très importants lorsqu'il s'agit de chansons populaires dont il est important de fixer la localité. M. de La Villemarqué ne manque jamais de donner le nom et la profession des gens du peuple à qui il s'est adressé pour recueillir des poésies et des airs provinciaux.

Les sœurs de Courbet, le peintre, chantaient dans le village d'Ornans, illustré à jamais par le fameux enterrement qui a provoqué dans l'art une émeute comparable au convoi du général Lanier, les Trois princesses, avec un sentiment de localité si vif que l'origine de cette chanson en était garantie franc-comtoise. Je connais deux versions de la musique ; j'ai préféré celle qu'en a donnée M. Wekerlin le premier. Le joli vers :

Vole, mon cœur, vole,

qui est ici heureusement harmonieux , se retrouve dans quelques pieuses complaints : Une chanson normande commence ainsi :

• L'autre jour en m'y promenant, Mon doux Jésus j'ai rencontré;
Mon cœur, vole, vole, vole, Mon cœur, vole vers les vieux. »

Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'auteur de la chanson des Trois princesses ait été influencé par un Xorl religieux. J'ai remarqué chez beaucoup de Francs-Comtois, à travers une apparence d'affirmations brutales et irréligieuses, un mélange de mysticisme dont M. P.-J. Prondhon lui-même n'est pas exempt.

Ces deux chansons (Au bois, rossignolet et les Trois princesses) ne rendent pas encore absolument le tempérament franc-comtois. Il faudrait y joindre un Xocl sceptique des villes et une chanson de paysans. Dans les villages francs-comtois , on ne chante pas pour ainsi dire; on beugle, soit par les rues, soit aux champs, soit à l'auberge.

Les chanteurs crient tous à l'unisson. Ils ne se doutent pas de l'harmonie et n'ont pas le plus léger sentiment de la tierce ni de la basse; mais où le paysan déploie de l'art, c'est dans de certains points d'orgue qui ressemblent à la toilette des farauds du village. Les femmes nasillent d'une voix traînaille, avec des ehei rolements qui servent de fioritures.

On ne chante plus guère dans les fromageries, qui sont l'endroit où se tient la xéillée l'hiver. Quelques vieilles fileuses ont peut-être conservé de précieuses chansons populaires dans leur mémoire, mais la jeunesse des campagnes se complaît à redire les romances de la ville.

Ciintm.KiRv.

MUSIQUE RECUEILLIE F. T TRANSCRIT! AVEC PIANO PAR J. B, U'EKERLIV

CHANT

PIANO

— IXCff — >_

mf

mm

M. k Ten.

allant prome- ner (lerer) Le long du grand che - min (lerin), Le
long du grand che-

Rit. Ten.

min; Là je m'y endor - mis (le ris) A l'om-(lerom)-bre, Sous (le
rou) Un

X lempo.

fiff

wm

n ^"-fc^N REFRAIN.

pin (le rin) : Au bois ros-si-gno - lot (le ret), Au bois ros-si-gno
- let.

AU BOIS, ROSSIGNOLET

M'y allant promener (le rcr),

Le long du grand chemin (le rin),

Le long du grand chemin; Là je m'y endormis (le ris), A l'om-
(le rom)bre, sous (le rou) Un pin (le rin) :

Au bois , rossignolet

(le rel), Au bois, rossignolet.

Là je m'y endormis (le ris), A l'ombre sous un pin (le rin),

A l'ombre sous un pin ; Quand je me réveillis (le ris), Le pin (le rin), Liait (le rait).

Fleuri (le ri) :

Au bois , rossignolet

(le ret), Au bois , rossignolet.

Quand je me réveillis (le ris), Le pin était fleuri (le ri),

Le pin était fleuri ; Vit' je pris mon couliau (le riau), Un' bran-
(le ran)che j'en (le ren) Coupis (le ris) :

Au bois , rossignolet

(le ret), Au bois, rossignolet.

Vif je pris mon couliau (le riau), Un' branche j'en coupis (le ris),

I n' branche j'en coupis , Kl j'en lis un fluliau (le riau), Un fia-
(le ra)geolet (le rel) Aussi (le ri) :

Au bois , rossignolet

(le rel), Au bois , rossignolet.

Kl j'en lis un flûtiau (le riau), Un flageole! aussi (le ri),

Un flageolet uussi ; Kt m'en allai chantant (le ran).

Le long (le ron)

Du grand (le ran) Chemin (le rin).

Au bois , rossignolet (le ret),

Au bois , rossignolet.

Kt m'en allai chantant (le ran), Le long du grand chemin (le rin),

Le long du grand chemin; Or, savez-vous, Messieurs (le riens)
Ce que (le reu) Ma flù- (le rù)te a dit (le rit)?

Au bois , rossignolet

(le ret), Au bois , rossignolet.

Or, savez-vous, Messieurs (le rieurs) Ce que ma flûte a dit (le rit),

Ce que nia flûte a dit?

" Ah! qu'il est doux d'aimer (le rer Le fils (le ris) De son (le ron) Voisin (le rin), Au bois , rossignolet

(le ret), Au bois , rossignolet ! n

Ah! qu'il est doux d'aimer (le rer) Le fils de son voisin (le rin),

Le fils de son voisin !

Quand on l'a vu le soir (le roir), On le (le re) Voit le (le re) Ma-
lin (le rin) :

Au bois , rossignolet

(le rel).

Au bois , rossignolet.

Quand on l'a vu le soir (le roir), On le voit le matin (le rin),
Ou le voit le malin ; Ah I qu'il est doux d'aimer (le rer) Le fils
(le ris) De son (le ron) Voisin (le rin) ! Au bois, rossignolet
(le ret), Au bois, rossignolet.

MISIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. R. UEKERLIX

CHANT

PIANO

Allegretto moderato. mf

Der-rière' chez mon père - re,

Vo-le, vo-le, mon cœur vo - le, Y'a un pom mrier doux! Tout

'3F=èl

fen

doux, et iou! Y'a un pom-mier doux.

ru.

X tempo.

2^{me} STROPHE

1 /Cs

Trois bel - les prin - ces- ses,

Vo - le , vo - le , mon cœur vo - le , Sont couché's des - sous !
Tout

A tempo.

nu /Ts

doux, et iou! Sont cou - cM's des - sous.

Çà , dit la première , Voir , vole , mon cœur , vole , Je crois
qu'il l'ail jou' !

Tout doux , et iou !

Je crois qu'il fait jou' !

(là , dit la seconde , Vole, vole, mon ca'iir, vole, J'entends le
tambou' !

Tout doux , et iou !

J'entends le tambou'.

Çà , dit la troisième , Vole , vole , mon cœur , vole , C'est mon
ami doux !

Tout doux , et iou !

C'est mon ami doux.

Il va-(-à la ,j'uerre , Vole, vole, mon cœur, vole, Combattre
pour nous !

Tout doux , et iou !

Combattre pour nous.

vu

S'il gagne bataille, Vole, lolc, mon cœur, vole, Aura mes amou's !

Tout doux , et iou !

Aura mes amou's.

Qu'il perde ou qu'il gagne , Vole, lole, mon cœur, vole, Les aura toujou's !

Tout doux , et iou !

Les aura toujou's.

PAYSAN , DOW -MOI TA FILLE

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITS AVEC PL.UO PAR I.
B. WEKERLIX.

Allegretto non troppo. Décidé.

mf__

tout!

Pay-san, donn'-moi ta fil - le, Et voilà tout! Don-ne - la

noi, en ty j

ri -

ant Tu m'y ren-

dras le cœur con-

lent; Don-
ne - la -
- moi , en l'y pri - ant Tu m'y ren-dras le cœur con-tent : El
voilà tout!

Ma lille rsl trop jeunette,) ...

El voilà tout! I ' *'

Klle est trop jeune eocor d'un an Faites l'amour en attendant ;

Et voilà tout.

(bis.)

(bis.)

L'amour je n'veux plus faire, I l voilà tout.

Garçon qui fait l'amour longtemps j ^ Risque fort à perdre son
temps, j Et voilà tout.

l'un. Tyi'itdrniihic ll.nii 9%M , ru© Gornnvl.-ir , 11.

BOURBONNAIS

MON l'ÈRE A FAIT BATIR CHATEAU. LA JOLIE FILLE DE LA
CARDE.

derrière' chez sors.

Par la danse peut-être plus encore que par la musique, on peut
connaître un peuple. Étant àCusset, en été, à l'époque du marché

aux servantes, je fus particulièrement frappé par les danses qui suivirent les engagements du marché ; mais je ne me hasarderais pas à les décrire après l'excellent tableau qu'en a donné Achille Allier, dans son Histoire de l'ancien -Bourbonnais. Le voyageur qui passe ressent, à la vue de certains tableaux, une vive sensation qu'il s'efforcera de rendre plus tard, à moins qu'un homme intelligent, qui a pu comparer les danses de sa province avec celles de la province voisine, n'en vienne signaler les délicatesses et les variantes, qui ne peuvent être remarquées à première vue.

u La bourrée va commencer : les garçons et les filles se rangent sur deux longues files parallèles, face à face et les bras pendants, comme une recrue à son premier exercice. Les filles se laissent prendre les mains et embrasser avec un flegme qui ressemble à de la résignation. Après cette indispensable cérémonie, la partie s'engage, la colonne s'ébranle: elle est en mouvement. La ligne des garçons s'avance en mesure et la ligne des filles se retire de même ; puis la première recule et la seconde vient en suivant ; puis on va à droite , puis on va à gauche; voici qu'on est dos à dos, mais l'on se retrouve bien vite face à face pour recommencer l'allée et la venue; et dans la mêlée, que de pieds lourdement foulés, que de torsos qui perdent leur équilibre, ébranlés par le choc, que de coiffures enfin dont l'édifice chancelle! Mais rien n'arrête, ni la douleur, ni la fatigue : il faut aller, bon gré, mal gré, tant que le cornemusier a du souffle pour enfler son bourdon ; il y aurait déshonneur à lâcher pied dans cette action où la victoire est aux deux partis. La bourrée bouronnaise a quelque chose de froid et de monotone; elle est plutôt empreinte d'une douce mélancolie que d'une vive gaieté. Ses cadences, lentes et simples, sont d'ailleurs parfaitement en harmonie avec le tempérament des habitants de nos campagnes. Cette danse ,

qui manque d'énergie, est loin de ressembler à celle qu'on voit dans les montagnes d'Auvergne. Chez nos voisins, la bourrée a du mouvement et de la joie : chez eux, tout suit la mesure, les bras comme les jambes ; on se regarde de côté, on frappe des pieds, on bat des mains. Leur bourrée rappelle quelquefois par sa grâce les danses à caractère du dix-huitième siècle. Dans nos bourrées, c'est à peine si la bouche ose sourire; les yeux sont baissés vers la terre, et les bras tombent languiissamment. On ne se parle pas, on ne se regarde pas , car souvent le garçon n'est guère plus hardi que son vis-à-vis : c'est à peine s'il laisse voir sa figure hâlée et cachée sous un chapeau à larges bords. Je dois dire pourtant qu'il y a dans la bourrée bouronnaise une décence et une espèce de gravité que je n'ai retrouvées dans les danses d'aucun autre pays.

»

Ainsi, de l'ensemble de ces observations sur la bourrée bouronnaise, il résulte une certaine délicatesse de gestes peu fréquente dans les branles de campagne. La bourrée peut paraître monotone; Achille Allier le dit lui-même, elle ne l'est pas, car une danse simple en apparence est compliquée, comme tous les arts simples. Qu'un paysagiste, comme Corot, voie la nature d'un œil porté au gris, soyez certain que l'harmonie qu'il obtient dans cette gamine sera plus compliquée que celle d'un Delacroix , dont le pinceau se joue avec les tons vert et rouge. La bourrée bouronnaise appartient donc à cette famille de productions délicates, légèrement voilées , mélancoliques plutôt que protestantes , qui rappellent les brouillards du matin.

La poésie populaire du pays devait se rattacher à ce même ordre de délicatesses; cepen-

dant toutes les chansons du Bourbonnais ne sont point poétiques; il en est une entre autres qui peint nettement la demande en mariage des filles :

— Bonjour don , mère Catherine :

— Y allons don, père Niconlas.

— Voulez-vous marier Cath'rinelte , A noule garçon que vela?

Celte chanson n'a que le mérite d'une certaine franchise; je lui préfère le dialogue de deux servantes, deux amies du même village, qui l'ont quitté ensemble, se sont retrouvées dans le même pays, et craignent d'être séparées pour longtemps, à l'époque de la foire aux servantes :

Oh ! voici la Saint-Jean , ma mic , ma camarade, Oh ! voici la Saint-Jean, qu'il faudra nous quitter.

Qu'il faudra nous en aller.

Xe t'en saura-t-il pas mal, ma mie, ma camarade, Ne t'en saura-t-il pas mal de nous loir quitter,

De nous voir nous en aller?

La plus résolue cherche à consoler son amie en lui parlant de gain .

— Combien veux-tu gagner de plus que l'année passée?

est un vers significatif. Les beaux habits, les cadeaux , les bouquets, ne suffisent pas à consoler la servante, qui, dans le dernier couplet de la chanson, s'écrit mélancoliquement :

Oh ! nous nous verrons encore par derrière ces grands bois.
Ces grands bois sont bien hauts, pour faire nos adieux. Il faudra donc les raccourcir.

Mais la chanson qui peint le mieux le Bourbonnais est certainement celle qui a pour titre : J'ai fait un mailrrssc. Beaucoup plus longue que les chansons populaires en général , on n'en saurait rien retrancher, et il faut la citer dans tout son développement :

J'ai fait une maîtresse, \ n'y a pas longtemps.

J'irai la voir dimanche

Sans plus tarder; J'irai la voir, la belle ,

Par amitié.

Oh! si tu viens dimanche Sans plus tarder,

Je m'y mettrai rose Sur un rosier;

Kt lu n'auras de moi \uir amitié.

Si In te mets rose

Sur un rosier, Je m'y mettrai cueilleu

Pour le cueiller ; El je cueill'rai la rose

Par amitié.

Si tu le mets cueilleu Pour me cueiller,

Je m'y mettrai caille Courant les champs ;

Kl lu n'auras de moi Nul agrément.

Si lu le unis caille Courant les champs,
Je m'y mettrai chasseur Pour le chasser ;
Je chasserai la belle Par amitié.

Si tu te mets chasseur , Pour me chasser,
Je m'y mettrai carpe Dans un vivier;
Kt tu n'auras de moi \uir amitié.

Si lu te mets carpe
Dans un vivier, Je m'y mettrai peencu
Pour te pêcher ; Je pêcherai la belle
Par amitié.

Si lu te mets pécheu Pour me pêcher,
Je m'y mettrai nonne Dans un couvent;
Kt tu n'auras de moi Nul agrément.

Si lu le mets nonne Dans un couvent ,
Je m'y mettrai prêcheu Pour te prêcher:
Je prêcherai la belle Par amitié.

Si lu le mets prêcheu Pour me prêcher,
Je m'y rendrai malade Dedans mon lil ;
Kl lu n'auras de moi Aucun plaisi,
Si lu le rends malade

Dedans ton lit , Je m'y mettrai xeilieu

Pour te veiller; Je veillerai la belle

Par amitié.

Si tu te mets veilleu

Pour me veiller, Je me ferai morte

Pour un moment; Kt tu n'auras de moi

Nul agrément.

Si lu te fais morte Pour un moment ,

Je m'y mettrai saint Pierre Du Paradis ;

Je n'ouvrirai la porte Qu'à mon amie.

Si lu le mets saint Pierre

Du Paradis , Je m'y mettrai étoile

Du firmament.

Kl tu n'auras de moi Nul agrément.

Si lu le mets étoile

Du lirmament , Je m'y rendrai nuage ,

\uage blanc; Je couvrirai l'étoile

Du lirmament.

Champflii rv.

MON PÈRE A FAIT BATIR CHATEAU

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J
. H . V V E K E R L I N .

Antlanlino con ivoto.

chant.

PIANO

ai

if • rfofn

;ns ^—

Mon i

ère a fait bâ -

tir château, Mon

1ère a fait bà -

tir château,

fi fi fi fi-

fi fi f fi

décret

ra;

Si

ri

Sur l'Icibet le nou - vel - le... Ah!

Ah!

je m en

vais... Sur i'herbel-te non - ?el - lej Sur l'herbet- le nou-vel - !

MON PÈRE A FAIT BATIR CHATEAU

Mon père a fait bâtir château , Mon père a fait bâtir château ; Sur l'herbette nouvelle ,

Ah! ah! je m'en vais...

Sur l'herbette nouvelle, Sur l'herbette nouvelle.

L'a fait bâtir sur trois carreaux, L'a fait bâtir sur trois carreaux ; Sur l'herbette nouvelle,

Ah ! ah ! je m'en vais. . .

Sur l'herbette nouvelle.

Sur l'herbette nouvelle.

Il est petit , mais il est beau , Il est petit, mais il est beau; Sur l'herbette nouvelle,

Ah ! ah ! je m'en vais. . .

Sur l'herbette nouvelle , Sur l'herbette nouvelle.

De par-dessus coulant ruisseau , De par-dessus coulant ruisseau ; Sur l'herbette nouvelle,

Ah! ah ! je m'en vais...

Sur l'herbette nouvelle , Sur l'herbette nouvelle.

D'or et d'argent sont les créneaux D'or et d'argent sont les cré-
neaux Sur l'herbette nouvelle,

Ah ! ah ! je m'en vais. . .

Sur l'herbette nouvelle , Sur l'herbette nouvelle.

Le roi n'en a pas de si beau , Le roi n'en a pas de si beau; Sur
l'herbette nouvelle , Ah! ah! je m'en vais...

Sur l'herbette non ville, Sur l'herbette nouvelle.

LA JOLIE FILLE DE LA GARDE

M V S I Q I E RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR
J . B . W E K E R L I X .

PIARO, |

Andantino con moto. _ „

tff y f

CHANT

Au chà

- tenu

de la

Car

de

y'a tr

ois belle s

*rJtl—i

terv^ —

■fS

J. - les,

An ena

- tea

ii de la

Garde

; — E=cfcfc

y'a trois belles

-tffii i "

T^fe - .

fil - 1rs,

Il y en a i

n' plus bel-

le que le ,

our, Hâ-

- , mm J

te

toi,

ca-pi - 1

ai - ne,

l.c duc va l'é - p:m

- ser

o- fl,"> -c--

LA JOLIE FILLE DE LA GARDE

An château de la Garde Il I a trois belles filles ;

Au château «le la (iarde Il y a trois belles filles; Il y eu a un'
plus belle que le jour

Hâte-toi , capitaine ,

Le duc m l'épouser.

En dedans son jardin , Suivi de tout' sa troupe , En dedans son
jardin , Suivi de tout' sa troupe.

Entre et la prend sur son bon cheval gris , Et la conduit en
croupe Tout droit en son logis.

Aussitôt arrive*, L'hôtesse la regarde :

Aussitôt arrive', , L'hôtesse la regarde :

- Et's-vons ici par force on par plaisir ?

— Au château de la Garde Trois cavaliers m'ont pris. -

Dessus ce propos-là , Le souper se prépare , Dessus ce propos-là, l'e souper se prépare :

- Soupez, la belf, soupez en appétit:

Hâte-toi , capitaine , Voici venir la nuit, i

Quand l' souper fut fini .

I .a belle tombe morte , Quand l'souper fut fini , belle tombe morte, KII" tombe morte pour plus ne r' venir : Au jardin de son père 11 nous faut revenir.

■ Sus , mes bons cavaliers , Sonnez de vos trompettes , Sus , mes bons cavaliers , Sonnez de vos trompettes; Ma mie est mort' , sonnez piteusement : .Vous allons dans la terre l i porter tristement.

— De nos fols ennemis

X' est-ce pas l'avant-garde?

De nos fols ennemis \ ' est-ce pas l'avant-garde"?

Baissez la hers', et nous nous défendrons: Cette tour. Dieu la garde !

Point ils ne la prendront.

— Beau Sire de la Gard' , Oivrcz-i:ous votre porte , Beau Sire de la Gard' , Ouvrez-nous votre porte :

Vcf fille est mort' là-bas dans le vallon ; l'n serpent l'a mordue
Dessous son blanc talon.

• Il nous faut l'enterrer Au jardin de son père, Il nous faut l'enterrer Au jardin de son père, Sous des rosiers tout blancs et tout fleuris, Pour mieux conduire' son âme Tout droit en paradis. -

Quand ils fur' ut dans l'jardin .

La belle ressuscite :

Quand ils fui 'ut dans l'jardin , % La belle ressuscite :

Bonjour, mon père, bonjour ions soit donné Bonjour, j'ai fait la morte.

Pour mon honneur garder. -

Et quand les rosiers blancs Eurent fleuri s nom elles .

Et quand les rosiers blancs Eurent fleures iioui elles : i Allons, ma fille, il faut rOOJ marier, r Ah ! pam re capitaine , l.c due va l'épouser !

PIWO.

Un poco allegretto.

DERRIÈR' CHEZ NOUS.

f-fr-

CHANT

§P|PIP

Derrière' chez nous il y'a-l-un vert bo- ca - ge, Le ros-si-
nol il y cliant'toiiis les jours; Derrière' chez nous il y'a-l un % erl
bo-ca - ge, Le ros-si-

k v ^ wr» retenant K ST\ a tempo.

%. gnol il y chant' tous les jours; Là il y dit en son charmant
lan sr^- ge : L< s a-mou •

m roux sont mal-li

ne. -j —

eu-reux ion-.

lours, Les a - mou-

•eux sont mal-heu-reux ton-

jours.

Su l'honl du Cher, il y 'a-t-imc fontaine Où sur un Frén' nos
deux noms sont taillés; j L' temps a détroit nos deux noms sur le
Irène... Mais dans nos cœurs il les a conserve (bis).

Le mal d'amour est une rude peine :) ^ Lorsqu'il nous lient, il
nonsfaul en mourir; j L'herbe des prés, quoique si souveraine...
L'herbe des prés ne saurait en guérir (bit).

Par [g, tl|mpi|Wl "tnri l'LOS, rnr OmimMWi *•

BEAKN.

CANTIQUE CHANTÉ PAR JEANNE D'ALBRET

Dans quelques provinces la chanson est un arbre du donc duquel s'élancent deux brandies principales qui donnent naissance à des branches moins importantes pour se terminer par des brindilles sans conséquence. On a la chanson de terroir, la chanson relative aux événements guerriers , aux événements religieux , puis la chanson locale ayant trait à un village particulier, la chanson de famille, etc. Ce sont des divisions presque aussi bien établies qu'en histoire naturelle; mais dans le Béarn la chanson, plus uniforme, a dédaigné toutes ces variétés; elle est rarement religieuse, si on en excepte quelques Xoëls sans importance. On ne saurait dénier le patriotisme aux Béarnais; mais en étudiant leurs chants, il est permis d'affirmer que l'amour tient une grande place dans leur vie. J'ai beaucoup cherché, et je n'ai guère trouvé que chansons amoureuses; la mélancolie des cœurs blessés y domine, et la mélodie s'en ressent.

Qui a composé ces belles mélodies dont tout instrumentiste peut s'emparer pour les jeter comme un admirable thème en tête d'une fantaisie de violoncelle? Personne n'en a rien dit jusqu'ici. Sont-elles parentes du poète Despourrins, qui en a encadré de touchantes poésies? J'oserais presque l'affirmer. L'homme qui a composé, il y a plus d'un siècle, des poésies encore populaires aujourd'hui, comptait dans sa famille un frère curé, bon musicien, et qui devait avoir reçu en naissant une partie du sentiment poétique de l'auteur des chansons. Il est rare que toute l'intelligence aille se loger dans le corps d'un homme et lui constitue une sorte de droit d'aînesse intellectuel au détriment de ses frères. Les tou-

chantes mélodies que nous publions sous le texte du poète doivent être du curé Despourrins.

J'éprouve une certaine difficulté à rendre compte de la poésie patoise de Despourrins, dont le plus grand charme réside dans la langue. Pétrarque traduit n'est plus Pétrarque. Jasmin n'est guère Jasmin que dans sa langue, et je me souviendrai d'avoir entendu raconter à feu Castil-Blaze des anecdotes d'une énorme bouffonnerie qui s'envolait dès qu'on voulait la traduire en langue française. C'est ce qui fait la force du Xord, moins joyeux, moins spontané et moins bruyant, mais plus ferme, plus profond dans ses satires, parce qu'il est plus réfléchi.

lu Napolitain est étourdissant de verve, de comique, de brio. C'est un feu d'artifice; ses plaisanteries éclatent aux oreilles comme un pétard : l'homme parti, vous cherchez à vous rendre compte de ce que vous avez entendu. Il ne reste rien. Vous avez été étonné, amusé un instant. Au contraire, un mot d'un Anglais reste : il a été dit froidement, avec conviction.

Il n'en est peut-être pas tout à fait ainsi de la poésie de Despourrins ; mais la traduction doit lui rendre un très-mauvais service. — la traduction, me disait une femme d'esprit, c'est une belle tapisserie vue à l'envers.

Heureusement il reste, pour colorer les poésies de Despourrins, la mélodie qui en ravivera les couleurs un peu effacées. Qui a jamais songé à s'inquiéter de la pauvreté de certaines paroles jetées sous les admirables mélodies de Schubert? M. Crevcl de Charlemagne lui-même ne saurait en détruire la poésie : le compositeur est le réel alchimiste qui commande au plomb de se changer en or. J'ai déjà émis cette opinion, et je ne crains pas de

la répéter : un vers plat peut faire pleurer quand la phrase musicale le couvre d'un sentiment mélancolique.

Le poète Despourrins n'est pas dans ce cas: quoiqu'il ne soit pas compris dans la glorieuse pléiade des poètes français, il tiendra toujours son rang en tête de ceux qui auront conservé'

à la poésie patoise une position de second ordre. Ses chansons sont restées dans le Béarn : tous les paysans les savent par cœur, et comme il a exprimé des sentiments intimes, des peines de cœur, des plaintes d'amant abandonné, des reproches d'ingratitude à de belles infidèles, toujours ses vers trouveront de l'écho dans le cœur des paysans.

Le vin a été peu chanté dans le Béarn, et dans un volumineux recueil très-curieux de M. Bivarès, je n'ai guère trouvé de chansons bachiques que la suivante :

Ayons du vin ,

D'où qu'il vienne, Avons du vin Jusqu'au matin.

Voisin, on dit que tu te maries, De cela je suis ravi.

Si de moi tu ne te méfies, Je veux te donner un conseil d'ami

Ayons du vin , etc.

Surtout, prends garde à la culotte, Que ta femme ne te l'attrape pas; Car si une seule fois elle te l'enlève, Jamais tu n'y remets le pied.

Ayons du vin, etc.

Le conseil d'un méchant mailre Quelquefois peut être bon :

Prends-le pour ce qu'il peut être, S'il ne fait pas de bien, il ne fait pas de mal. Ayons du vin , etc.

On le voit . cette chanson est maigrement bachique ; on n'y sont pas ces joyeux buveurs nivernais dont maître Adam est le type. J'en veux signaler une autre qui trahit tout à l'ail Bacchus en ayant l'air de lui rendre hommage :

Auparavant que ma vie était douce,

Je n'avais ni peine ni douleur;

Je calmais tons les chagrins possibles Ai ce un peu de vin de Jurançon.

J'en buvais mainte bouteille: Maintenant qui Ile différence!

Il était si bon! Souvent pourtant, Comme il me donnait trop sur l'oreille, Je prêterais celui de Gan.

\ in de (ïau ni de Jurançon Xe peuvent calmer ma souffrance;
Je ne pense plus qu'à mon amour.

Tout le caractère du Béarnais est dans cette chanson : plus amoureux de la femme que de la bouteille; cependant, un poète du pays a dit justement dans un couplet lestement tourné :

Faire mention de la vigne Beud bonne une chanson, Et le nom de la bouteille Y va bien; il rend un beau sou.

D'aise on palpite

Au souvenir du bouchon;

Ht si nous disons Jurançon.

Cela vaut seul une chansonnette.

En général, l'esprit (la malice, le sel gaulois) ne paraît pas ressortir vivement du caractère béarnais; une certaine langueur amoureuse plutôt semble en être l'essence. Je ne me donne pas pour infailible : n'ayant jamais voyagé dans cette partie de la France, je crains de me tromper, quoique dans un ensemble de poésies on doive trouver la connaissance du peuple qui les chante. Il y a cependant un autre poète, Xavasrol , plus gai (pie Dcspourins : il chante l'amourette et ne craint pas de friser la gaillardise, (le n'est ni un mélancolique m nu soupirant, ses chansons sont pleines d'allures entreprenantes qui rappellent le rr/7 galand.

Mon Dieu! quelle galère — D'être monsieur pour faire l'amour! — Auprès de la plus étourdie Il perd son temps et ses discours. — Et d'abord avec les demoiselles, — Leurs Heurs et leurs fils d'archal, — El leurs cartons et leurs dentelles, — Il n'y en a pas pour le creux d'une dent.

Celte chanson, libre d'allures, l'ait penser aux amourettes de villes plutôt que de campagne. Le galant ressemble à ce type parisien que h' vaudeville a consacré sous le titre d'Un monsieur qui suit 1rs femmet. El la femme n'est qu'une sorte de griselle qui ne S émeut guère et qui se sert de la réplique comme une soubrette de comédie. — Ma chère, donnezmoi deux baisers? — Deux baisers, monsieur, vous avez les vôlres. Gardez-les comme moi les miens. — Ne vous fâchez pas, dit le galant, ou je vous embrasse lotit un mois. — Un mois fait quatre semaines, répond la jeune fille sans s'émouvoir. N'est- CC pas là de l'esprit de ville?

CIAMPFLIDHY.

BELLE, QUELLE SOUFFRANCE

Belle, quelle souffrance

.M'a tourmenté!

Qu'avec indifférence

Tu m'as quitté !

Se peut-il qu'on soupire

Si tendrement, Et sans aimer le dire

Si gentiment ?

Tu ne faisais que rire

De mon tourment.

De ceux qui t'ont charmée,

Pas un jamais Qui t'ait autant aimée

Que je faisais !

Et pour reconnaissance

Tu m'as trahi !

Mais mon mal par l'absence

Ksi bien guéri.

Ainsi donc juge et pense

Ce qu'on m'a dit.

L'amour le plus sincère

Ne te l'ait rien ; Mais être aussi légère

Est-ce donc bien?

Se peut-il qu'on soupire

Si tendrement , El sans aimer le dire

Si gentiment?

Tu ne faisais que rire

De mou tourment.

PAUVRE BREBIS

JIVSIQ l K n K C 1' K I L L I K B I" t BVXSf. RITK l VE C P t A \ i)
PS B J . Il . IV B K K B 1. 1 St.

Anclanlino un poco allegretto.

niwr.

pi v\o.

Pauvre bre-bis, l'ai- je per-du - e? Hélas! qui me

console-

ÉÉ

ra ?

; ĩfczfc

Voici dé-jà la nuit ve- nu - e...Ma voix peut-être cilleenten-

- dra

Rc-viens,

ma bien-ai- nié

e, Ah! viens calmer ma

dccresc.

petiïV Toi que j'ai sur-nom-mc-c La ché-ri-e de mon cœur.

-J-ij

ieccresc.

sLûà

Quand nous étions dans la prairie, Elle venait nie caresser ;
Gomme elle (Mail la plus chérie, J'étais toujours à l'embrasser :

C'était la plus aimable ;

Aussi soir et matin ,

Elle avait à l'étable Le sel blanc à pleines mains.

Ml le troupeau béle el chemine Elle en était, hélas! l'honneur;
Quand on voyait sa laine fine, On s'écriait : L'heureux pasteur

Pêcheurs de la rivière ,

Si , la vojant là bas ,

Ramenez à sa mère , La pauvrete sur ses pas.

Echo lointain qui seul répètes Le cri plaintif de ma douleur,
Echo , dis-moi sur quelles crêles S'est égaré mou seul bonheur.

Il n'est coteau ni plaine, Montagne ni rocher, Qui , sachant
telle peine.

Ne se laisserait toucher.

EN ACCOUCANT D'HENRI IV

Antlanlino.

^ — , — j tj ï

Marcato.

CHANT. gravement.)

'--on

Noms te Da - me deh cnn oVii poun. Ad - jn-dat-mè à d'a-
quesl'

i fi

lio-rc; Pré-gaUaiï Diii deù ceii au'ém boulhe bié de-liiï ra lcù;
D'ùmay-

- nalqu'emhassie lou dottn : Tout din qu'au haiit deib-
mountsl'in - plo-rc; Noustc

Da-medetieapdcii poun, ad- jn-dat-mè à d'aqnesl' ho-rc!

'jrii. Ti|n(|M|>M>> Henri PlU, MM drandère , H

POITOU

xoï s somi's VKM S VOIS vont. — \. \ v' \i' DÛ MOIS DR MAI.
c'kst aujourd'hui la foirr.

Les mariages sont encore de notre ressort; toujours il s'y cliante quelques chansons. Aussi faut-il citer quelques usages singuliers du Poitou.

Avant d'aller à l'église, la mariée attache un ruban à l'épaule de tous les invités, pour les marquer. AOn que les sorciers ne lui jettent pas de sort pendant la cérémonie , comme ils ont coutume de le faire en ce moment-là, elle met une pièce de monnaie dans son soulier ; mais , pour rester la maîtresse en ménage , elle tiendra son anneau nuptial au-dessus de la seconde phalange.

Il existe encore en France, même dans les villes de province, des usages aussi singuliers. "Lorsque les deux témoins tiennent le poêle suspendu au-dessus de la tête des époux , il en résulte des conséquences graves, suivant que le poêle est baissé du côté du mari ou du côté de la femme. S'il est élevé au-dessus de la femme, elle doit devenir maîtresse absolue en la maison, et l'homme sera condamné à attacher ses culottes avec des épingles y façon de dire populaire qui indique sa ressemblance avec la femme. Au contraire, si le poêle touche la tête de la femme et s'élève à un pied au-dessus de celle du mari, elle n'a plus qu'à pleurer sa soumission à venir, son attitude dans le ménage, ses regards timides et sa déchéance. Généralement, le poêle est tenu par un témoin de la femme, et l'autre bout par un témoin de l'homme. On a vu des parentes de la mariée intriguer auprès du témoin du mari pour faire que le poêle touche par hasard sa tête; cette coutume existe encore dans des villes importantes.

En Poitou, chacun donne à la mariée un meuble, un ustensile pour son ménage, après la messe. On appelle cela F 'offerte. A la fin du dîner, dès que le dessert est servi, deux jeunes Clles s'avancent vers elle avec un ménétrier, et lui chantent alternativement un couplet d'une longue complainte sur les peines et les soucis du mariage. Dès le début de la chanson, la nouvelle mariée pleure; souvent elle se lève et va s'asseoir à l'écart; mais les jeunes filles et le ménétrier, après la complainte, vont la chercher pour ouvrir le bal, où elle danse, portant un soulier et un sabot.

Le lendemain, cérémonie du ferrement : un jeune homme se présente, un bonnet de coton sur la tête et un tablier de maréchal devant lui. Il ferre d'abord les nouveaux époux en leur frappant légèrement d'un marteau sous le pied, agit de même avec les autres invités, et est ferré à son tour par un autre jeune homme, qui prend sa place. Il faut que chaquejeune homme ferre et soit ferré.

Lorsque c'est le dernier enfant d'une famille qu'on marie, on brise la vaisselle, et l'on jette des noix duns la salle où a lieu le repas de noces . Le lendemain , promenade du traîne -balai. .Après le déjeuner, le cortège se forme; on parcourt le village, et le plus âgé de la bande vient derrière, portant un balai au bout d'une perche.

Lorsque quelqu'un meurt, on allume près de lui trois bougies bénies le jour de la Chandeleur, et on lui en met deux en croix sur la poitrine, en l'ensevelissant. Les bougies de la Chandeleur sont conservées religieusement dans les familles . Si le défunt a été parrain , ses bras sont levés croisés; s'il ne l'a pas été, ils restent dans leur position naturelle. S'il savait lire, on met dans son cerceuil son ParoisMin, en même temps que son chapelet.

Laissons l'enterrement pour la danse qui a été si renommée dans le Poitou , que partout on la dansait. Avec le bal de Saintonije , la gavotte , L.- menuet . on ne manquait pas de terminer

•o<]()() Xs-

par le brunie du Poitou; Louis XI s'en faisait donner volontiers le spectacle par les paysans pour oublier ses terreurs.

Les paysans du Poitou chantent au labourage pour exciter leurs bœufs au travail ; ils avaient jadis diverses chansons, suivant le mode de labour. Pour le grand labourage, les nom» des dix bœufs y figuraient tous :

Levreft, Voblct, Kouct, Hérondet, Tonrnag , Cadel .

Pigeà , Alarlecheà , Tartaret , Dnrct ,

Eh! eh! eh! man megnon !

Oh ! oh ! oh ! man valet !

Tous noms tirés de la couleur des animaux : ainsi, Tartaret veut dire noir, la couleur du noirTartare; Rouet, roux; Dorrt, blond, etc. De tout temps les laboureurs excitaient ainsi leurs bestiaux. On en a la preuve dans le Traité de vénerie de Jacques du Fouilloux. (// adolescence de Jacques du Fouilloux, escuyer, seigneur dudit lieu, en Gastines, pays de Poitou). C'était un gai compagnon, grand ami de la chasse, toujours par vaux et par monts, et qui, aimant la nature, l'a dépeinte en beaux vers , ce qui ne l'empêchait pas d'aimer la créature.

Jacques du Fouilloux a poussé l'amour de la réalité jusqu'à donner la notation en plainchant des bergers et des bergères se répondant. Au-dessus de ces notations sont de naïves gravures

sur bois, dont nous donnons le fac-similé, représentant une bergère conduisant ses brebis au champ tout en filant.

Comme les bergères erodent leurs brebis, comme la bergère répond à sa rompaignr , Jacques du Fouilloux a curieusement noté ces cris modulés, qui ne sont pas des chansons :

Et o lou va-Iet, o lou va-let, Iou va-let, de re lo.

V oici maintenant la Hesponce de la bergère compaigne.

Après qu'elle eut son doux chant achcué, D'elle me suys de bien près approché; L'entretenant de parolle ioyensc, Lny promettant un iour la l'aire heureuse.

Elle fut prompte a me prcsler l'oreille , Son petit Cœur souspirant a inerncille ; Lors la prié dans les genetz nous seoir, Entre nous deux se rengea bon vouloir.

En lisant ces vers, je me suis senti pris d'une vive admiration pour Jacques du Fouilloux, qui, outre son excellente poésie, est le premier qui ait songé à donner la notation d'un chant populaire; mais l'aventure entamée avec la bergère veut nue conclusion, et le poète la décrit si délicatement, qu'on doit la citer dans son entier.

Ja le soleil longuement esleuc,

Le sien chemin auoyt presqu'acheue,

Lors Cupido nous donna 1 auantage

Dans le vert boys tout rernply de fiicillagc.

En un beau lieu feutré d'herbe et de mousse,

V a despoiiller des espaules sa trousse :

Et fism ' v u lict sans plume ne cniuerlc ,

De douces fleurs, et de fougère verte,

Puis son bel arc bien tendu destendit,

En ce beau lieu son gentil corps tendit

De tout son long, sans point estre contrainte Feit son cheuel
de la verdure peinte.

Lors me sentant si très près de la belle, Faueur d'Amour me va
pousser sur elle : Eu ce beau lieu fut faietc louueriure Pour ac-
complir les osuures de Nature , D'vne lanl douée et tant lojale
amour, Qui ha dure mainte année et maint iour, Vioant au boys
comme vn très bon hennile, Au monde n'ha vi;' plus benedicté.

Chauppliuri

NOUS SOMM'S VENUS TOUS VOIR

.Vous soimn's venus vous voir.

Ma très-chèr' camarade , \ons somm's venus vous voir Dans
vot' nouveau ménage ; Où est-il , bell' , voire époux ?

Est-il si beau que cous?

Il n'est pas aussi beau,

Mais il est aussi sage ;

Il n'est pas aussi beau ,

Mais il est aussi sage;

Il a des agréments

Qui rend'nt mon cœur content.

Vous voilà-t-un bouquet, I n bouquet de fruitage; lous voilà-t-un bouquet, In bouquet de fruitage; Xons vous le présentons , Payez-nous la rançon.

Qnell' rançon vous faut-il ,

Mes belles jeunes filles?

Qnell' rançon vous faut-il , Plus qu'à les autres filles?

— Un gâteau de six blancs , Six aunes de rubans. —

I n gâteau de six blancs , Cela n'est pas grand' chose ; I n gâteau de six blancs , Cela n'est pas grand' chose , Un gâteau de six sous , La livre est tout autour.

I.e lendemain matin , Quand vous serez le\éc

Mettez sur votre sein ,

Un bouquet de pensées,

Aux quatre coins du lit I n bouquet de soucis.

Vous ne l'aviez point dit , Ma belle jeune dame , Vous ne l'aviez point dit, Ma belle jeune dame .

Que vous seriez sitôt Dedans le conjungo.

A la fin de l'été , L'amour m'a bien trompée A la fin de l'été,
L'amour m'a bien trompée Si vous aviez d's'amants, Belle, en feriez autant.

Vous n'irez plus au bal.

Ma très-chèr' camarade ; Vous n'irez plus au bal, Au bal , ni aux ballades ; Vous gardiez la maison, Tandis que nous irons.

Itinssignolel des bois , Qui chante au vert bocage.

Quand il a des petits , Il change de langage ; Ainf qu'il soit un an , Melle , en ferez autant .

.Vous irons bien vous voir.

Ma belle jeune dame ; Vous irons bien vous voir, Dans lot' nouveau ménage Vous y frons collation , Adieu ! pain' Jeannelon !

LA V'NU' 1)1 MOIS DE MAI

La maîtress' de céans .

Vous (lui avez des filles , Faites-les se lever, Promptement qu'eU's s'habillent :

Vers cil s nous venons à ce matin frais, Chanter la v'nu' du mois «le mai.

Entre vous , braves gens, Qu'avez des bœufs, des vailles, Levez-vous d'bon malin, Allez aux pâturages, Ell's vous donn'ront du beurre, aussi du lait, A l'arrivé' du mois de mai.

Entre vous, jeunes (ili's, Qu'avez de la volaille , Mettez la main au nid , N'apportez pas la paille, Apportez-nous-en dix-huit ou bien vingt , Mais n'apportez pas les couvains.

Si voulez nous donner, Ne nous lait' s pas attendre , Nous avons encor loin ; Le point du jour avance , Donnez-nous vit' des œufs ou de l'argent , Et rein oyez-nous promptement.

Si tl'voulez rien donner, Donnez-nous la servante ; Le porteur de panier Est tout prêt à la prendre; Il n'en a point, il en voudrait pourtant A l'arrivé' du doux printemps,

Si vous donnez des œufs , Nous prierons pour la poule ; Si vous donnez dT argent, ~ Nous prierons pour la bourse; Nous prierons Dieu , aussi saint Nicolas , Que la poul' mange le renard.

En vous remerciant , Le présent est honnête; Retournez vous coucher, Haïrez port' s et fenêtres; Pour nous, j'allons toute la nuit chantant, A l'arrivé' du doux printemps.

C'EST AUJOURD'HUI LA FOIRE

U U SI Q (J K R K C T E I M. 1 F. K T TRANSCRITE A V K C P I A
X O PAR J. R. W K K K RI. IH.

CHANT

PIANO

Allegretto

-ii-S-

foi - re, C'est au - jourd'hui la foi

re, La foire à Mail - le -

* _Y . j - . — * - # ■ — my

rs-a-H-]

m mm

/>r /! » iir.

C'est aujourd'hui la foire, (bis.) La foire à .Maille/ais. (/;/«.)

Viens-y, belle mignonne,

(bis.)

Tout en mangeant la fouace.

(bis.)

Que j'aille l'y chercher.

(bis.)

La belle en a eu soif.

(bis.)

La bell' s'esl bien (rou\ éc

(bis.)

Où boire, se dit-elle?

(bis.)

Dans le rang des fouaeiers.

(bis.)

N'avons rien apporté.

(bis.)

Que fais-lu là, mignonne,

(bis.)

Vavons pour cela faire, '

(bis.)

Dans le rang des fouaeiers?

(bis.)

\i lass' ni |)ol à lail.

(bis.)

Mais j'achète une fouace,

(bis.)

Itois dans ma main, mignonne.

(bis.)

Jean viendra la manger.

(bis.)

Ma main qui t'appartient .

(bis.)

Plrii TfpoOfMtyMl llVmi l'un, ruv t^mmc <n*, **.

TOUR AINE, MAINE ET PERCHE

LA VERDI, LA VBRDON. — LA VIOLETTE. SU L' POXT DO
NORD.

On a coutume dans le bas Maine de battre les blés sitôt la moisson faite. Aussi l'armée des chouans se trouva-t-elle fort amoindrie quand arriva l'époque de la moisson. Beaucoup de fermiers avaient envoyé leurs fils et leurs serviteurs combattre contre les bleus; mais à l'approche de la moisson, se rappelant la fameuse fête de la Gerbe, ils auraient déserté, si on ne leur avait pas accordé la permission de retourner au village.

La fête de la Gerbe est commune à divers pays; madame Sand l'a mise à la scène dans un de ses drames, et la république de 1789 nous a laissé des gravures fort curieuses sur les têtes de l'agriculture, qu'on peut voir dans l'œuvre de Duplessis-Bertaux.

Dans le bas Maine , une gerbe ornée de fleurs et de rubans est attachée par des liens invisibles à un piquet enfoncé en terre. On court chercher le fermier et la fermière, afin de les prier d'aider à soulever cette gerbe si lourde. A force d'efforts les liens sont arrachés. \est-ce pas un symbole des difficultés de l'agriculture? La gerbe est portée en triomphe, accompagnée de chanteurs, pen-

dant que deux hommes, armés de balais, répandent des nuages de poussière sur les chemins. Les enfants suivent en portant des épis de blé. Une place était réservée aux étrangers de passage, qui avaient droit à un bouquet de fleurs des champs offert par les jeunes filles sur un plat d'étain. Le vanneur marchait à la suite en faisant voler le blé en l'air ; les batteurs frappaient en cadence la terre avec leurs fléaux ; après avoir fait le tour de l'aire, la gerbe était déliée et étendue, les coups de fusil éclataient. Sur une chaise parée de linge blanc se trouvaient une miche de fine fleur de froment, une pelote de beurre, du vin, afin que chacun pût boire à sa suffisance. Le soir, c'étaient d'excellents fromages de lait caillé que les voisines apportaient en cadeaux aux batteurs. Le laitage servi, cinq jeunes garçons et jeunes filles apportaient un bouquet à tous les convives, mais en ne manquant pas de les broser et épousseter vigoureusement des pieds à la tête. Chaque homme, sous le prétexte d'avaler une cuillerée de lait caillé offert par une jeune fille, en avait le visage et les habits barbouillés. C'est alors que commençait la chanson des moissonneurs.

Voilà la Saint-Jean passée , Le mois d'août en approchant, Où tons garçons des villages S'en vont la gerbe battant.

Ho! batteurs , battons la gerbe, Compagnons, joyeusement!

Par un malin je me lève Avec le soleil levant; Là, j'entre dedans une aire, Tons les batteurs sont dedans.

Ho ! batteurs , etc.

Je sain' la compagnie, Les maîtres et les suivants; IL étaient bien vingt ou trente, N'est-c' pas un beau régiment?

Ho! batteurs, etc.

Je sain' la jolie dame Et tous 1rs petits enfants; Et dans ce jardin-là j'entre Par une porte d'argent.

Ho! batteux, etc.

Vlà des bouquets qu'on apporte Chacun va se fleurissant ; A mon chapeau je n'attache Que la simple fleur des champs Ho ! batteux , etc.

Mais je vois la giroflée Qui fleurit, et rouge et blanc; J'en veux choisir une branche :

Pour ma mic c'est un présent.

Ho ! batteux , etc.

Dans la peine, dans l'ouvrage, Dans les divertissements, Je n'oublie jamais ma mic; C'est ma pensée en tout temps.

Ho ! batteux , etc.

Ma mi' reçoit de mes lettres Par l'alouette des champs, Elle m'envoie les siennes Par le rossignol chantant.

Ho ! batteux , etc.

Sans savoir lire ni écrire, Nous lisons c'est qui est dedans.

Il y a dedans ces lettres :

Aime-moi, je t'aime tant!

Ho ! batteux , etc.

Viendra le jour de la noce, Travaillons en attendant; Devers la Toussaint prochaine J'aurai tout contentement.

Ho! batteux, ballons la gerbe, Couipauuons , joyeusement.

Je n'ai pas besoin d'insister sur le charme des derniers couplets; malheureusement je n'ai pu m'en procurer la musique. Les paysans du bas Maine ont toujours beaucoup chanté; on connaît dans le pays des chansons pour les différentes époques de la vie et les travaux importants. Les jeunes filles, en revenant des champs, chantaient en chœur aux approches de la ferme :

Maîtresse , apprêtez à souper :

Seules les bois nous faut passer, Il est bien temps de s'en aller.

Comment les passcrai-je, les bois?

Seulctte je m'en vas, etc.

La fameuse chanson de la mariée se chante également dans le Maine ; elle offre tant de variantes, paroles, musique, quoique l'idée soit la même, que je ne citerai que les deux derniers vers du premier couplet, que chacun répétait en chœur à la fin. Il s'agit du mari.

il doit être, qu'il soit!

Qu'il soit tout comme il doit!

La règle inflexible du mariage est nettement indiquée dans ces deux vers significatifs.

Au Mans et dans les environs, l'arrivée de Noël était chantée plusieurs jours auparavant par le refrain : Xo! Xo! Les anti-quaires y voient des souvenirs celtiques; je ne m'aventurerai pas à les suivre sur ce terrain. Dans les environs du Mans, les moissonneurs chantaient des couplets en l'honneur des blés :

Au bois , joli bois.

Oh! je m'en vas!

Ces chansons, où la chaleur du jour est accusée avec de grands détails, avaient pour but de pousser le fermier à donner la clef de sa cave pour rafraîchir le gosier des laboureurs.

La Touraine, dont nous publions trois chansons, n'est pas si riche en coutumes populaires. Je n'ai rien trouvé de particulier aux Tourangeaux (par Tourangeaux, j'entends les gens de Loches, de Château-Chinon , d'Amboise, de Tours, etc.) Je ne parlerai pas de la Violette ni de la chanson La verdi, la rerdon; elles ont été envoyées du pays même par des personnes qui s'intéressent à ces mélodies; mais on s'étonnera peut-être qu'une chanson intitulée : Su

l' pont du Xord , provienne de la Touraine. M. Wekcrlin l'a notée lui-même chez M. T

à Rosières, pendant que deux petites filles la chantaient.

Le l'ont du Xord est, dans L'esprit des chanteurs populaires, presque aussi célèbre que le fameux Pont d' Avignon, sur lequel tout le inonde n'a pas passé, mais que tout le monde a chanté. Où se trouve ce fameux pont du Xord? On n'en sait rien; il appartient à la géographie des chanteurs qui ne savent pas un mot de géographie. C'est une ronde enfantine comme le Pont d'Avignon, et il faut croire que les ponts ont une singulière influence sur l'imagination des enfants, puisqu'en Suisse même on chante le Pont d'Avignon, et que les enfants des enfants de nos enfants iront voir jouer aux ombres chinoises le Pont cassé.

CiuurPLiuRi .

ES3E

ÎEE^£

ton, La ver-di, la ver-don, Et iou - pe, sau-tez donc, la ver-don.
>

2°>e STROPHE

=fo=4

J'a - chèn-te- rais un blanc mou -ton, J'a

- chèn - te - rais un blanc mou -ton, Je le ton-drais à la sai

t- — h kg

son; La ver-di, la ver-don, Et iou - pe, sau-tez donc, la ver-don.

LA YERDI, LA YERDOX.

Ali! si j'avais un sou tout rond, Ah! si j'avais un sou tout rond,
J'achèterais un blanc mouton, La verdi , la verdon , Et ioupe ,
sautez donc, la verdon.

J'achèterais un blanc mouton, J'achèterais un blanc mouton ,
Je le tondrais à la saison , La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez
donc, la verdon.

Je le tondrais à la saison , Je le tondrais à la saison , J' l'
égaillerais 1 sur un buisson, La verdi , la verdon , El ioupe, sautez
donc, la verdon.

JT égaillerais sur un buisson, JTégaillerais sur un buisson.

Par ici pass'nt trois grands fripons , La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

Par ici pass'nt trois grands fripons, Par ici pass'nt trois grands fripons, Z'j m'ont emporté ma toison, La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

Z'y m'ont emporté ma toison , Z'y m'ont emporté ma toison.

J'courus après jusqu'à Lyon , La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

J'courus après jusqu'à Lyon, J'courus après jusqu'à Lyon.

— Messieurs, rendez-m'y ma toison, La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

Messieurs, rendez-m'y ma toison, Messieurs, rendez-m'y ma toison, C'est pour m'y faire un cotillon , La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

C'est pour m'y faire un cotillon, C'est pour m'y faire un cotillon, Z'à mon mari un eaneçon , La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

Z'à mon mari un eaneçon, Z'à mon mari un eaneçon , Z'à mes filles des bonnets ronds, La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

Z'à mes filles des bonnets ronds, Z'à mes filles des bonnets ronds; J'en r'venderai les retillons, La verdi , la verdon , Et ioupe, sautez donc, la verdon.

J'en r'venderai les retillons, J'en r'venderai les retillons, Ça's'ra pour payer la façon , La verdi , la verdon .

El ioupe, sautez donc, la verdon.

1 Egailler, lécher.

LA VIOLETTE

HCSIQUE RI CUEILLIE K T T R A X S C U I T K AVEU PIANO
PAR J. B. WKKERL1.X.

CHANT

PIANO

a Allegretto moderato.

mf

mf

J'ai un grand voy - âge à fai-re, Je ne K—

sais

qui

le fe

•ra; J'ai un

grand voy

âge à fai-re, Je i

ie

-4 — ■ — j — ! — » — k -3 . T - frrg

sais

qui

e-ra; Ce se

* > iv r r

ra Ros - si - gn • 1, — * — F

let - te C

>ui po

ur

mf

La vio - let-te dou-ble double, La vio - let-le dou-bl

moi fe - ra ce - la. La vio - let-te

vio - let-le dou-ble-

PP

ra; La vio -let-te dou-ble dou-ble, La vio -lot- te dou-ble - ra.

Rossignol prend su v olée , Au palais d'amour s'en v a ; Rossi-
gnol prend sa » olée , Au palais d'amour s'en va ; Trouva la porte
fermée , Par la Fenêtre il entra.

La violette double, double, La violette doublera.

La violette double, double, La violette doublera.

Bonjour l'une, bonjour l'autre Bonjour, belle que voilà ; Bon-
jour l'une, bonjour l'autre Bonjour, belle que voilà ; C'est votre
amant qui demand Que vous ne l'oubliez pas.

La violette double, double, La violette doublera.

La violette double , double , La violette doublera.

Quoi! mou amant me demande

Que je ne l'oublie pas?

Quoi ! mon amant me demande

Que je ne l'oublie pas?

J'en ai oublié tant d'autres,

J'oublierai bien celui-là.

La violette double , double ,

La violette doublera.

La violette double, double,

La violette doublera.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. U'EKERLIX

CHANT

PIANO

Allegretto moderato.

Su l'pont du Nord

bal y est don -né, Su l'pont du

Kix

Nord

bal y est don - né.

j — ir

nés.

wf

pr.oci.nÉ A. CUIUISR.

Su 1' pont du Xord un bal y est donné, (bis.)

Adëi demande à sa mer' d'y aller. (&**.•)

KoB, non, ma fill', tu n'iras pas danser, (bit.)

EU' monte en haut, e(se mit à pleurer. (bis.)

•Son frère arriv' dans un joli bateau. (bis.) Ma scpur, ma
Boenr,qa' as-tu donc à pleurer? {bis.)

Maman n'veut pas que j'aille voir danser, (bis.)

Mets la rob' blanche el la eeinlur' dorée, (bis.

Les s'Ià parfis dans un joli bateau. (bis.

KM' fil deux pas , el la voilà noyée. (bis.

Il fil quai' pas, et le voilà noyé. (bis.

La mèr' demand' pourquoi la cloche tinte, (bis.

C'est pour Adèle et voire fils aîné. (bis.

Voilà le sort des enfants oslinés. (bis.

1 Colle chanson M chanU à Paris dans 1rs pensionnats de petites filles.

l'iris. Typographie IU-nri I'lof, rue GMMflMlf. , S.

NIVERNAIS

lorsque j'étais petite. — quand j'étais vbrs chez mon" pèp.e. / étions trois capitaines.

M. Dupin, qui on matière de poésie ne saurait être accusé d'enthousiasme, a cependant compris le charme de la poésie populaire, lorsqu'il dit dans son livre du Morvan, en parlant des paysans: « Ces voix, répétées dans les montagnes, ne sont pas sans harmonie. Les hommes, en revenant du travail, surtout le soir quand ils sont attardés, font entendre des chansons d'amour assez plaisantes pour qui peut en saisir les paroles et en démêler le sens. »

De quelles chansons M. Dupiu entendait-il parler? Est-ce du refrain suivant?

Tes ruhans barivolans,

Belle Rose, Tes rubans baril olants, Belle Rose, au rosier blanc.

ou de celui-ci :

Quand ell's sont gentes , Réveillons-les donc ceux filles;
Quand ell's sont petites 1 , Laissons-les dormir.

ou de cet autre qui termine une bourrée nivernaise :

Aile a les yeux ben terluisnnt Tout comme deux pierres à gui
amant - , Si ben que l'écarlate , Qu'est un rouge ben fin , N'est
que d'Ia couleur lartc Auprès de son biau teint .

Rien de plus nivernichon que ces fragments de chansons, curieux comme des morceaux de bas-reliefs de Phidias, non pas au même titre certainement. On sourira peut-être de ma comparaison, l'art grec dans toute sa splendeur mis en regard de trois couplets incomplets de Mortandiaux ; mais il n'y a rien d'inutile dans les manifestations humaines, qu'elles parlent de la civilisation antique ou de la sauvagerie de paysans obscurs. L'art a des degrés : la première marche d'un escalier est aussi utile que la dernière, et sans les assises souterraines des fondations, l'escalier n'existerait pas. Combien de poètes ont profité de ces manifestations poétiques des gens du peuple? Dans le premier fragment, qui se termine : u tes rubans barholants , belle Rose, au rosier blanc, « je vois une influence des villes , quand bien même le rosier blanc ne s'y retrouverait pas. Ce rosier blanc existe partout, il a poussé dans tontes les terres, il a répandu sa douce odeur sur le sein de plus d'une belle. On pourrait affirmer que ce couplet est de la plaine, tandis que le dernier fragment est de la montayne, quoiqu'il ait l'accent sauvage d'un homme dont les yeux sont habituellement frappés par les choses de la nature. Cette fille qui a

les yeux- bien terluisanl, brillants comme des pierres à diamant, si élincelants que Yccarlate u qu'est un rouge bien fin, a n'est que de la couleur terte, à coté de son beau teint! Tout homme qui a le sentiment de la couleur brillante et intense, sera frappé de la richesse des images qu'a employées le poète populaire pour peindre le teint de sa belle, et je ne doute pas que l'écrivain d'aujourd'hui qui a su le mieux rendre par des mots les tons de la palette, Théophile Gautier, D'admiré uieimnt ce couplet sauvage.

1 Peule , laide.

■ Guiamant , diamant.

Ayant cherché à expliquer mon audace de comparaison , je reviens plus volontiers aux mœurs. Les femmes du Morvan portent habituellement le eorset, la jupe et le tablier, un fichu autour du cou, et sur la tête une (loi lotte garnie de blonde noire commune. Une limousine on une capuche à collet rabattu les protègent contre le froid ; mais les jours de fêtes, ainsi que presque toutes les paysannes des montagnes, elles se lancent dans des toilettes que rien n'arrête : plus d'esprit d'économie, plus d'esprit intéressé. Tout s'en va en rubans, en coiffage, etc. Le chansonnier a trouvé sa pâture dans ce « luxe effréné ■ , comme on dit dans les villes :

C'est les filles de Château-Chinon , Les petites Morvandelles, Oui ont vendu leur cotte et cotillon Pour avoir des dentelles.

Il en est ainsi dans beaucoup de pays : les dentelles des femmes mangent une partie du travail de l'année; en Bresse, en Auvergne, j'ai été frappé de l'élégante profusion de dentelles enroulées ou pendues aux chapeaux des femmes. 11 en est de même eu Normandie; mais la dentelle chez les Normandes semble toute

naturelle. Les femmes sont grandes et belles, le pays est riche, les prés plantureux: tout est fête el verdure. On comprend que les femmes se fassent belles; mais la dentelle dans des pays de montagnes, au milieu des tourmentes volcaniques, me paraissait toujours une singulière antithèse.

Ce même Château-Chinon a donné naissance à un dicton populaire qui dépasse l'orgueil des Marseillais eux-mêmes.

Prix pour prix , Château-Chinon vaut bien Paris.

Maison pour maison , Paris vaut moins (pie Château-Chinon.

C'est sur le Nivernais qu'il faudrait tenter un travail dont il n'existe encore aucune racine de la poésie relative à la faïence. Le patouillot de Xevers ¹ a toujours été enthousiaste de la poésie; il en met partout, dans les assiettes à soupe, sur les gourdes en faïence, où le vers s'enroule en caprices bizarres autour des flancs arrondis, se mêlant aux personnages, se moquant d'être brisé, employant le trait d'union, commençant sur une face pour se terminer sur l'autre. Le patouillot de Xevers emploie tous les arts, la forme sculptée, le dessin, le coloris et la poésie pour mieux traduire sa pensée. Je ne répondrais pas qu'aujourd'hui le patouillot ait la verve de maître Adam, mais il lui reste encore un arrière-goût de poésie un peu trop proche parent des poètes de la rue des Lombards. J'ai rapporté de Xevers une assiette à soupe peinte (1858) où se Kt ce distique :

Le sévère Calon Buvait fort bien, dit-on.

Les paysans ont conservé un sentiment plus vif de la chanson. J'étais trois capitaines. Quand j'étais vers chez mon père, et Lorsque j'étais petite, donneront Dite idée suffisante des chan-

sons du Nivernais, plus particulièrement du Morvan. Les mille variétés d'amour sont dépeintes dans ces chansons, et je ne peux m'empêcher de penser à Marivaux, à ses délicatesses infinies, à ses tendres variations sur la chanterelle du cœur, en relisant J'étais trois capitaines, dont le début est celui de toutes les chansons, mais dont le dénouement est plein de scepticisme amoureux. Ce beau capitaine qui s'en va à la guerre et qui promet à sa belle de lui être toujours fidèle, à peine arrivé en pays étranger, il en aime une autre. Nos romances nous ont habitués à des attendrissements de la part de l'abandonnée. — J'ai bien d'autres amants qui me donnent plus d'agréments, s'écrie la délaissée; et voilà un vrai mot naturel, un de ces aveux francs que seule la chanson populaire peut oser. A trompeur trompé. C'est dans les proverbes et les chansons qu'on voit l'homme dans toute la nudité de ses sentiments.

CLMXII'FLELRY.

1 PalonOlot, faïencier, homme qui paioiulk île la terre glaise.

LORSQUE J'ETAIS PETITE

MLStfllK KICUCILLIB KT THIXSCRITK AVEC 1 1 A X o PAR J.
B. WKKBRLLI

CHANT

PIANO

Allegretto moderato.

mf

Lorsque j'é - tais pe - ti - te , seulette à

llit.

la mai - son , On m'envoy - ait sou - vent pour cueil - lir du cress

SX) » r

Rit.

ff\ A tempo. . k

son, Ver-du-ron, ver-du - ri - net - te , Pour cueillir du cress -
son. ^ tempo.

LORSQUE J'ÉTAIS PETITE

Lorsque j'étais petite, seulette à la maison,

On m'envoyait souvent pour cueillir du cresson,

Verdaron, vertlurinetlc, pour cueillir du cresson.

On m'envoyait souvent pour cueillir du cresson : La fontaine
était creuse , je suis tombée au fond , Verduron, verdurinette , je
suis tombée au fond.

La fontaine était creuse, je suis tombée au fond: Sur le chemin
passent trois cavaliers barons , Verduron, verdurinette, trois ca-
valiers barons.

Sur le chemin y passent trois cavaliers barons :

Que donnerez-vous, la bell', pour vous tirer du fond?

Verdaron, verdurinette, pour vous tirer du fond?

Que donnerez-vous, la belle, pour vous tirer du fond?

— Ah! tirez-moi, dit-elle, et puis nous marchand' ions ; Verduron, verdurinette, et puis nous marchand' rons.

Ah! tirez-moi, dit-elle, et puis nous marchand' rons. — Quand la bell' fut tiré', s'en fut à la maison, \erduron, verdurinette , s'en fut à la maison.

Quand la bell' fut tirée, s'en fut à la maison; Met la tête en fenêtre et chante une chanson , Verduron, verdurinette, et chante une chanson.

Met la tête en fenêtre et chante une chanson.

— Ce n'est pas ça, la bell' , que nous vous demandons, Verduron , verdurinette , que nous vous demandons.

Ce n'est pas ça, la belle, que nous vous demandons; C'est vos amours, la bell', si nous les méritons, Verduron , verdurinette , si nous les méritons.

C'est vos amours, la bell', si nous les méritons.

— De mes amours, dit-cil', nous vous en fricass'rons , Verduron, verdurinette, nous vous. en fricass'rons.

De mes amours, dit-elle, nous vous en fricass'rons, Dans un' poêle à châtaign's qui n'aura point de fond, Verduron, verdurinette, qui n'aura point de fond.

Dans un' poêle à châtaign's qui n'aura point de fond. En revenant de foir' , songez à nia chanson : Verduron, verdurinettes, songez ù ma chanson.

HOSIQUI RECUEILLIR ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. II. UEKERLIX

CHANT

PIANO

^ Allegretto moderato.

Quand j'é - tais vers chez mon

pè - re, Les co - chons j'ai - lais gar - der, Les co - chons j'allais
gar-

mm

à=fc

F-H-if-

der, Tou-re lou - re lan lour, Les co- chons j'ai- lais gar

itl(. I

der, Tou-re lour lan lou - ré , Tou - re lour lan lou - ré.

J'étais encor si jeunette, Qu j'oubliai iiKiii déjeuner, Qu'j'oubliai mon déjeuner,

Toure I ■ lan lotir,

Qu'j'oubliai mon déjeuner,

Toure loùr lan louré ,

Toure loin* lan louré.

Le valet de chei mon père I' in'l'a bien vite apporté , I' mTa
bien vite apporté ,

Toure loure lan Jour, F ni Ta bien vile apporté,

Toure Iour lan louré ,

Toure Iour lan louré.

Que voulez-vous que j'en fasse?

Mes cochons sont égarés , Mes cochons sont égarés ,

Toure loure lan Iour.

Mes cochons sont égarés,

Toure Iour lan louré,

Toure Iour lan louré.

Il a pris sa cornemuse , Se boute en corneniusier, Se boute en
corneniusier,

Toure loure lan lotir, Se boute en corneniusier,

Toure lotir lan louré ,

Toure lotir lan louré.

S'est mis à cornemtiser,

Mes cochons s' sont rassemblés.

Mes cochons s' sont rassemblés .

Toure loure lan Iour, Mes cochons s' sont rassemblés ,

Toure Iour lan louré,

Toure Iour lan louré.

Mes cochons s' sont rassemblés, Et se sont mis à danser, Et se sont mis à danser,

Tonte loure lan Iour, Et se sont mis à danser.

Tome lotir lan louré

Toure lotir lan louré.

I' n'y avait qu ia grand'rtii'-caude .

Qui ne voulait pas dau>er.

Qui ne voulait pas danser,

Toute loure lan loure.

Qui ne voulait pas danser,

Toure Iour lan louré,

Toure lotir lan louré.

Le v'rat la prit par 1 oreille :

Commère, il nous faut danser.

Commère , il nous faut danser,

Toure loure lan Jour, Commère, il nous faut danser,

Toure lotir lan louré,

Toure Iour lan louré.

Quand ils ftir'nt dedans la danse, Et qu'ils ftir'nt bien enrayés,
Et qu'ils ftir'nt bien enrayés,

Toure loure lan lotir, Et qu'ils fur'nt bien enrayés.

Toure lotir lan louré ,

Toute lotir lan louré.

Ont dansé sur la mesure , Ont sauté jusqu'au plancher.

Ont sauté jusqu'au plancher,

Toure loure lan Iour, Ont santé jusqu'au plancher,

Toure Iour lan louré ,

Toute lotir lan louré.

J'ETIOXS TROIS CAPITAINES.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. WEKERLIX

CHANT

PIANO

Allegretto moderato. p

J'é-tions trois ca-pi - tai - nés, Dans la

guer-re nous en vont;

. J'é - tions

trois ca-pi - tai - nés, Dans la 3:

guer-re nous en vont,.

En guerre nous en vont, Dedans la

vil - le de Tou - Ion

Grand Dieu ! la jo - lie vil

- lel

(bis.)

La licll' qu'est aux fenèlres, Qui les regarde passer :

Kli ! où allez-vous donc , Vous autres, si jolis garçons?

IVous allons à la guerre.

Mon amant, tu me quittes, |

Mon amant, tu t'y en vas, j ^ " Mon amant tu t'en las.

Tu me laisses dans l'embaras, Tu me laisses sculelle.

I.a bel!', si je te quitte , I.a belle , je l'écirai ; Ce s'ra par un conscrit.

Ou ce s'ra par un officier :

Je t'écirai , ma belle.

Au bout de six semaines, La lettre n'a pas manqué , I.a lettre a pas manqué ; Mail elle y était adressé' Au père de la fille.

(bis.

(bis

Il est dit dans la lettre :) La douce bell', mari -loi ; I La belle , mari -loi , Car j'en ai bein d'autres que toi , Kl des cent fois plus belles.

Si t'as d'aulres maîtresses, I J y ai bien d'aulres amants, I J'ai bien d'aulres amants.

Qui me donnent plus d'agréments Qui me causent moins d'pcinc.

(bis.)

P « . r | ■ i .] i . n ii Plos , rue Garancière, 8.

QUOIQU'UN AUVERGNE

Les Limousins revendiquent l'honneur d'avoir donné naissance à la fameuse chanson:

Bäisso te, mounfagno, levo le, valloun, IVr me lascia vere lo mio Jcaiinctoun.

Et c'est là le côté épineux d'une histoire de la poésie populaire. L'Auvergne a également sa chanson de « l'aisse-toi , montagne, lève-toi, vallon, pour me laisser voir ma mie Jeanneton. » Il n'y a

de différence qu'entre le patois auvergnat, qui commence ainsi :
Baïchatc, montagne, et le baïsso te, mountagno, des Limousins.

A laquelle des deux provinces attribuer cette poésie , dont la hardiesse des images du refrain a de la parenté avec les riches figures bibliques? Ce sont des questions presque aussi difficiles à résoudre que de se prononcer sur les camps romains ou mérovingiens , sur Bibrax ou Alesia des Commentaires de César.

Le Chant de la Vattière, dont j'ai parlé déjà, et qui sert de refrain et de rappel aux montagnards du Quercy, fut rapporté du Mississipi par un méridional fort étonné du chemin qu'avait fait la chanson, et les Trois jolies princesses de la Franche-Comté se chantent dans le Canada et y sont devenues populaires. Qu'on se trompe momentanément, qu'un voyageur musicien rapporte du Mississipi ou du Canada des mélodies des provinces françaises, l'erreur sera facile à découvrir et à expliquer. Un matelot, un aventurier quelconque qui aura été chercher la fortune au. delà des mers, se sera établi à l'étranger, y aura chanté les chants de sa province , et musique et poésie y auront pris racine ; mais entre deux provinces qui se touchent , dont les mœurs ont une grande analogie , qui démontrera comment le sentiment amoureux a pu enflammer un esprit poétique et lui inspirer le Baisse-loi, montagne? Quelques provinces du Midi réclament également la création de cette belle chanson, mais j'incline pour le Limousin ou l'Auvergne.

Un poète, fort absolu en ce qui touche à la poésie civilisée , se gendarmait fortement contre ces tentatives modernes qui remettent en lumière la poésie populaire. Suivant lui (et tous les poètes raisonnent ainsi), la difficulté de faire entrer des mots dans une certaine mesure rythmée fait la supériorité de la poé-

sie sur la prose. Chaque mot entrant par une sorte de choix, d'effort, de pression, est consolidé à jamais et prend la dureté du marbre. Je reconnais qu'il y a un choix, mais il existe également dans toutes les manifestations de la pensée. Le mérite de la prose la plus simple ne consiste que dans un choix très-savant ou indépendant de l'écrivain. Les Mémoires si intéressants, dont quelques-uns restent comme des chefs-d'œuvre, ceux de Saint-Simon, par exemple, prouvent par leur originale incorrection, que la nature avait doué le duc d'une tournure d'esprit singulière que le langage officiel des cours et la fréquentation des courtisans ne put étouffer. Aujourd'hui que la prose s'est débarrassée de ce fameux nombre dont les grammairiens faisaient jadis une qualité, y a-t-elle perdu ou gagné? Elle y a gagné en liberté, et déjà les hardis écrivains du dix-huitième siècle, à la tête desquels je mets Diderot, ne se soucient guère du nombre de la prose. La poésie populaire, quand elle est saisissante, me semble une poésie sans nombre. Elle a des libertés, des franchises qui ajoutent à son allure et lui prêtent des grâces particulières : le plus souvent débarrassée de la rime, une vague assonance très-irrégulière lui enlève ce ronronnement fatigant que l'école moderne, malgré sa poétique plus hardie, ne peut éviter encore.

— Pour donner de la valeur artistique à vos chansons populaires, me disait le poète, il faudrait les soumettre à une Fonte dans le creuset de la poésie. Or, trompé par les mêmes

idées, le poète Jasmin, séduit par la chanson: Baisse-toi, montagne, l'a enrichie de sa poésie patoise. Voyons ce qu'il en a l'ait :

Ces montagnes qui sont si hautes M'empêchent de voir où sont mes amours, Si je savais où les voir, où les rencontrer, Je

franchirais le lorreut sans crainte de me noyer. De la patience, les montagnes s'abaisseront, Et mes amours paraîtront.

Ces vers libres sont la traduction de l'interprétation de M. Jasmin. Eh bien, le jour où il a eu cette belle imagination, j'aurais puTéré qu'il fît dix barbes de plus. Sans doute le perruquier-poète n'y eût pas gagné en réputation, quoiqu'une barbe bien faite mérite un compliment; mais en interprétant de la sorte une chanson populaire, sa réputation d'esprit poétique devait en souffrir. Où est l'exclamation accentuée :

Bäisso te, moiintagno, levo te, valloun?

A la place vient le vers pesant :

De la patience, les montagnes s'abaisseront.

Qu'a fait le perruquier de la jolie mû Jeanneton, dont la rusticité naïve ne fait que mieux ressortir la hardiesse de l'invocation aux vallons et aux montagnes?

Et mes amours paraîtront,

dit-il. Ce fâcheux essai de M. Jasmin n'a pas été le seul. Beaucoup de poètes ont essayé du même système, et n'y ont pas réussi. Mettre la poésie populaire au régime de la poésie civilisée, c'est jeter en plein salon du faubourg Saint-Germain une paysanne qu'on a habillée de satin et coiffée à la mode du jour. La paysanne et la poésie, ridicules, ne peuvent qu'y perdre tous leurs attraits.

Si le bruit de cette belle invention du poète Jasmin s'était répandu dans le Limousin, nul doute qu'il n'eût été chansonné par le ménétrier du pays. C'est un gaillard habile à saisir les ridicules

de chacun; il roule dans les campagnes, plutôt regardé comme un mendiant que comme un musicien, ce qui ne l'empêche pas d'être fêté, d'avoir sa place à table; mais le soir il payera son écot en légendes, en chansons. Le couplet suivant est traditionnel parmi ces ménétriers :

Si je puis êlrc ménétrier, — Je m'en irai par les villages, — Car sache/, que c'est un métier — Oû Ion a toujours de bons gages. — C'est un gaillard bien panse, — Qui n'a rien qu'à boujfr ' ; — El quand il vient à perdre haleine, — On lui fait boire quelques coups.

A Brives la Gaillarde, La vie est facile, les habitants sont gais, l'abondance y règne. La population travaille peu, s'amuse beaucoup. Son surnom est pleinement justifié. Aussi lui a-t-on donné pour devise ce couplet, qu'il est bon de citer dans son texte exact, pour donner une idée de ce langage alerte :

Duroro co , pitsounelo, Duroro co toudzour'. ' Tant que l'ordien duroro ,

Lo pitsounelo , Tan que l'ordzen duroro, Lo pilsounello dansoro.

uCela durera-t-il, fillette? Cela durera-t-il toujours? Tant que l'argent durera, la fiUettl

dansera. »

Entre tous ces refrains de bourrées, j'en choisis un significatif qui montre un vif amour de la danse ; la musique se prête à la poésie cl entraîne les danseurs jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés :
» Toujours le tour, le tour de la cliambrette , toujours le tour, encore il n'est pas jour. »

Toudxour Ion tour.

Loti tour de la taombretfl ,

Toudzour Ion tour.

En qaèrt, n'es pas d'jour.

CumrKi.Ki av.

1 Souffler dm la mueUe.

POURQUOI ME FAIRE AINSI LA MINE

ÎUSIQIF tICBIILI.ll ET II1I1CIITI AVEC PI%SO P\H J. B. Vllllllli

CHANT

PIANO

Allegretto moderato.

Pour-quoi me faire ain - si la

p A tempo.

mi - ne, Et me trai-ter en homm' de rien? J'ai, Dieu mer-ci! la
tail-le

Rit.

A tempo.

Ait.

fi - ne , Tout ces *^m^o

sauteur? je '.

?s vaux

bien ! Quand les gare

ons vous donn'nt leur

ée

Rit.

" ^ tempo.

foi, Que chacun d'eux s'en vient vous di-re: Je vous ai - me;
Quand les gar

Je

çons vous donn'nt

leur

foi ,

Au -

cun ne vous aim

corom'

moi.

mf

-fc * *

POURQUOI ME FAIRE AINSI LA MINE

Pourquoi nie faire ainsi la mine , El me traiter en homm' «le rien?

J'ai, Dieu merci, la taille fine; Tous ces sauteurs je les vaux bien !

Quand les garçons vous donn'nt leur foi , Que chacun d'eux s'en vient vous dire :

Je vous aime ; Quand les garçons vous donn'nt leur foi. Aucun ne vous aim' comrn' moi.

Qui donc , le dimanche à la fête , Est susnommé le damoiseau?

A tous vos fringants je tiens tête, Le plus fier me tir' son chapiou ; J'ai un habit de drap fort beau ,

En fil écru , J'ai aussi trois belles chemises; J'ai un habit de drap fort beau, Avec un' culott' de peau.

Quand je viens au bal du village , Tout's les fill's me font les doux yeux; Avec grâce je les engage, En est-il un qui fasse mieux?

Quand je m'élance, mes talons, Qui se trémoussent et piétinent

En cadence, Quand je m'élance, mes talons Gigottent de muT façons.

N'y a rien d'aussi-z-âimable Lan faï lan cru , Lan faï larira !

N'y a rirn d' aussi-z-aimable

Qu'an beau scieur de long, (bis.) Lan faĩ lan cru , Lan l'ai larira
!

Qu'un beau scieur <lr long.

LES SCIEURS DE LONG

MUSIQUE R E C r K 1 1. I. I F. ET TRANSCRITE AVEC PIANO
PAR J . B . W E K E R I. I X .

AtuT"1 con moto.

PIANO

ÉÉS*

f If

Décret.

' 4 ^ JzrzérzT

^CLIAN.T. ^ p

Ten.

Os •G-

N'y a rien d'aus - si - z - ai - ma

ble!

Ten.

Lan

faï lan cru lan faï la - ri - ra 1

w _ Ten.

N'y a rien d'aus - si -z-ai

mf

Ton.

Ten

ÉÉÈÉ

ma - ble? Qu'un beau scieur de long, Qu'un beau sci - eur de

Ten. , i

sée

Hit. O

long , Lan faï lan cru lan faï la-ri-ra, Qu'un beau sci - eur de
long.

i . i i ^ i ns

Le maître les vient voire , Lan lui lan cru , Lan faï larira !

Le maître les vient voire :

Courage , compagnons , Lan faï lan cm , Lan l'aï larira !

Courage , compagnons.

Nous aurons de l'ouvrage, Lan faï lan cru , Lan faï larira!

\'ous aurons de l'ouvrage Pour loule la saison , Lan faï lan cru ,
Lan faï larira!

Pour loule la saison.

.Ma mie esl infidèle , Lan faï lan cru , Lan l'aï larira !

Ma mie est infidèle , bis.' Tant que j'ia pousse à l'eau, (bis.)

Lan faï lan cru , Lan faï larira !

Tant que j'ia pousse à l'eau.

Chante, sirène, chante,

Lan faï lan cru , Lan faï larira !

Chaule, sirène, chante, T'as hien raison d' chanter, (bis.) Lan
faï lan cru , Lan faï larira !

T'as hien raison d' chanter.

Tu as la mer à boire ,

Lan faï lan cru , Lan faï larira !

Tu as la mer à boire , Et ma mie à manger, (bis.) Lan faï lan
cru ,

Lan faï larira !

Et ma mie à mander.

(bis.)

-o< 136 X> QUOIQU'EN AUVERGNE.

MI'SIQL'E RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC V I A X O
PAR J. B. U'EKERLIN*.

PIANO

a w -Allegretto. tnf

i— * rH

éébïsi

Quoi

- qu'en Au - 1 1

- vergne on

mf

~~ : rd

la leur fe - rai t bien; I - ci l'bar - bier leur ra-se-raït l'mcn

ANJOU

Mil S SOMMHS TROIS SOUVERAINS PRINCES. I.A CHANSON
DU RÉMOUI/KUR.

n'y a ri un d'aussi charmant.

Le Noël esl rare dans noire publication, car il a besoin d'un livre à lui seul pour se monder dans son développement et ses variations. J'en ai donné quelques indications dans certaines notices, et par là on aura pu s'en faire une idée : c'est certainement une des Formes de la poésie populaire qui caractérise le mieux la pensée intime du paysan, si curieux à étudier.

Je me rappelle un mot d'un eabaretier auvergnat qui se tenait sur le pas de sa porte, regardant avec curiosité les voyageurs des-

cendre d'une diligence, pendant un assez long relais. Il y avait dans la rotonde un prêtre qui ne pouvait décemment entrer dans le cabaret comme ses compagnons de voyage, et qui tournait autour de la porte, pendant que les voyageurs étaient attablés en face d'un vin noir d'Issoire.

— ■ Entrez, monsieur le curé, asseyez-vous, dit le cabaretier, ici nous ne faisons pas payer les chaises.

Il ne faut pas voir dans ce mot un sentiment de révolte contre l'Eglise, mais une simple gauserie de paysan, de celles qui ne fâchent pas, étant dites par un homme joyeux et rubicond qui ne veut pas perdre l'habitude du mot pour rire. Il en est de même des Noël's, dont chaque nature d'esprit peut tirer les inductions les plus complaisantes pour ou contre la religion. Nous vivons dans une époque où l'on veut voir des symboles dans tout : avec un simple fait, on échafaude de pompeuses généralités qui donnent des apparences de profondeur à des esprits médiocres; d'une phrase très-innocente d'un auteur on tire des conclusions dont chaque parti se sert également. Dans un intérieur de cuisine d'un peintre flamand on a voulu tirer des inondes : c< Rembrandt est un penseur qui a gémi sur les souffrances du pauvre, » et autres billevesées dont les cerveaux creux ont un arsenal complet.

Il en est de même des Noël's, qu'il faudrait étudier avec soin, dans chaque province, longuement, car ils sont très-nombreux, et de cette Bible des Noël's éditée par un esprit net et consciencieux, il sera peut-être permis, en y mettant beaucoup de prudence, d'en tirer une idée générale des sentiments du paysan.

Xous sommes Irais souverains princes, esl le Noël purement religieux, dans lequel rien ne peut être tiré' de particulier, sinon l'étalage d'une certaine pompe biblique, que je suppose sortie de la plume d'un poêle parisien.

Enseignez - nous , en vérité,

QiuA est le Loutre Oui cache la nativité

Que le ciel nous découvre.

Ce Loutre, qui arrive comme objet de comparaison, me fait dresser l'oreille. Un paysan de l'Anjou n'ira jamais chercher ses images dans la capitale, dont il se soucie médiocrement. On peut affirmer que la ville voisine étant pour lui la réunion de toutes les merveilles, frappera certainement plus son imagination que Paris qu'il n'a pas vu. Au dix-huitième siècle il fallait

un grand événement pour qu'un paysan allât à Paris, et le Noël Xous sommes trois souverains jniices, est du dix-huitième siècle. Il a pu être transporté dans l'Anjou par un prêtre qui l'aura fait chanter aux fdles du village, mais il n'a pas le caractère angevin de la campagne. Le vers , sans être sublime , manque de cette rusticité naïve que personne ne peut imiter.

Il faut dire aussi que les imprimeurs de Rouen , de Falaise et surtout de Troyes, répandaient à des nombres immenses les cahiers imprimés de Xoëls. Le Noël faisait partie de la fameuse Bibliothèque bleue, à côté du Grand poupon des bergers, des Aventures de Mandrin, de la Grenouille bienfaisante , et de cinquante autres livres aussi variés qui formaient la plus singulière encyclopédie populaire qui se put voir; mais enfin, dans cette collection comprenant des récits de chevalerie, des facéties contre les fdles

et les femmes, des contes de fées, des pronostics de toute sorte, la religion avait toujours son coin réservé: la vie des martyrs, les cantiques pieux et les Xoëls proprement dits.

A la fin de l'hiver, le colporteur allait remplir sa balle chez les fameux Oudot, à Troyes, et courait le monde, ramassant quelques maigres bénéfices à vendre des cahiers à deux sous. Par là seulement on peut expliquer comment des Xoëls de fabrication parisienne ont pu pénétrer dans l'Anjou et séduire par leur beau langage les paysans, qui, dans leur ingratitude, laissaient de côté leurs Xoëls en patois.

Il en est des ebansons profanes comme des chansons religieuses. Plus la chanson était gaie et badine, plus elle circulait. Il n'y en a peut-être pas deux comme la Chanson du rémoideur pour avoir fait son tour de France ; mais comme elle est amusante et spirituelle dans son refrain, qui s'arrête brusquement et laisse courir dans l'esprit mille petites folâtreries gaillardes! Réellement il faut avoir l'esprit chagrin pour écouter le front plissé ces chansons réjouissantes comme un verre de vin vieux. Cette Chanson du rémouleur me fait penser à Sterne, à ce gai ministre protestant, à l'histoire de l'abbesse des Andouillettes et aux singuliers traits , points de suspension et autres moyens typographiques

que l'auteur de Trisram Shandy a employés gaillardement, sans se soucier de la délicatesse moderne.

Xotre recueil n'eût pas été complet si une chanson de rémouleur n'eût pas trouvé place à côté d'une chanson de meunier, car ce sont les deux professions qui ont le plus servi à développer la

veine joyeuse des poètes populaires. Le lie-tac et le ssssss en sont la cause. Il n'y a rien de plus français que ces sortes de chansons.

J'entends d'ici les pédants, les beaux esprits, les poètes prétentieux , qui se gendaVment en pinçant les lèvres, mais le rire est une si bonne chose, que Molière lui-même n'a pas dédaigné de se servir de ces moyens de suspension qui produisent toujours tant d'effet sur le public.

Aujourd'hui un écrivain a besoin d'un grand courage pour oser faire rire ses lecteurs. Qu'un administrateur arrive de sa province avec une longue et terrible tragédie; en y niellant de l'acharnement et de la volonté, il deviendra le favori des souverains, comblé d'honneurs, et il ira certainement s'asseoir à l'Académie; mais qu'un auteur amuse tonte une génération, lui fasse oublier un moment ses chagrins, cet- homme peut être certain de n'arriver à rien. Pour moi, je le dis sincèrement, Paul de Kock dépasse de cent coudées M. Ponsard ; et puisque l'auteur de Lucrèce porte l'habit à palmes vertes, je ne verrais aucun incoin éminent à ce qu'une statue en bronze soit élevée sur la place de Romainville à l'auteur de Mon voisin Haijmonil. Je ne parle pas de la forme de ces deux écrivains ; elle manque de pureté chez tous les deux, et ne saurait servir de modèle à quiconque; mais j'ai une grande reconnaissance pour le romancier plaisant, que je n'ai jamais manqué de lire en sortant de graves maladies, tandis que le poète tragique m'eût inévitablement reconduit au tombeau.

Ce n'est donc pas aux gens cravatés de gravité que la Chanson du rémouleur s'adresse , mais bien à ceux sans prétention, mélancoliques même, qui se laissent aller en souriant et sont reconnaissants du moindre rayon de gaieté.

CUMIPFLIOIT.

NOUS SOMMES TROIS SOUVERAINS PRINCES

MUSIQUE RECUEILLIS ET TRANSCRITE AVEC PIAMO l'Ait .1.
It. UEKERL1N.

CHANT

PIANO, j

/i . And" ' con mo(o.

— fv— t

ms som-me

s trois sou-1

/e - rains

rWP=R i

=ËË

prin

-ces I

)e l'O-ri

at, Qu

i voya

-geo

ds de nos N

pro-vin - ce

s En Oc-ci -

■ m m . ti w-

^-1 tv

- den

t, Pourho-no-

■ rer le R

oi des

roi

s Dès s

a nais-san - ce

Et re-ce -

T • z sT-

Ë^iL. !=

J-tfcl-

FH

- voir les dou - ces

i »A J h 1 =te

lois

Que don

Lfc£

- - ne son

PÉIÈ

cn-fan - -

ce.

Rit. *

NOUS SOMMES TROIS SOUVERAINS PRINCES

Xons sommes trois souverains princes

De l'Orient, Qui voyageons de nos provinces

En Occident, Pour honorer le Roi des rois

Dès sa naissance, Et recevoir les douces lois Que donne son
enfance.

Apprenez-nous, troupe fidèle,

De ce bas lieu , Si vous savez quelque nouvelle

Du Fils de Dieu :

Enseignez -nous en vérité

Quel est le Louvre Qui cache la nati\ ité
Que le ciel nous découvre.
Xous voulons rendre nos hommages
A sa bonté, Et saluer en pieux mages
Sa majesté; \ous portons à ce Dieu de paix
Xos diadèmes , Et de nos paisibles sujets
Les cœurs et les biens mêmes.
Le firmament fait , sous le voile
De cette nuit, Briller une pompeuse étoile
Qui nous conduit ; Xous nous guidons par les beaux feux
Qu'elle fait naître ; Xous allons accomplir nos vœux ,
Adorer notre maître.
Suivons-la donc, sages monarques,
Sans balancer, Puisque ce sont de sûres marques
Pour avancer ; Dirigeons nos pas sur les traits
Qu'elle fait luire , Ils ont paru sur nos palais Afin de nous
instruire.
Quelle est cette nombreuse foule
Que j'aperçois ?
On croirait que la terre roule

Sous un tel poids; .Mais ce ne sont que des bergers

Qui, pèle-mêle, Semblent courir à pas légers , Pour lui marquer leur zèle.

Pour annoncer l'auguste fête

De l'Éternel, Je vois que l'étoile s'arrête Sur son autel.

Serait-ce , hélas ! ce petit lieu Sans couverture Où logerait le Fils de Dieu Prenant noire nature ?

Ah ! faites-nous un peu de place,

Xos chers amis, Présentez-nous au Roi de grâce ,

S'il est permis.

Xous arrivons d'un cœur content

De l'Arabie , Pour voir le Fils du Tout-Puissant Et l'auteur de la vie.

Dieu naissant, de qui notre empire

Attend les lois, Xous sommes , nous l'oserions dire ,

De riches rois , Qui venons rendre nos devoirs

A voire enfance, Et lui consacrer nos pouvoirs Et notre obéissance.

Xous avons dans ces cassolettes

Quelques présents , D'aromates les plus parfaites ,

D'or et d'encens.

Agréez, Seigneur, ce trésor

Et nos hommages :

En recevant la myrrhe et l'or, Bénissez ces trois mages.

LA CHANSON DU RÉMOULEUR

Je suis-t-iiii fort bon rémouleur , Je suis-t-un fort bon rémouleur,
Mais pour ma fille j'ai grand'peur, Mais pour nia fille j'ai grand'-
peur, lit dans les îles j'ai grand'peur Qu'on ne me la

Car elle est bien gentille.

Si je la mène sur mon train , Si je la mène sur mon train ,

Cela lui gâtera le teint , Cela lui gâtera le teint , lit dans les
rues j'ai grand' peur

Qu'on ne me la

Car elle est bien gentille.

LA CHANSON DU RÉMOULEUR

H o S I Q t' K R K C l E I I . L I E K T TRANSCRIT! AVEC PIANO
PAR J . U . U" E K E R L I X .

Allegretto.

mf

CHANT

Je suis-t-un

fort boa

re-mou - 1 1

leur,

Je suis-t-un fort bon re - mou - leur,

Mais pour ma fil - le

Pi

sfz

j'ai erand' peur, Mais pour ma fil - le j'ai grand' peur, Et dans
les

:±fc

Jtcrf je.

il 1 i 1 r=|

i — hf±=

î - les

j'ai grand'

peur Q

n ne me

la

MM

Décrète.

/)<emc.

h K te

touc loue touc,

Car elle est bien gen - !il - le.

1 — rr

rr

Xota. l.c rli.mlcor posera le jjenmi sur une rliaisc a» oc laquelle il marquera 1rs <lou\ temps de la mesure sur le parqtiel.

Si je la donne au capuchi ,

Si je la donne au capucin ,

Il me la fia mourir de faim ,

Il nie la fia mourir de faim;

Par d'sous leur mandrill' , j'ai grand'peur

Qu'on no nie la

Car elle est bien gentille,

Si je la donne au cordonnier, Si je la donne au cordonnier, Il nie la I ra marcher nu-pieds , Il me la Pra marcher nu-pieds; Dans sa boutique j'ai grand' peur

Qu'on ne me la

Car elle est bien gentille.

Si je la donne au jardinier, Si je la donne au jardinier.

Il m' la mettra en espalier, Il m'la mettra on espalier; Dans
l'orangeri' j'ai grand' penr

Qu'on ne me la

Car elle es(bien gentille.

Si je l'embarque sur la mer, Si je l'embarque sur la mer, Ce
sera pour jamais la r'voir, Ce sera pour jamais la r'voir; Et dans
les îles j'ai grand'peur

Qu'on ne me la

Car elle est bien gentille.

UDS I QUE RECUEILLIR ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR I. B. UEKERLIX

And^ con moto.

PIANO

Citant.

mf

mf

N'y a rien d'aussi charmant Que la bergère aux champs, N'y a

rien d'aus-si charmant

Que la

bergère aux champs , Quand

frl

tomb'de la plui-e, EU' dé - - sir' du beau temps.

tek

P/u.t vife.

r/"!i~B~fl " ttt>. — *-^ff* — =-MTTtI

h- » ,y • . j .1'- . ir^

temps. Gai , mon var-let, Ion li Ion la, Ah! p'lit gouris, Ion la,

Ion

j. Plus vile. .

lai-re,lon laire, Ion laire, la la la la la, Ion laire.lon lairo, Ion lai

- re la u Ton. r7\

l'ariR. T; pagnpÉIl Ih-m i IHux , PM fi.trjnicilre. P.

LA FILLE DU GENERAL DE FRANCIS

C'est dans le Midi qu'il faut aller pour retrouver ces anciennes fêtes qui n'ont pas encore disparu tout à fait, et dont la plus poétique est certainement la fête de Mai.

Le joli mois de mai! Il n'y a peut-être pas un poète qui n'ait chanté l'arrivée du printemps en commençant par ce vers. Dans le Nord comme dans le Midi, tous saluent par des chansons les premières violettes , et il serait facile de montrer dans la Flandre , ainsi que dans la Provence , combien les fêtes se ressemblent.

Autrefois, il n'y a pas plus de vingt ans, dans les environs de Valence, sur les chemins conduisant à la pille et au coin des rues, la veille de mai, se tenait, sur un siège enguirlandé de feuillages, une jeune fdle couronnée de roses, entourée de ses amies assises autour d'elle : on l'appelait la maie ou belle de mai. La reine restait sur son estrade, niais les demoiselles d'honneur arrêlaient tous les passants et leur demandaient une offrande pour contribuer à la solennité du festin de la soirée. Chaque passant avait droit à un baiser de la belle de mai. Il arriva plusieurs années de suite que la belle était un monstre de laideur, ce qui faisait fuir les curieux; niais la bande des filles ne l'entendant pas ainsi, courait après le fuyard et le forçait d'embrasser la reine. Pour arranger l'affaire, quelques-uns s'en tirèrent en payant une petite contribution afin de ne pas embrasser la laide belle de mai , et depuis cet usage tint bon, jusqu'à ce que le baiser fût tout à fait supprimé.

Veci lou fljoli me de mai existe dans tous les dialectes du Midi, dialectes aussi nombreux qu'il y a de villages. C'est toujours la plainte de l'amant abandonné par sa maîtresse. Il revient de Marseille après une certaine absence. — Comment se porte Catherine? demandct-il à une voisine. C'est sa première question. Hélas ! Catherine est mariée à un « moussieu de la campayno » , qui porte un lehapet borda et Yèpeio à son cola » . Voilà ce qui a séduit Catherine ! le monsieur au chapeau bordé d'argent et l'épée

au côté ; elle a voulu faire la damo. — 11 la nourrira sans rien faire, ajoute la voisine, mieux que toi, mauvais sujet!

Telle était la chanson que les amoureux d'autrefois, les fritu-juires , chaulaient sous les fenêtres dé leurs belles en plantant un mât orné de rubans , la nuit qui précédait le mois de mai. Les filles écoutaient dans leur lit les chansons malicieuses de leurs galants, qui ne portaient ni chapeau brodé ni épée au côté, mais qui «avaient l'amour au cœur et qui le prouvaient par ces jolies guirlandes de buis, de feuillage, [dus significatives que tous les trésors des moussieu de la campagne.

Du côté de Marseille, on a la danse des Olivettes; mais dans le Dauphiné, le ver à soie, la richesse du pays, a contribué à entretenir l'amour de la chanson. M. Charles Mossant, du bourg du Péage, a bien voulu m'envoyer des renseignements très-curieux à ce sujet: u C'est dans les quartiers pauvres des petites villes, el surtout dans les fermes du département de la Drôme, que l'on chante aux fêtes, aux réjouissances, aux repas d'hiver, lorsqu'on a tué le cochon, aux baptêmes, aux fiançailles, aux noces. Les jeunes gens, après le marché, sortant la nuit des caharels des faubourgs, regagnent la ferme en chantant à plein gosier; mais la cueillette des feuilles de mûrier est l'époque où l'on chante le plus. lin avril, mai et juin, des hommes et des femmes descendent des montagnes pauvres de l'Ardèche, de l'Isère, pour venir se louer pour la dorée de la récolle.

u Perchés au faile d'un gros mûrier, ils entonnent fol lement ces fortes chansons. C'est un des spectacles des plus curieux que celui qu'offre noire campagne en ce temps. Chaque arbre est habité, chaque arbre retentit pinson moins de propos grivois, de chansons paysannes. Pendant un mois la ville est déserte , (ont le

monde est aux champs, tout le monde nourrit des vers. C'est d'ailleurs la grande production et la grande richesse du pays t!)

que l'industrie de la soie. — Lorsque le ver s'est renfermé dans son cocon, et que le temps d'ôter le cocon des bruyères est venu, on rassemble voisins et voisines, parents et amis, pour cela faire. Ensuite, comme le cocon est entouré d'une certaine bourre grossière qui a servi à l'insecte à suspendre sa coque, on enlève cette bourre. Pour cette opération on s'assied en cercle, hommes, femmes, enfants, maîtres, servantes, valets, autour de grands draps de lit où sont entassés les cocons; chacun a sur les genoux, dans un tablier, une petite quantité de cocons qu'il débourrette en tournant rapidement un doigt, l'index, autour du cocon. Ce mouvement endort facilement, aussi, pour se tenir en éveil, on chante chacun à son tour. — Le maître de la magnanerie fait circuler la piquette. Comme tous ces gens ne sortent ni du pensionnat ni du Conservatoire, ils chantent ce que chantaient leurs grands-pères. Toutes les fois que j'ai assisté au débourrage, j'ai presque toujours entendu la Pernette et le Bossignolet. »

La chanson du Bossignolet des bois peut aller de pair avec le Joli mois de mai ; elle existe dans tous les pays. La Pernette appartient aussi au Lyonnais et à l'Auvergne. La mère la voyant désolée, lui demande si elle a mal à la tête; mais c'est le mal d'amour qui la tient. — « Xe pleure pas, » lui dit la mère, qui, comme toutes les mères des chansons populaires, offre à sa fille un prince ou le fils d'un baron. — « Je veux mon ami Pierre, qui est dans la prison, » répond la Pernette. — a Tu n'auras pas ton Pierre, nous le perdoularons. — Si vous perdoulc: Pierre, perdoulez-moi aussi. >» La Pernette demande à être enterrée au chemin de Saint-Jacques, son ami Pierre couvert de roses, et elle

de mille-fleurs. Les pèlerins qui passeront par là « prieront Dieu pour nous deux n .

Pendant les longues recherches que nous a demandées cet ouvrage, nous avons pu nous procurer la musique de cette jolie chanson ; mais il en est d'autres qui font connaître mieux l'esprit du pays :

Il y a une femme à Saiat-Dizi, L'on dit qu'elle est malade; Elle est malade dans son lit, Sans savoir la raison pourquoi.

L'on fut trouver le médecin, Moussicu Bouill&da,

Le médecin, au premier coup d'ceil, juge de la maladie de la jeune fdle, mais l'exprime peut-être un peu trop crûment pour continuer de citer sa consultation. Il parle tout de suite de l'amoureux, à quoi l'innocente répond :

Celaït la vogue à Sainl-Dizi Le jour de notre fête , Il m'a beaucoup promené Tout le long de notre grand pré.

— Et puis? demande le terrible moussicu Bouillôda. Pressée de questions, la belle a\oue sa grossesse dans un langage encore plus cru que celui du médecin.

Je préfère la fameuse chanson de Pingo les noix, qu'on chajite également dans le Lyonnais, et qui donne une idée très-nette du rôle de l'onomatopée grotesque dans le refrain des chansons populaires 1 . Il y aurait tout un travail très-curieux à faire sur l'onomatopée, peut-être même un vocabulaire savant sur l'historique des La ri Jla, leur raison d'être, leur provenance, leur origine, leur sens caché; j'en ai donné quelques échantillons dans la Préface, mais il faudrait un savant versé dans les patois de toute la France. Rien de plus étrange qu'un refrain comme celui-ci :

ilihelin, bibelo, Popn , la gnénago ,

l'ingui , pingo , l'ingn la gnénago ,

Pingo les noix.

C'est une langue à part, singulière et bouffonne, qui, employée par un gosier agde , dériderait les esprits les plus tristes.

Cil tUPFLKURY,

Voir la 22" livraison, Lyonnais,

J'ENTENDS CHANTER MA MIE

Là-haut , sur la montagne , Ma mi' tomba maladr , Là-haut, sur la montagne, Ma mi' tomba malade , Malade dans son lit, En danger de moori' .

Je m'suis approché d'elle , Comme en amant doit faire, Je m'suis approché d'elle, Comme un amant doit faire ; Je m'suis d'elle approché , La bell' m'a refusé.

Retirez-vous errière , Je vois venir mon père, Relirez-i ans errière , Je vois venir mon père ; Mon père' , ma mère aussi , X'y prennent pas plaisi'.

X'y a- ni père ni mère, Cousins germains , ni frère , N'y a ni père ni mère , Cousins germains, ni frère, Qui puiss'nt nous empêcher, La bell', de nous aimer.

Ma mie, allons à l'ombre, Car la chaleur retombe, Ma mie, allons à l'ombre, Car la chaleur retombe, La chaleur du printemps

Ne dure pas longtemps.

Là-bas , dans la prairie , J'entends chanter ma mie.

Là-bas , dans la prairie , J'entends chanter ma mie. Là-bas , dans ces vallons , J'entends chanter Nanon.

Ma mi', reprends courage.

Jusqu'au premier village , Ma mi', reprends courage, Jusqu'au premier village, A la premier' maison , Ma bell', nous logerons.

L'oiseau qu'est sur la branche, Qui va, qui vole et chante, L'oiseau qu'est sur la branche.

Qui va , qui \ oie et chante , N'a pas tant d'agrément, Ma bell", qu'en vous aimant.

Bonjour, madam' l'hôtesse, .Apportez-nous bouteille , Bonjour, madam' l'hôtesse.

Apportez-nous bouteille , Bouteille de bon vin Bannira le chagrin.

LA PER NETTE

UUSIQoB BBCl'BII. LIB K T TRANSCRITE A V K C PIAXO PAR J. n. U KKKRI. IX.

Allegretto moderato.

CHANT

PIANO

mm

La Per - ncl-te se

)■ gj

Décret.

RjJ.

:fcz

d'à - vaut jour ,

Doux heu - res d'à - vant jour.

Y prend sa quenouillette , Tra la la la la la , Ira la la la ,

Londerira !

Y prend sa quenouillette ,

Son joli petit tour. ('<?"•)

A chaq' tour qu'elle file , Tra la la la la la , ira la la la, Londerira
!

A ebaqu' four qu'elle file , Sa mèr' vient, lui demand' Pernette ,
qu'avez-vous?

A v' -vous mal à la tête?

Tra la la la la la , tra la la la , Londerira !

Av'-vous mal à la tête, Ou bien le mal d'amour?

Je n'ai pas mal de tête , Tra la la la la la , tra la la la , Londerira
!

Je n'ai pas mal de tête, Alais bien le mal d'amour.

Ne pleure pas , Pernette , Tra la la la la la, tra la la la, Londeri-
ra !

Ne pleure pas, Pernette, Nous te manderons.

Te donnerons un prince , Tra la la la la la, tra la la la, Londeri-
ra , Te donnerons un prince , Ou le fils d'un baron.

Je ne veux pas de prince , Tra la la la la la , ira la la la , Londe-
rira !

Je ne veux pas de prince, Ni de fils d'un banni.

(bis.)

(ter.)

(ter.)

(ter.)

(1er.)

(ter.)

Je veux mon ami Pierre , Tra la la la la la , tra la la la , Londe-
rira !

Je veux mon ami Pierre Qui l'est dans la prison. (ter.)

Tu n'auras pas ton Pierre , Tra la la la la la , tra la la la , Londe-
rira !

Tu n'auras pas ton Pierre, Nous le pendolerons.

Si vous pendolez Pierre , Tra la la la la la , tra la la la , Londeri-
ra !

Si vous pendolez Pierre , Pendolez-moi-z-aussi.

Au chemin de Saint-Jacques, Tra la la la la la , tra la la la ,
Londerira !

Au chemin de Saint-Jacques Enterrez-nous tous deux.

(ter,

(ter.)

Couvrez Pierre de roses, Tra la la la la la , Ira la la la , Londeri-
ra , Couvrez Pierre de roses , Et moi de mille-fleurs.

(fer.)

Les pèlerins qui passent , Tra la la la la la , tra la la la , Londe-
rira , Les pèlerins qui passent Plieront Dieu poumons deux, (ter.)

LA FILLE DL GÉNÉRAL DE FRANCE

U U S I Q V E RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO
PAR J . B . U* E K E R L I X .

Ét

Aiteyreilo moaera'o.

Bra- ve ca - pi - tai- ne, Re - ve-

mj

PIWO.

ri/.

m- w ^-v « lempn

m Ai -m; -/ f ♦

naut de guerre, Cherchant scs a- atours, Les a laul dur - ché-es
Qu'il les

a tempo

tv

Iron - vé - es De- dans

ne

tour.

Dis donc , ma mie , Qui t'a mise ici , Dedans celle Inur ?

— C'est mon cruel pire Qllî m'a renfermée

Par rapport a vous.

Jeune capitaine , Demande à mon père Quand je sortirai,

— Beau gén'ral de Fraoce, Ta fille en demande Quand elT
sortira.

Jeune capilnine,

Prends point tant de peine ,

Tu ne l'auras pas.

— Si ne l'ai par plaire ,

Je l'aurai par <|iierre

Ou par trahison.

Son père de rajje , La prit à l'ombrage , La jeta dans l'eau ; Son
amant si sajje, La voyant qui nage , Lui tient-z-un bateau.

A la premier' ville, Son amant l'habille Tout en salin blanc ; A
la s' coude ville , Son amant l'habille

Tout d'or et d'argent.

A la s'eonde ville A chausse sa mie De souliers d'argent ; A la 1
roi si cm' ville N'en dit i» sa mie :

Tant nous marier.

Pnrii. Tyl'OQripbic Henri PLOV, rue Cirant

RONDE DES F I I , I. E S DE QU IMPERLÉ

Tout homme Iraitantl de la poésie populaire qui ne mettrait pas
M. de la Villemarqué r n première ligne , serait un ingrat , car le
savant Breton a donné en France la méthode la plus satisfaisante
pour recueillir ces sortes de chansons.

Abordant la Bretagne, une province féconde en poésie, je de-
vais naturellement parler de l'homme qui a joué en France un
rôle analogue à celui des frères Grimm en Allemagne, parcourant
toute la Bretagne , amassant des matériaux , interrogeant les pay-
sans , écoutant les enfants dans leurs jeux, notant une ballade qui
va mourir dans le gosier d'une vieille femme contrôlant les diffé-

rentes versions, air et musique, et donnant enfin deux volumes auxquels la popularité n'a pas manqué.

La tâche est plus facile aujourd'hui; la mode est aux chansons populaires, et chacun apporte sa pierre. M. de la Villemarqué élevait à lui seul un monument.

Le premier en France il a compris quels trésors de poésie étaient cachés sous l'écorce un peu rude d'un patois grossier. Il est vrai qu'il était d'un pays où la chanson populaire, attachée au sol par de profondes racines, n'avait jamais quitté l'esprit d'un peuple fidèle à ses traditions, à son costume et à ses mœurs.

Il était temps d'ailleurs.

Je n'aurai pas une grande frayeur de voir sur les rails, à peu de distance de la machine à vapeur, un énorme bloc de pierre. La machine arrive avec sa brutale impétuosité, coupe l'énorme pierre en deux et continue son chemin sans le moindre dérangement; mais les usages, les coutumes, les mœurs, les costumes, voilà ce que le chemin de fer détruit aussi complètement que la pierre posée par des fous sur les rails.

La légende des Quatre Jils Aymon est remplacée par les Mousquetaires de AI. Dumas, et la Bibliothèque bleue supprimée au profit du Journal pour tous, qui certainement ne la vaut pas. Ceux qui veulent voir la Bretagne n'ont qu'à se hâter : demain il serait trop tard. Et les paysans perdront peut-être plus vite la mémoire de leurs traditions que les gens des grandes villes.

A Paris il se trouvera assez d'esprits intelligents pour acheter cinq éditions des poésies bretonnes, dont le sens sera perdu pour les gens des villages.

Ces bascules, nécessaires peut-être au progrès de l'humanité, je ne fais que les noter ici, les ayant déduites plus longuement dans la préface.

Je dois dans ces notices appuyer plus vivement sur les questions de détail : la Chanson de la mariée et la Ballade des jeunes Jilles de Quimperlè , deux chansons relatives au mariage.

La Chanson de la mariée est une des plus belles chansons populaires de la France : c'a été de tout temps tellement h: sentiment de tous qu'elle a été chantée dans différentes provinces, augmentée et jamais diminuée. La publication actuelle, telle (pie je l'ai comprise et acceptée, n'a aucun rapport avec la science archéologique, hérissée de noies. File est plus " modeste, et s'appuie seulement sur le sentiment. ()m> tous ceux qui ont conservé dans la

civilisation l'amour et la curiosité du naturel, enfoui trop profondément au sein de nos cœurs, lisent et chantent, et son public sera trouvé.

Madame de Sévigné parle de cette chanson, qu'elle avait entendue dans une noce. Dans le Poitou et la Vendée il en existe des variantes, non pas seulement dans le patois, mais dans la musique. Je connais les variantes musicales : aucune d'elles n'est aussi satisfaisante que la mélodie de ce recueil. Jean-Jacques Hoiisseau , qui se connaissait en mélodies touchantes, disait de ce ;[eure de musique: ■ Les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je

ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue Ils sont simples, naïfs, soin eut

tristesse; ils plaisent pourtant, et il est difficile de mieux rendre le caractère de la musique populaire. La Chanson de la mariée se chante naturellement aux noces de campagne : au sortir de l'église, la première émotion passée, tout le monde est joyeux, mariés et invités. Le maire a fait un discours à ses deux administrés sur les devoirs du mariage; le prêtre a béni les époux et leur a rappelé leurs sentiments religieux. En Normandie on ne penserait qu'à se mettre à table et à boire. En Bretagne tout n'est pas terminé.

Les invités se rangent en ligne; une chaise est apportée à la mariée, et une jeune fille lui chante les couplets où sont inscrits à chaque vers ses devoirs de ménage, les soins qu'elle doit au bétail, aux enfants, à Dieu, et son renoncement aux fêtes et aux plaisirs.

Le mariage, c'est la liberté.

Ainsi le pensent toutes les jeunes filles des villes. Dans le mariage conjugal, combien ne rêvent que cachemires, bijoux, diamants, fêtes et liberté dans le monde!

Il s'est produit depuis près d'un siècle une coterie de folles qui ont écrit le mot liberté au dos du code conjugal. Le dernier des paysans a-t-il plus de bon sens que le club des femmes. Il a dit à sa compagne: "Tu resteras à la maison, tu élèveras les enfants et tu gagneras ton pain, comme moi, à la sueur de ton front, et

La leçon de la chanson bretonne est nette et positive ; mais elle se termine par une belle pensée, si doucement philosophique, que le caractère de la chanson en devient plutôt mélancolique; celle que nous publions se dénoue plus joyeusement. Ainsi qu'aux enfants, à qui on fait une risette pour leur faire oublier un reproche, le poète a terminé par une tartine de miel.

Monsieur le marié , La mariée s'afflige ; Pour la reconsole, Il faudrait l'emlirnsse.

La ballade des jeunes filles de Quimperlé est d'un tout autre caractère. Mon ami Schanu' me l'a rapportée d'un voyage qu'il fit en Bretagne; il la nota sous la dictée des jeunes filles, et elle contient ("gaiement sa moralité , mais moins morale.

Klle aurait été composée par une femme, qu'elle ne peindrait pas mieux les réels Sentiments de beaucoup d'entre elles.

Ayant à choisir entre un jeune ou un vieux mari, la jeune fille prend le lieu. Tel est le début significatif. Mais combien de désirs se cachent sous ce singulier mariage ! Il n'est guère question d'amour ni d'amitié; la jeune mariée espère que son vieil époux erètera bientôt. Le mol y est dans toute sa crudité. Klle ira Vendre sa peau à Paris. \li ! vieux célibataires qui ions mariez trop lard, lisez el relisez sans cesse les proverbes, les couleurs gaulois, écoutez les rondes des jeunes filles quand de leur voix claire, en se tenant par la main avec des mouvements de châties, elles chantent en plein air des ballades! Voire argent seul les attire : toutes elles rêvent à ce jeune et joli (garçon sous-entendu) qui termine la ronde.

Ici la femme se trahit : un secret sentiment de révolte s'agite en elle. Klle aime les beaux garçons, mais ce beau garçon la ferait travailler rudement. (le n'est pas absolument son idéal, Avant tout elle veut de l'argent dans le ménage, el quand elle aura vendu assez cher la peau de son vieux mari, elle viendra retrouver le beau garçon el l'épousera.

Gomme on l'a dit : il y a différentes morales.

Lmxirri.Kt nv.

A \.\rs, \ NANT'S EST ARRIVÉ.

ÛlSiYLK RKCIKILLIK E T TRANSCRITE AVEC PIANO PAR
J. B. UKKERLIX.

PIANO

Citant.

3fc

A Nant's, à Xant's est ar - ri - vé,

Sau - te , _J ÊL

Os

blonde, et lè-ve le pied, Trois beaux na - vir's chargés de blé,
Sau-te,

blon-de, majo-li' b'on-de, Sau-le. blonde, et lè-ve le pied.

«SX 156 >e-

A NANT'S, A NANT'S EST ARRIVÉ

A Xant's, à Xant's est arrivé, Saute , blonde , et lève le pied , Trois
beaux navir's chargés de blé; Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Trois beaux navir's chargés de blé, Saute , blonde , et lève le
pied ; Trois dani's s'en vont les marchander; Saute, blonde, ma

joli' blonde, Saute , blonde , et lève le pied .

Trois dam' s s'en vont les marchander, Beau marinier, combien ton blé? Saute, blonde, ma joli' blonde,

Beau marinier, combien ton blé?

Saute , blonde , et lève le pied , Je le vends six francs le demay;
Saute , blonde , ma joli' blonde , Saute, blonde, et lève le pied.

Je le vends six francs le demay, Saute, blonde, et lève le pied,
Il n'est pas cher, s'il est bon blé; Saute , blonde , ma joli' blonde ,
Saute, blonde, et lève le pied.

Il n'est pas cher, s'il est bon blé, Saute , blonde , et lève le pied
, Entrez, inadam', vous le voirrez; Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Entrez , madam' , vous le voirrez , Saule , blonde , et lève le
pied ; Mais quand la daine y fut entré' , Saute, blonde, ma joli'
blonde, Saute, blonde, et lève le pied.

Mais quand la daine y fut entré' , Saule , blonde , et lève le
pied , Le marinier pousse à nager.

Saute, blonde, ma joli' blonde, Saule, blonde, et lève le pied.

Le marinier pousse à nager,

Saute, blonde, et lève le pied.

« Mets-moi-z-à terr' , beau marinier ; n

Saute, blonde, ma joli' blonde,

Saute , blonde , et lève le pied .

a Alets-inoi-z-à terr' , beau marinier Car j'entends nies enfants
crier; Saute, blonde, ma joli' blonde, Saute, blonde, et lève le
pied.

Car j'entends mes enfants crier, Saute, blonde, et lève le pied.

Vous mentez , la bell' , vous inentez Saute, blonde, ma joli'
blonde, Saute, blonde, et lève le pied.

Vous mentez, la bell', vous mentez Saule, blonde, et lève le
pied.

Jamais enfant n'avez porté ; Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute , blonde , et lève le pied.

Jamais enfant n'avez porté; Saute, blonde, et lève le pied; S'il
plaît à Dieu, vous en aurez, Saute, blonde, ma joli' blonde, Saute,
blonde, et lève le pied.

S'il plaît à Dieu, vous en aurez, Saute , blonde , cl lève le pied ,
Et ce sera d'un marinier; Saute, blonde, ma joli' blonde, Saute,
blonde, et lève le pied.

Et ce sera d'un marinier.

Saute* blonde, et lève le pied; Il portera chapeau ciré, Saule,
blonde, ma joli' blonde, Saule, blonde , et lève le pied.

11 portera chapeau ciré , Saule, blonde, et lève h" pied, Un
épissoir à son coté ; Saule, blonde, ma joli' blonde, Saule, blonde,
et lève le pied.

Un épissoir à son côté , Saute, blonde, et lève le pied, Une cu-
lotte goudronné' ; Saule , blonde , ma joli' blonde ,

ROSSIGNOLET DES BOIS

Kossignolet des bois , Rossiguolet sauvage , Rossignol par amour
Qui chante nuit et jour, Il dit dedans son chant .

Dans son joli langage :

Filles, mariez-vous.

Le mariage est si doux :

Il y en a de bein doux Il y en a de bein rude».

Il y en a de bein doux , Je crois que c'est pour vous.

Vous n'irci plus au bal.

Aladam' la mariée , Vous gard'rci la maison .

A bercer le poupon.

Adieu châteaux brillants, Lt liberté des filles ; Adieu la liberté,
Il n'en faut plut parler ; Monsieur le marié.

I,a mariée s'afflige ; Pour la reconsole.

Il faudrait I embrasser.

MUSIQUE RECUEILLIE K T TRANSCRIT!
AVEC PIANO PAR J. B. IVEKERLIN

CHANT

Allegretto moderato.

3ËËËË3ËÎ

PIANO, j

br-N — jH

^ — lv* V

va - ge, Ros-si - gnol par a-mour Qui chante nuit et jour, Il

N K , .Ten.

dit dedans son chant, Dans son jo-li lan - ga - ge: Fil -les, ma-
ri-ez-

- vous , Le mariage est si doux ! Il y'en a (ïc bein doux , Ur-4-
— 1 r! ■

tu-

y.*: — if

v'en a de boi

Decrcsc. . Rail.

bein ru - des. Il y'en a de bein doux, Je crois que c'est pour

'kl

vous. V

-f* — -=i — ir

ous ni- rez pu

s au b

al , Ma

-dam' la ma-ri -

é - e, Vous

gard' rez la n

âaison, 1= 5

ber-ccr le p

3U-pO

- dieu châteaux bril -

- -îh

MISIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. H'EKKRLIV

Allegretto.

CHANT

PIANO

mf

Mon pèr' m'a don - né

à choisir, Mon pèr' m'a don - né à choisir, D'un vieux ou d'un
jeu ■

Mr

Je

=r*Ft

ne mari , Tra la la la la la la la la , Tra la la la la pour ri - re.

D'un vieux ou d'un jeune mari, (bis.) Devinez laquelle j'ai pris,
Tra la la la la la la la la , Tra In la la la pour rire.

Devinez laquelle j'ai pris; (bis)

Le jeun' laissé, le vieux j'ai pris, Tra la lu la la la la la la , Tra
la la la la pour rire.

Le jeun' laissé, le vieux j'ai pris; (bit.) Je voudrais qu'il lienne
un édit , Tra la la la la la la la la , Tra la la la la pour rire.

Je voudrais qu'il vienne un édit (bis.) Décorcher tous les vieux
maris, Tra la la la la la la la la , Tra la la la la pour rire.

D'ééoreher tons les lieux maris, (bit.) J'écorcherais le mien
aussi, Tra la la la la la la la la la , Tra la la la la pour rire.

J'écorcherais le mien aussi, (bis.) J'irais vend' sa peau à Paris,
Tra la la la la la la la la , Tra la la la la pour rire.

J'irais vend' sa peau à Paris, (bis.) Pour retourner dans mon
pays, Tra la la la la la la la la la , Tra la la la la pour rire.

Pour retourner dans mon pays, (bit.) Où je prendrais jeune et
joli, Tra la la 1 1 la la la la la la , ' Tra la la la la pour rire.

Pirll. Ty|>oQrt|>hio ll. nii Plow , rue QwuHW, H

LORRAINE

j'\ Al PLANTÉ ROSIER. — BON PBRB |THN VOL' - T -A
l.*HBRBB. I.K ROSIBB d'aRGBNT.

J'ai déjà décrit longuement les réjouissances on l'honneur du mois de mai dans des provinces (ont à fait opposées, et j'ai montre' que, soit dans l'extrême nord ou dans l'extrême midi de la France, il existe de nombreux points de ressemblance. La Lorraine va fournir un exemple de pins par ses chants populaires des Trimazot qni ont fait, font et feront longtemps pâlir plus d'un front d'archéologue. Dans toutes les chansons lorraines de mai, qu'elles soient en français ou en patois, Yù Trimazo! revient à chaque refrain comme une sorte d'invocation qui n'est pas sans rapport avec les refrains des poètes de l'antiquité.

o Trimazot, ç'at lo maye,

o mi-maye , Ç'at lo joli mois de maye, Ç'at lo Trimazot.

Traduction : » o Trimazo, c'est le mai , ô mi-mai ! c'est le joli mois de mai ! c'est le Trimazo. » Ainsi s'en vont chanter par les villages des groupes de jeunes fdles habillées de blanc et couvertes de rubans et de fleurs. D'habitude elles sont trois, une chanteuse et deux danseuses. La jeune fille, suivant la fécondité ou la malignité du poète du village, chante d'anciennes chansons ou de nouvelles, poétiques ou satiriques, toujours encadrées dans l'éternel refrain du Trimazo cité plus haut. Au refrain, les deux danseuses frappent des mains et sautent avec d'autant plus d'accentuation que le chœur est nombreux, car souvent un chœur d'une douzaine de filles reprend le refrain, laissant à celle qui a le

plus de voir la tâche difficile de chanter avec esprit les nombreux couplets.

Le paysan français, naturellement gausseur, a toujours médité des gens du village voisin. Il a l'amour de son clocher; celui qu'on voit poindre à une demi-lieue de là n'abrite, selon lui, que des buveurs, ou des jaloux, ou des avarés, ou des coquettes. Dans certaines provinces il en résulte des rencontres et des rixes très-graves entre les garçons ; mais dans la Lorraine, tout s'y passe plus malicieusement. Ce sont les filles chargées de chanter en l'honneur du Trimazo qui vont au mois de mai , dans le village voisin , colporter des couplets satiriques contre les gens de l'endroit. Une bande d'autres jeunes filles accepte gaiement cette lutte poétique, et va dans le village d'où sortent leurs voisines colporter des couplets analysant le caractère particulier ou les défauts des habitants. Pendant les longues veillées d'hiver, le poète de l'endroit a écouté toutes les plaisanteries et les bons mots dirigés contre les gens du village voisin , et il les a ajustés tant bien que mal dans des couplets pour en régaler ses compatriotes et ses adversaires au mois de mai. Des gâteaux , des fruits, des liards, récompensent les chanteuses de l'une et de l'autre bande. Il est fâcheux que cette coutume se perde; sans regretter l'esprit superstitieux et arriéré de l'ancienne France, combien, avec l'instruction, vont s'envoler à jamais de poétiques coutumes comme l'invocation au mois de mai, que l'esprit positif d'aujourd'hui ne remplacera jamais! Au moment où les chansons du Trimazo tendent à disparaître, les archéologues ont recueilli le mot, et déjà ils l'ont accommodé à toutes les sauces. Que veut dire Trimazo? De nombreux chrrurgiens-étymologistes ont emporté le mot dans leurs amphithéâtres et l'ont disséqué, des chimistes littéraires l'ont analysé, d'autres l'ont pesé. Il en est résulté toutes

sortes d'opinions grotesques dont la place n'est pas ici : la plus raisonnable a été' de décomposer le mot tri, trois, et mazo ou HUUette, fillettes ; c'est une é t y i n o I o g i o presque sensée, ce qui est rare en éty mologie . Trimazo voudrait dire (rois filles. On a vu que le plus généralement trois filles se réunissaient pour

aller chauler les couplets. M. A. de la Fizelière, qui m'a été très-utile dans cette notice, penche pour cette explication ; mais je dois le citer textuellement pour le trait suivant :

« Dans les villages du pays messin on fait encore l'amour sans trop de cérémonie. — Tu me plais, veux-tu de moi? — Oui, non. — Tout est dit. Je me rappelle à ce propos, raconte M. de la Fize-lière, qu'un hcau garçon de vingt ans, grand coureur de guille-doux , à ijiii on vantait les plaisirs de la ville , répondit un jour : — Xe me parlez pas de la ville, on ne peut y avoir de femmes qu'à force de grimaces. »

C'est en citant de tels mots qu'on fera connaître le vrai paysan français, net, résolu, marchant droit en affaires (sauf dans les affaires d'intérêt), et traitant la femme et l'amour avec sans-façon.

Si la jeune fdle a répondu oui, l'affaire s'arrange comme dans certains cantons suisses où le futur passe la nuit couché près de son amie, mais sans porter atteinte à la morale. Stendhal en a parlé dans un chapitre de son livre de Y Amour. Cette coutume existait également autrefois chez les anabaptistes, dans le canton de Montbéliard. II. de la Fizelière prétend que les entrevues sont souvent fort innocentes : mais ce terrible mot sourciit indique quelques malheurs. La blonde, ainsi les amoureux appellent -ils leur préférée, passe donc la nuit avec le garçon de son choix, qui ne s'est présenté, d'ailleurs, qu'avec le mariage à la bouche. On

voit quelquefois une sœur ou une amie partager la couche des amoureux, et la précaution n'est pas mauvaise. L'aventure commence à minuit, à la fenêtre, pour se dénouer au point du jour; quelquefois les garçons viennent de très-loin pour voir leur blonde, et s'en retourner le matin plus amoureux que jamais. Beaucoup de chansons ont célébré cet usage; j'en citerai une recueillie par M. de la Fizelière à Monhy- lez -Metz, et par la colère qui s'empare du père au dénouement, on juge qu'il a passé dans sa jeunesse par les mêmes aventures, et qu'il ne les trouve pas si- innocentes que les jeunes gens voudraient le faire croire.

LE ROXDEAL I)l: JOZON.

Quand le Jozon me venait voir, Qu'il était encor garçon, C'était vraiment plaisir de le voir, Parce qu'il m' embrassait souvent.

Où donc est le pauvre bon temps D'il y a au moins soixante ans?

C'était vraiment plaisir de le voir, Parce qu'il m'embrassait souvent :

Une fois il passa par la fenêtre, Il s'est tout écorché la.... tête.

Où donc est, etc.

Une fois il passa par la fenêtre ,

11 s'est tout écorché la tête.

Il a voulu fermer la fenêtre , Il fit du bruit, le diable de bête.

Où donc est , etc.

Il a voulu fermer la fenêtre, Il fit du bruit , le diable de bête.

Il est venu près de mon lit, Et s'y est tout aussitôt mis.

Où donc est, etc.

Il est venu près de mon lit, Et s'y est tout aussitôt mis.

Mou papa y est venu

Avec un brin de fagot.

Où donc est, etc.

Mon papa y est venu Avec un brin de fagot; Il a tapé sur le lit,
Sur Jozon et sur Marie.

Où donc est , etc.

Il a tape sur le lit,

Sur Jozon et sur Marie , C'est l'Jozon qui l'a l' mieux senti,
Parce qu'il était par-dessus.

Où donc est, etc.

C'est l'Jpzon qui l'a l' mieux senti, Parce qu'il était par-dessus.

Il s'est sauvé devant chez nous ,

Sans culotte et sans sabots.

Où donc est , etc.

Il s'est sauté devant chez nous, Sans culotte et sans sabots.

Il a eu bien froid dans le dos, Parce qu'il gelait bien fort.

Où donc est, etc.

Il a eu bien froid dans l'dos, Parce qu'il gelait bien fort.

Depuis que nous sommes maries , Combien de fois me l'a-t-il
renommé ?

Où donc est le pauvre bon temps.

D'il y a au moins soixante ans?

Cu uirné.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC I' I A N o PAR J. B. IVEKERLIN

CHANT

PIANO

Allegretto moderato.

5^e

J'y ai plan - té ro -

- sier Mi-gnon, gail-lard, jo

li; Je l'ai plan - té le N

soir, Le ma-tin l'a : dé-ra la la, Le ma-tin l'a re - pris.

2^o STROiJE

1 fc=J

HiipP

Je l'ai plan - té lo soir, Le ma-tin

l'a ro - pris; Je lui ai dit: Ro - sier, Tu as bien

Rail.

tôt, dé - ra la la, Tu as bien - tôt re - pris.

J'Y AI FLA>'TE ROSIER

J'y ai planté rosier Mignon, gaillard, joli; Je l'ai planté le soir, Le matin l'a, déra la la, Le matin l'a repris.

Je l'ai planté le soir.

Le matin l'a repris ; Je lui ai dit : Rosier, Tu as bientôt, déra la la, Tu as bientôt repris.

Je lui ai dit : Rosier , Tu as bientôt repris.

Ah ! que n'attendais-tu Le joli mois, déra la la, Le joli mois d'avril?

Ab ! que a' attendais- tu Le joli mois d'avril ?

Que tout y pousse en berb' , Que tout bois, déra la la, Que tout bois reverdit.

Que tout y pousse en berb' , Que tout bois reverdit ; Que toutes ees fillett's, Aient de nouveaux , déra la la.

Aient de nouveaux amis.

Que toutes ces fillett's Aient de nouveaux amis; Je garderai le mien , Car j'en ai un , déra la la, Car j'en ai un joli.

Je garderai le mien , Car j'en ai un joli ; Il n'est pas dans la Franc' Ni dans c' pays , déra la la , \i dans c' pays ici.

Il n'est pas dans la Franç' Xi dans c' pays ici ; Il est en Angleterr' , Son noble roi , déra la la , Son noble roi servi'.

Il est en Angleterr¹ , Son noble roi servi' , S i' n' rev ienl pas bientôt , Je l'enverrai , déra la la , Je l'enverrai quéri'.

S'i' n' revient pas bientôt , Je l'enverrai quéri' Lu chaise ou en charreti' , Kn carillon, dira la la, F.n carillon joli.

MON PÈRE M'ENVOT-T-A L'HERBE

1 Servi lear, dv.i* l'idiome hk- oui «jnonymr à'awunt, par oppoiir-ton I vudtmte

MON P È R E M'EWOI'-T-A L'HERBE.

KO SI QUI RECUEILLIR ET TRANSCRITE AVEC PIANO r A R J. R. VI KHI LIN.

PIANO-

Allegretto moderato.

mj

Rail.

bois jo-li, Je ne cueil - le point d'her-be, Je cherche un

Decre\$e. i

nid, Le ser-vi»teur que j'ai - me N'est point i - ci.

=<Sh

Dtertie.

Je ne cueille point d'herbe,

Je cherche nu nid ,

Je cherche un nid ; Mettant le pied dans l'herbe,

J'écrase tin nid.

Le serviteur que j'aime

N'est point ici.

Mettant le pied dans l'herbe,

J'écrase un nid ,

J'écrase un nid ; u Tout beau, tout beau, mam' relie ,

» Tu bris' mon nid. n Le serviteur que j'aime

N'est point ici.

■ Tout beau , tout beau , mam'-zelle ,

a Tu bris' mon nid ,

n Tu bris' mon nid. »

u Je ne suis point mam'zelle,

r> J'ai-z-un mari. »

Le serviteur que j'aime

N'est point ici

Je ne suis point mam'zelle,

J'ai-z-un mari,

J'ai-z-un mari ; Et trois enfants sur terre ,

Qui sont de lui.

Le serviteur que j'aime

N'est point ici.

Et trois enfants sur terre,

Qui sont de lui ,

Qui sont de lui ; L'un est en Angleterre,

L'autre à Paris.

Le serviteur que j'aime

N'est point ici.

L'un est en Angleterre,

L'autre à Paris ,

L'autre à Paris ; L' troisièm' dessous ma robe

Le plus joli ; Le serviteur que j'aime

N'est point ici.

MUSIQUE REGIE¹¹.LIE ET TRAXSCRITE AVEC PIANO PAR J. U. UEKER^{1.I.X}

Allegretto moderato. p

CHANT

PIANO

mant A l'heur' de

main - te

nant? Il est à Pa - ris ou bien à Or - lé -

£=Cz

Cresc.

- ans; Où est - il ce ro-sier blanc Qui lieu -rit en bou-tons d'ar -
gent?

Crète.

Il est à Paris , ou bien à Orléans ; Il apprend à faire des ami-
caux d'argent. Où est-il , ce rosier blanc, Qui fleurit en Initiions
d'argent?

Il apprend à faire des anneaux d'argent; Lèpre «lier qu'il fit, il
m'en a fait présent. Où est-il . ce rosier blanc , Qui fleurit en bou-
lons d'argent ?

Le premier qu'il fit il m'en a fait présent , Il inl'a mis au doigt,
il y'esl resté sept ans ; Où est-il , ce rosier blanc , Qui fleuri! en
boulons d'argent?

Il m Ta mis au doigt , il y'esl resté sept ans Au boni dessepl
ans, voilà l'anneau qui fend, Oû est-il , ce rosier blanc , Qui fleurit
en boulons d'argent?

L'anneau est fendu, nos amours son) perdus ,

L'anneau est r* sou dé, nos amours sonl r'irouw

Oû est-il , ce rosier blanc , Qui fleurit en boulons d'argent?

l'aria. Ty|>oQr«| liio lli'ori Ptoi , me Garr.nci-ic, 8.

LYONNAIS

BELLE, ALLONS NOUS ÉPEO M H NU R . NOUS ÉTIONS DIX
PILLES DANS UN PRÉ. P I N C o LES NOIX

Il est singulier que les Lyonnais n'aient pas encore étudié la poésie populaire de leur province; la ville de Lyon seide fournirait un volume curieux sur une industrie qui a longtemps défrayé les faiseurs de couplets : les ouvriers de toute sorte, les canuts et le Lyonnais proprement dit, montreraient combien ces chansons ont défrayé les provinces voisines : le Bourbonnais, le Dauphiné. J'avais espéré pouvoir donner une chanson de canut; mais l'ouvrier en soie ne paraît pas porté à la composition musicale; toutes ses chansons sont adaptées à des ponts-neufs, à des airs de vau-devilles ; le patois en est presque inexprimable, et les allusions aux termes du métier sont généralement ordurières.

D'ailleurs, aujourd'hui le canut n'existe plus, c'est-à-dire ce type singulier dont les dessinateurs se sont emparés dans ses habits de fête, et qui nous a valu la création d'un polichinelle parti-

culier, Guignol. Dans un récent voyage à Lyon, j'ai visité bien des ateliers de cette redoutable Croix-Rousse d'où l'insurrection est descendue plus d'une fois dans la ville: j'y ai trouvé, même le lundi, d'honnêtes ouvriers travaillant au métier, montrant un certain orgueil à expliquer leur industrie, déroulant leurs étoffes brillantes dont le tissage est obtenu avec tant de peine et de soins. Mais le canut n'existe plus. Il chante encore un ancien refrain :

Allons aux Brolteaux, — Ma mie Jeanne, Allons aux Brotteaux,
— Car il fait beau. — Nous y mangerons — Une salade, Nous y
danserons — Un rigaudon.

Mais déjà sont effacés de sa mémoire ces couplets de la langue canuse, dont voici l'échantillon le moins barbare :

T'iras chez Monsu Champavert , Un battant 1 il doit nous prêter,
Et une ensoupele de derrière '2 Que tu te feras apporter.

Quand tu seras, pauvre Tarnette, L'épouse du petit Bastien, Il
n'y aura sur la banquette^ Canuse qui ne soit si bien.

D'une énorme collection de chansons que m'a procurées un poète local, M. J.-B. Coignet, il m'est impossible d'en donner même le sens; les patois bravent l'honnêteté et semblent un masque qui permet de tout dire; mais la langue française, dans sa clarté merveilleuse, astreint la pensée à une politesse qui gênera considérablement ceux qui devront traiter un jour de la poésie particulière aux canuts :

Pelila cervella ,

Vos n'y pensez pas

D'être si cruenta?

X'avis gin d'appas;

Celi que vos aime RT est-il pas assez puni D'aima una groussa laida Sans avay votrou mépris?

C'est encore un couplet qu'on peut citer, mais qui ne donne pas l'idée des chansons de la Croix-Housse il y a cinquante ans; et cependant il est important que ce sujet soit étudié.

Ternir» do métier rie» ouvriers en soierie

L'Académie des sciences morales, qui envoie des membres étudier en France et à l'étranger la question des salaires, trouverait d'utiles renseignements dans la Chanson sur la révolte des canuts en 1788, qui voulaient avoir deux sous de plus par aune de façon. Avant la révolution de 1789, les canuts chantaient leurs misères, en 1830 ils se battaient; cependant dans une complainte de cette époque, entre 1830 et 1840, j'ai trouvé un couplet touchant :

Ah! songez dans cette salle

Où s'étale Le velours est le damas , Que celui qui le travaille

Sur la paille Périt dans un galetas.

Voilà une plainte touchante qui en dit plus dans sa naïveté que tous les travaux des économistes! En entrant dans ces pauvres chambres où sont installés les métiers, ce couplet me revenait sans cesse à la mémoire ; mais aujourd'hui la propreté est entrée dans le galetas, et l'ouvrier y a gagné un peu en bien-être, de

même que l'instruction lui a enlevé ce patois canut, dont les vieillards seuls se souviennent.

Le compagnon lyonnais a de la finesse; je n'en veux pour preuve qu'une certaine chanson railleuse contre les Auvergnats, ses voisins, qui viennent exercer leurs mille industries dans Lyon. Ce sont des maçons en goguette, qui terminent chaque couplet par une sorte d'imitation de la musette :

Chct donc demain la dimanche Que nous chavons resoulu De nous mettre quatre ensemble Pour dispencher un escu.

Anus en fûmes à Villeurbanne 1 Chez le boulanger Fay, Celui qui a la renommaye De faire de cbi bon pain bis.

Ah hi hou ha! ah hi hou ha hia.

Bonjour, madame l'hochtsesc :

Voudriez-vous apporter l'ne bonn' soupe à la graisse Et <lu bon lard fricassé?

Surtout prenez-y bien garde , Nous espargnez pas le pain , Y en faudra pour nous quatre Cinquante livres le moins !

Ah lu hou lia! ah hi hou lia hia.

En entrant dedans la chambre , Noos aperçûmes passer Notre maislrc l'aschitclc, Nous lui dismes de monster; Voyant tant de pain sur table, Il en parus eslonné , Mous lui dîmes que pour nous quatre Y en faudrait un' fournée !

Ah bi hou ba! ah hi hou ha hia.

Puis nous nous somm's mis i\ table Et nous nous somm's re-sgalés Autant qu'nous estions capables, Même à nous

estraugouiller

1 Petit village à une demi-heure de Lyon. - Eufui*.

Et quoiqu'il eût la colique, Yostre bon ami (iaspard Yous a chanté le cantique Du grand bon saint Lienard.

Ali hi hou Ira! ah hi hou lia hia.

Après avoir bu la goutte , Yous sont partis pour Lyon, Yous ons rencontrés eu route Trois chapeliers bons lurons.

Ils nous ont cherché dispute, Yous leurs avons répondu; Yous nous sommes mis en butte Et nous les avons battus.

Ah bi bon ha, ah bi hou lia hia.

Passant près d'oun corps de garde, Ont voulu nous arrester, Yous disant : Chers camarades, En prison il faut aller; Mais nous qu'avions fait ribotte , Et quvétinns des entêtés, Nous avons battu le poste Et nous nous somin's escannés Ah hi hou ha! ah hi hou lia hia.

Arrives à la Croix-Blanche, Il fallut nous séparer, Promettant que I austre dimanche Nous faudrait recommencher; Au revoir, chers camarades , Et surtout n'ouhlions pas Qu'il nous faut bien prendre garde De ne pas nous fouchtre en bas.

Ah hi hou ha! ah hi hou ha hia.

Ch WII'KI.Kl av.

BELLE, ALLONS NOUS ÉPRO MENER

licelle , allons nous épromener Tout le long de la mer courante 1 ;
Belle , allons-y , allons-y donc , Tous les plaisirs nous y
prendrons.

La bol!' n'en fut pas aussitôt, Qu'elle lui demande à boire ;
Avant de boire ce vin blanc, Belle, faut couler votre sang.

D'hcbillez-moi 5, déchaussez-moi , Mon beau galant , je vous
en prie Le beau galant tir' son soulier, La belle avance un coup de
pied.

Le beau galant tombe dans l'eau , Et se relie par une brandie
, La belle tire son couteau Va coupé la branche dans l'eau.

Mangez, anguiH's, mangez, poissons Mangez la chair de cette
bête , Mangez, aWJUuTs, mangez, poissons Mangez la chair de
ce lavreau3.

Le noyé surnageant.

Belle , qui vous emmènera Dans le château de votre père '?

Sera pas toi, mauvais baron, Que les poissons t'y mangeront.

Ah! vogue, vogue, marinier, Mèn'-moi au château de mou
père; Ah! vogue, vogue, marinier, J'ai cent cens à te donner.

1 Hivirc large cl rapide. — - Disliabillet-inoi. — 1 Tcimc de
méprit.

NOUS ÉTIONS DIX FILLES DANS UN PRÉ

M r S I Q U ■ RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR
J . IL . W E K E R L I X.

CHANT

PIANO

Allegretto moderato.

Nous é - tions

î_S__fc_l> h. — k-.

N-JV,

dix fill's dans un

pré, Tout 's les

^ J 1 dix à ma -ri

• er, Y'avait

Di-ne, y'avait

Chi-ne, Y'a-voit Clau-dine et Mar - ti-ne: Ah! ah! Cath'ri-nelle
et

Cath'ri-na, Y'a-voit la bel - lo Su-zon, La duchess' de Montba-
zon,

A tempo.

fia».

Y*a-voit Ma-de - Ici

ne, H y'a-voit la Du Mai

- ne.

Ait.

j(Hmpo.

Le lils du roi vint à passer, [/fils du roi vint à passer, Salua
Dine , Salua Chine , Salua Claudine et Martine ,

Ah ! ah !

Catlf rinette et Cath'rina ; Salua la belle Suzon , La duchess' de
Montbazon , .

Salua Madelaine, Embrassa la du Maine..

A toutes il fit un cadeau , A tout' s il fit un cadeau , Bague à
Dine , Bague à Chine , Bague à Claudine et Martine,

Ah ! ah!

Caih'rinette et Cath'rina; Bague à la belle Suzon, La duchess'
de Montbazon , Bague à Madelaine , Diamants à la du Maine.

Puis il leur offrit à coucher, Il leur offrit à coucher:

Paille à Dine , Paille à Chine , Paille à Claudine et Martine,

Ah! ah!

Caih'rinette et Cath'rina; Paille à la belle Suzon, La duchess'
de Montbazon , Paille à Madelaine , Beau lit à la du Maine,

Puis toutes il les renvoya , Toutes il les renvoya, Chassa Dine ,
Chassa Chine , Chassa Claudine et .Martine,

Ah ! ah !

Caih'rinette et Cath'rina, Chassa la belle Suzon, La duchess' de
Montbazon , Chassa Madelaine , Et garda la du Maine.

PIXGO LES XOIX.

U o S I Q D F BKCDII tLII KT TRANSCRITE AVKC PIAWO
PAR J. B. U' B K 1! R 1. 1 \\\

CHANT

PIANO

ri

j4 Uegrelta.

Der-rici' chez nous

v a-t -un

mf

bois, Pingui pin - go, pin-go les noix, Deux lièvres sont dedans
le

bois, ,6i-be-lin bi-be - lo, po-po la gué-na

go, Pin - go la guc" - na - go, pin-go les noix. > •>

ftif.

Xr courez jamais dans le bois.

Pingui pingo, pîngo les doù .

A près deux lièvres à lu fois,

Itihclin bibdo . pono In gucnago, Pingui pingo .

Pingo In guénagn , piogO les noix .

p«tii. Ttpnr'''pl'i' Hmt\ Pin», m finr»nri#r», ».

Pour les chasser m'en fus au l>ois.

Pingui pingo , piogO les noix , Ils sont partis en tapinois .

Rihelin liibrlo , popo la guénago, Pingui pingo, Pingo la guénago, pingo les noix.

ORLEANAIS.

LUS PILLES DE CERVoiS. — L E I' 1 O C. IL E LU DE T E R II
E . LES Cl, OC II ES.

Il est un coin de l'Orléanais bien particulier, la Sologne, pays de fièvre, où le sol est pins dur à cultiver qu'ailleurs. Et cependant le paysan chante comme dans la florissante Normandie , et ses chansons ne sentent pas la fièvre. C'est un singulier peuple que le Solognot, dont le nom a quelque chose de triste et de résigné. On peut encore en parler aujourd'hui, car beaucoup ont connu les misères de ce peuple; mais grâce aux progrès qu'a faits l'agriculture , la Sologne défrichée tiendra bientôt son rang au milieu des riches plaines de la France, et toutes lamentations à cet égard seraient inutiles.

En Sologne on se divertit comme ailleurs aux jours de fête, et on m'a conté qu'à une certaine fête de village, dans un cabaret, les filles s'étaient séparées des garçons pour se réunir dans une

salle voisine. Les deux sexes s'étaient-ils disjoints exprès pour composer une chanson? Je ne saurais le dire au juste. Toujours est-il qu'à un moment donné les garçons ouvraient la porte de communication, et l'un d'eux s'avavançait et chantait un couplet sur les filles : celles-ci répondaient un couplet improvisé immédiatement contre les garçons. Le troisième couplet était consacré à se moquer des filles , le quatrième des garçons , et ainsi de suite.

Il en est au village comme à la ville : toujours on dissentera sur l'homme et la femme : s'il y a quelques esprits masculins, modérés et éclectiques qui prennent la défense des femmes, tandis qu'au contraire certaines femmes plus audacieuses tournent leurs armes contre elles-mêmes, chaque sexe a toujours été fier de ses apanages et a cherché à rabaisser l'autre au profit du sien. Depuis les législateurs de l'Inde la discussion se continue, s'appuyant sur l'alchimie, sur la théologie, sur la physiologie, suivant la mode du moment: nous n'en sommes pas plus avancés.

L'homme reste homme et la femme reste femme.

Il était curieux de montrer la même discussion au village, avec cet avantage pour les paysans solognots qu'ils la rendent plus gaie en la recouvrant de poésie et de musique. J'ai montré dans la préface la méthode des compositeurs populaires, car dans tout art si naïf qu'il soit, il y a une sorte de méthode. Si j'avais pu recueillir la chanson moitié contre les filles moitié contre les garçons, il me serait facile de prouver de quels jalons particuliers se servent les improvisateurs de ces chansons; malheureusement la personne qui me communique le récit de la fête à laquelle elle a assisté, n'a pu noter ni les paroles ni la musique qui sortaient de ce cabaret.

L'art populaire d'Epinal a répandu U- goût de ces dissensions entre l'homme et la femme. Qui ne s'est arrêté devant ces symboliques gravures sorties de l'imprimerie d'Epinal et dont le vif coloris tire l'œfl? Là ce sont des hommes menés au moulin par les femmes : les hommes sont jetés sans gêne entre les meules pour être broyés afin de devenir meilleurs, et les femmes sont conduites au forgeron pour être battues sur l'enclume afin d'en sortir plus souples.

Ces réflexions sur la nature de la femme et sur le rôle qu'il convient à l'homme de tenir envers elle, sont inscrites si vivement dans l'esprit du paysan, qu'un homme qui fut célèbre un moment par suite d'une accusation capitale, le père \ illel , un des plus grands comédiens que j'aie vus, oublia au tribunal et le danger qu'il courait et la feinte surdité que depuis huit jours il montrait en pleines assises, à Laon, lors du procès Lemaire . pour s'écrier tout à coup :

— Un homme qui bat sa femme, c'est comme celui qui frappe sur un sac de farine, le bon sort, le mauvais reste, n

Si un homme qui se sent coupable, dont la tête est menacée, ne résiste pas à l'envie de prouver sa finesse par une image empruntée aux choses qui le frappent journellement, on pense combien doit être grande cette préoccupation dans l'esprit d'un paysan libre, vaquant à ses affaires, conduisant une voiture de fermier, labourant ou récoltant ses fruits. Il est occupé matériellement; mais quand l'intérêt ne l'emporte pas, il peut réfléchir à beaucoup de choses, et la femme, quoique son rôle soit d'un degré plus inférieur au village qu'à la ville, apparaît avec l'éducation qu'il convient de lui donner en ménage. C'est ce qui explique la

chanson que chantaient au cabaret les Solognots en dénigrant le sexe opposé.

L'art populaire, la gravure, n'a pas peu contribué à entretenir les idées entre lesquelles marchent en tête le souvenir des grands hommes (Napoléon I^{er}) , la légende populaire (le Juif errant) , la complainte (Pythias et Damon) , et la reproduction de la beauté sous toutes ses formes, ainsi que de l'amour au sérieux comme au grotesque (Héloïse et Abailard) , et la forge et le moulin dont je parlais tout à l'heure.

Avec la faïence peinte qui s'étale sur le dressoir, cette imagerie semble former tout l'art pour le paysan ; mais il en est un autre qui lui parle plus directement et plus profondément. La chanson réjouit son oreille et son cœur, quand elle ne l'attendrit pas. Le paysan préfère celle qui le réjouit. Il a assez de tracasseries et de misères avec sa terre, pour ne pas chercher dans l'art un peu de cet étourdissement qu'il trouve au fond de la bouteille.

La véritable chanson populaire est celle qui ressemble aux assiettes à coqs et aux enluminures des gravures à un sou. Aussi malheureusement suis-je obligé de supprimer beaucoup de ces poésies, trop salées pour nos oreilles timides. Ce seraient certainement les plus gaies du recueil actuel, mais les curés y vont trop dans les bois « cueillir la noisette » ; et les gaudrioles un peu découlottées que les jeunes filles chantent innocemment en chœur sans en approfondir le sens, sont passées de nos mœurs. C'était pourtant l'art correspondant à la faïence et à l'imagerie.

Les chansons de Sologne que nous publions aujourd'hui ont ce caractère bien particulier. La poésie n'en est pas des plus fines, mais elle a son accent net, précis, et pour la première fois, dans

l'énorme quantité de chansons que nous avons recueillies pour choisir les plus caractéristiques, une industrie nouvelle qui a été la terreur du paysan, apparaît, présentée même avec une habileté de dramaturge. Le dénoûment de la chanson du Pioehrur de terre, un esprit rompu à tous les artifices de l'art ne l'eût pas trouvé si imprévu.

Mais à quoi bon commenter ces chansons! Si celui qui la chante, si ceux qui l' écoutent, n'en sont pas frappés, c'est que le sentiment leur manque, et je ne saurais démontrer le sentiment.

CuwMinn

LES FILLES DE CERXOIS

C'est les fill's de Cernois, Grand Dieu! qu'ell's sont donc Gèrdes!

Elles s'en vont le soir après souper, Pour faire un tour en vill' ,
Pour voir leur bien-aimé.

Le beau galant s'en va A la port' de la belle :

Iji bell' , la belle, ouvrez, si vous m'aimez; Vous ét's à la clia-
leur, Et moi à la fraichieur.

Je n'ouvre pas ma port' , Au quart il n'est point l'heure.

Vous reviendrez sur les onze heur's, minuit. Papa sera couché ,
Maman bien endormi'.

Le beau galant s'en va Trouver ses camarades :

Cliers camarad's , que j'ai le cœur content Je viens de voir ma
mi' , Son co?ur cil' m'a promis!

La bell'", qu'était pas loin, Qu'entendait ces paroles:

Vierge Marie, empêchez-moi d'aimer Tous ces garçons trom-
peurs Qui ii ni ni avoir mon cœur,

MUSIQUE REÇUE IL LU ET TRANSCRITE AVEC 1* I AN o PAR J. R . UEKERLIN

fil -

le de quinz N—

e ans, S'en va dire

à sa mè -

re ; Ce

st un' jeun'

fil - le de quinze ans, S'en va dire à sa mè - re : Maman , m'y
faudrait un a-

en.

rcn.

- ma

. j J Jnt, Je l'aime-

rai si

tendren

ienl

Tout comme

vous ainu

lit mo

n pè

'en.

iÉP

■te I E-

— Oh! va, ma BIT, que penses-tu? j

C'est un piocheur de terri' !

Xous qui n'avons que toi d'enfant , Xous te marierons riche-
ment; Tu seras grosse fermière.

Grosse fermier-' m'appartient pas, j

Je d' sujs pas assez riche ; J'aimerais mieux mon cœur placé
Avec un jeune terrassier, Quoiqu'il sera pioclienr de terre.

Eh bien , ma BIT , nous écrivons

L'entrepreneur de route; Qu'il te choisisse un terrassier, Pour
qu'il soit parfait à ton gré Tout le long de la rivière.

L'entrepreneur a répondu

Une triste nouvelle :

Les chantiers sont finis partout, Les terrassiers s'en vont ter-
tous Adieu donc , belle lingière,

Qu'en a composé la chanson? J C'est trois piochenrs de terre;)
Étant buvant au cabaret ; La maîtresse les écoutait , En parlant
du chemin de fère.

HDSIQUI RECUEILLIE ET TRANSCRITE AV EC PIANO PAR J. H. U EKERI. IX

PIANO

-Vfcrb-B 1 # *' «

—tb

j-ij-

3fe

Chant.

Or - lé - ans, Bois - gen - cy,

No - trc - Da - me

ÉÉHi

Deere se. e Hall.

de Clé - ry, Yen - dô

me, Yen - dô - - me,

Decrese. \$

Rail.

a^STBOPHE

Quel rha - grin, quel en - nui

- Décrète. « Rail.

De compter tou - te la nuit Les heu - res , les heu - res !

Pari». T. pn;;ro|>liie il Plok t rue Girtaièrc, 8.

SIR VENTE CONTRE GUV, SEIGNEUR DE CAVAILLON, — BONHOMME, BONHOMME

Il y a quelques années, une troupe de mimes anglais, qui débuta à Paris sans succès, me causa une des plus vives joies que j'aie jamais éprouvées à la représentation d'un ballet. Au milieu d'un paysage pittoresque un grand mât était dressé , bariolé et semblable à nos mâts de réjouissances publiques où sont suspendus des montres, des timbales, des couverts d'argent et des pâtés. La bande turbulente, Arlequin, Clown, Polichinelle, Cassandre, Colombine, n'eut pas plutôt aperçu ce mât qu'elle s'empara des rubans qui pendaient au-dessous de la couronne suspendue. Alors eut lieu une ronde frénétique entremêlée de grimaces, de cris, de chants, comme seuls savent en pousser les Anglais dans la pantomime : la bande tournait autour du mât en croisant les longs rubans de couleur différente, toujours en sautant, en dansant, en criant, et les rubans se disposaient en losanges, en cœurs, en grecques, en ronds, en mille dessins variés de forme et de couleurs. Je m'enthousiasmai tellement pour cette danse anglaise,

que je l' allai revoir cinq fois de suite. Hélas ! plus nous allons et plus nous nous apercevons que nous ne savons rien. Cette danse si caractéristiquement anglaise, était une danse provençale. Je l'aurais volontiers appelée la danse du parler, et c'est la danse de Y olive/le, aujourd'hui presque entièrement perdue.

On ne la danse plus guère que dans quelques contrées du littoral de la Méditerranée, et notamment à Signes, bourg considérable situé sur le revers de la fameuse montagne de la Sainte-Baume, à six lieues de Marseille. A Signes, siégeait autrefois une cour d'amour.

Il faut assister aux fêtes patronales des villages de la Provence, que les habitants appellent des Irins, des roumavagis ou des roumeiragis , pour sentir la gaieté vive qui les anime. Ces fêtes sont annoncées la veille, et même plusieurs jours d'avance, par le son du galoubet et du tambourin.

La danse des olivettes s'exécute au son du tambourin et du galoubet, pendant les fêtes dont nous venons de parler. Une longue perche ornée de rubans de différentes couleurs est tenue par un homme, autour duquel se groupent aillant de danseurs qu'il y a de rubans. Chaque danseur porte un pourpoint ou gilet étroit, et une culotte large et à grands plis, comme chez les peuples du Levant. La culotte, le gilet et les souliers, blancs, sont également enrubannés.

A mesure qu'un ruban tombe du haut du mai , un des danseurs le prend ; il le tient d'abord de la main droite, puis de la gauche, tant que la danse dure; et la danse ne finit que lorsque tous les rubans ont été, l'un après l'autre, tressés autour du mai et délacés en cadence. La danse se compose donc de deux parties :

dans la première, tous les danseurs se tiennent en rond et se balancent à droite et à gauche; puis chacun d'eux passe successivement face à face et dos à dos contre tous les autres. Les figures de la première partie ne se terminent que lorsque tous les rubans se trouvent entièrement tressés, et forment

une espèce de losange où toutes les couleurs sont bien marquées. Dans la seconde partie, on danse en sens inverse, et l'on suit une marche tout à fait contraire à celle de la première; c'est ainsi que la tresse de rubans se déroule insensiblement et finit par se détacher tout à fait. Cette danse demande une grande attention, car la moindre inadvertance empêcherait le délacement.

A défaut d'une notice spéciale, quelques ligues devaient être réservées au Comtat d'Avignon dont la capitale a été chantée dans presque toute l'Europe. Les archéologues ne sont pas souvent satisfaisants dans leurs théories sur les faits et sur leur immense popularité. Comment expliquer pourquoi le Pont d'Avignon a servi de motif de chanson à tous les enfants qui sautent? Voilà le difficile. Un homme de beaucoup d'esprit et de science m'a pourtant donné la solution du problème qui me tracassait. Le pont d'Avignon fut construit entre le onzième et le douzième siècle, et il émerveilla tellement les esprits que la chanson s'en répandit dans toute l'Europe :

Sur le pont d'Avignon, Belle Rose (bis), a fait Sanson.

Belle, entrez dans lu danse, Regardez comme l'on danse,
Faites un tour, demi-tour, Embrassez tous vos amours.

Certainement ce texte n'est pas le texte primitif; mais, content de l'interprétation, je céderai aux archéologues méridionaux l'honneur de retrouver le premier texte , les laissant se perdre

dans les nombreuses variantes qui en ont été faites en France et à l'étranger, car aujourd'hui encore dans la Suisse vaudoise on chante :

Sur le pont d'Avignon, J'ai ouï chanter la belle

Je ne veux pas quitter Avignon sans donner le texte, la musique et la traduction d'une chanson très-ancienne, chantée par les enfants quand il pleut. Ce petit thème naïf et sauvage (il est composé de deux notes) finit par une quinte, et il n'offrira certainement rien d'attrayant aux chanteurs de romance; mais en le comparant aux mélodies primitives des anciens, aux chants des peuplades barbares, on sera frappé de l'accent uniforme qui fait que l'enfant et le sauvage s'expriment presque identiquement dans leurs manifestations de chant, alors que la civilisation n'a pas encore posé sa griffe sur leurs sentiments.

Ploou, ploou, ra-ba-gnoou la ga - li - ne co - que moun-te

su la ro - que, de la ro-que su lou ban, lait un ioou tou blan.

Il pleut, il pleut, la poule moule sur la roche, de la roche sur le banc, fait un OMif tout blanc, ainsi chantent les enfants d'Avignon.

Ah! l'aronde, vole, vole, vole, chaulent ceux de Bourges. L'enfant s'occupe plus que l'homme des choses de la nature.

CHAMI'PI.KWtV.

SUR LA MONTAGNE/MA MÈRE

S'i' m' bat, qu' i' m* batte, ma mère, S'i' m' bat, qu' i' m' balte, s'i' m' bat, qu' i' m' balle, Je saurai me r' tourner, ma mère; S'i' m' bat, qu' i' m' batte, je saurai me r'iourner.

Si tu le r'ournes, ma fille, Si tu te r'ournes, si tu te r'ournes, L'âne courra après, ma fille; Si tu te r'iournes, l'âne courra après.

S'il court, qu'il coure, nia mère.

S'il court, qu'il coure, s'il court, qu'il coure, Papa l'arrêtera, ma mère; S'il court, qu'il coure, papa l'arrêtera¹.

Sur la montagne, ma mère, Sur la montagne , sur la montagne , J'entends le violon , ma mère ; Sur la montagne j'entends le violon.

S'il joue encore, ma mère, S'il joue encore, s'il joue encore, Je peux aller danser , ma mère ; S'il joue encore je peux aller danser.

Mais si tu dances , ma fille , Mais si lu dances, mais si lu dances, Ton mari te battra , ma fille ; Mais si tu dances, ton mari te ballra.

' Dans le midi de la PrSQCe , foin com ii t àne e est faire monter sur un àne . la tête tournée du rôle de la queue de I animal, I homme qui a êii liatlu par sa femme. Il ne descend de sa mon line que lorsqu'un homme qui a déjà couru l'âne le délivre en arrêtant la hête.

SIEVENTE CONTRE GUY.

Qui donc m'achètera Ces peaux de chat, de bique, de lièvre ?

Ah ! qui donc les prendra , Ces peaux de chien, de bique, de
chai"/ Quand lu te marieras , | Avis's qui tu prendras: \ (Hs-)

La prenant jeune , Le coucou chantera;

La prenant vieille, Aura déjà chanté.

Laire , laire lan la lan laire , Lan laire, laire landerira.

SIRVEXTE CONTRE GUY.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAXO PAR J. R. VIII EL I X

CHANT

PIANO

AW risohito.

-Js i ^— K

Qui donc m'a-chè-te-

jp m. zmz

ra ces peaux de chat , de bi-que , de lié - vre? -S ' ■ N-

Ah ! qui donc les pren

Il . m I y — J

- dra Ces peaux de chien , do bi-que , de chat? Quand tu te ma
- rie

ri? — 1 1 >q

- ras, À-

vis's qui tu pren-

-dras. . Quand

tu to ma - rie-

-t — ârt3

1 1 li

- ras, _

vis's qui tu pren

-dras : L

a pre-nant

jeu - ne.

%> — ^it*^ — l- — -Çle coucou chan - te ■

■ ra ; La prenant

JTJ JJ —•->—? — « — j—

vieil - le ,

au-ra dé- jà chan-

hi

jr^— 1 1

lai - - re,

ÉHÉÉPHP

lai - re lan-de - ri -

ra.

[^l4^_^L_UJ_^L

Les filles d'Avignon , j Sont comme les melons ,)

Sur cent cinquante , N'y' en a pas un de mûr;

(bit

La plus charmante , N'a pas le cœur bien sûr.

Lairc , laire lan la lan laire , Lan laire, lairc landerira.

Qui donc m'achètera, etc.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. W E K E R L I S

. Allegretto.

ys-ii

rnf

Bon -

-in — k — »-■ —

hom - me , bon - hom - me , Tu n'es pas maître dans ta mai-
son, Quand

Fi

Vh 1

nous y som

- mes.

Bonhomme , que sabéz tou -tzouga ,

^ -ar

.h tv

• ir i ^

Bon-hom-mc, que sa-béz tou tzou-ga, Sa

Âh

- bé tzou-ga dé la

tam-Lou - ri - na, Et ra - pfi - ta - pla , dé la tam-bou-ri - na:

Bon

i i j p m. im i i j

iÈ

Bonhomme , que Babcz ton Izonga , Bonhomme, qné sabéz
Ion tzooga, Sabé Izouga dé la bioolonna :

lîi tzoang, donna i tzonng, Dé la bionlonna :

Bonhomme , etc.

Bonhomme qué sabéz ion tsooga, Bonl'.omme , C] i : t* sabéz
Ion UODgB, Sabé l/.oujja dé la llouloula, VA flou flou flou ,

Dé la Bontonta.

Bbnhomme, etc.

ILE -DE -FRANCE

GERMINE. — LA CHANSON DE l'AVEINE. SI LE ROI M'AVAIT
DONNÉ.

Je no puis écrire le nom de celte province sans qu'aussitôt le souvenir de Gérard ne me revienne. Pauvre Gérard! Il en savait long des chansons populaires, et il m'en a chanté quelquefois d'une voix douce, pendant que nous étions dans un coin de café à deviser tranquillement. Par sa tournure d'esprit, Gérard était peut-être un des hommes les mieux disposés à diriger une publication des chansons populaires provinciales. Il en a souvent parlé dans ses livres, non pas en archéologue, mais en artiste qui en comprend le charme, qui s'y laisse bercer, et qui revoit sa jeunesse à travers une chanson de nourrice.

Dans la Bohème galante Gérard m'a fourni l'idée d'un recueil qu'il ne devait pas voir; il dédaignait le côté historique, pour s'appuyer sur le pur sentiment.

Je crois le rencontrer encore lorsqu'il parlait tout à coup pour Senlis, ou pour Pontoise, ou pour Soissons ; c'étaient de bien petits voyages, mais le hasard et son humeur savaient les allonger et faire que la ligne droite des grandes routes se changeait tout à coup, exprès pour lui , en une route semée d'imprévus qui aboutissaient quelquefois à la prison.

Quand Gérard partait pour Creil ou pour Melun, il était rare qu'on n'entendît pas raconter quelques jours après qu'il avait été conduit de brigade en brigade par la gendarmerie; ce qui , dans notre époque si réglée , demande une explication. Un peu comme Don Quichotte , Gérard allait dans l'Ile-de-France, son pays natal, à la recherche d'un vieux livre, d'un paysage, d'une vieille chanson.

u Fatigué des querelles vaines et des stériles agitations de Paris, écrit-il, je me repose en revoyant ces campagnes si vertes et si fécondes ; — je reprends des forces sur cette terre maternelle. »

Dans ces dernières lignes surtout se voient les préoccupations de Gérard , qui, à mesure qu'il sentait son esprit s'envoler, essayait de le ramener à son premier état d'innocence et de simplicité. Aussi c'est à la France qu'il devait ses meilleurs chapitres, car par là la France est limitée par la Picardie et la Champagne. J'ai vu souvent des moissonneurs traverser la ville de Laon ; ils allaient à la France, disaient-ils, c'est-à-dire offrir leurs bras dans les riches campagnes environnantes.

Les lecteurs qui aiment le naturel n'ont pas oublié les fameuses recherches bibliographiques de Gérard dans le Soissonnais : il avait renoncé à vivre tant qu'il ne posséderait pas un certain volume contenant l'histoire de l'abbé Du Îûcquoy, qu'il était en Irain de publier dans un journal, et par un de ces événements qui n'arrivent qu'aux humoristes, le volume qu'il poursuivait dans les bibliothèques de Soissons se vendait tout à coup dans une vente aux enchères à Paris.

Je ne m' étendrais-pas si longuement sur Gérard, s'il n'avait été un des premiers en France à traiter de la chanson populaire et

plus particulièrement de celles relatives à l'Ile-de-France, et je n'ai pas attendu sa mort pour lui rendre justice. Dans une Lettre adressée en 18515 à M. Ampère, touchant la poésie populaire : » Je crois, monsieur, disais-je, au bon sens, au zèle, à l'intelligence des membres du comité, mais je crains qu'ils ne s'inquiètent de leur mission plutôt en archéologues qu'en artistes. Des hommes tels que Gérard de Nerval, qui a donné des échantillons de poésies populaires dans ses livres, Pierre Dupont, dont la musique est fortement nourrie des mélodies de campagne, de tels hommes rendraient certainement des services réels dans l'entreprise actuelle. »

Science et sentiment , Gérard en réunissait la dose nécessaire , si précieuse pour analyser les plus naïves rondes d'enfants. En littérature, il était plutôt musicien que peintre, qualité fort rare aujourd'hui que nos poètes sont malheureusement plus peintres que musiciens. C'est une observation sur laquelle on ne saurait trop appuyer, à savoir (pie la musique est moins dangereuse pour les poètes que la peinture. La musique est un art qui, laissant du vague

dans le cerveau, engage l'esprit à voyager dans le bleu : au contraire, la peinture, plus précise, laisse des silhouettes, des gestes, des drames tout faits. Et n'a-t-il pas été donné aux grands poètes Shakspeare , Goethe, Byron, de donner des sujets aux peintres, tandis que de nos jours beaucoup de poètes s'en vont chercher leurs inspirations chez Decamps !

Gérard n'était pas de cette école matérialiste. « En sortant de l'église, j'ai pu admirer, sous un rayon de soleil couchant, les vieilles tours des fortifications romaines, à demi démolies et revêtues de lierre. » Voilà le décor de Gérard; ne suffit-il pas? Un

groupe de petites filles va l'animer. Assises sur les marches de la porte, les enfants chantent : Trois filles dedans un pré... — Mon cœur vole! — Mon cœur vole! — Mon cœur voir à votre gré!

n Je n'étais pas un étranger, mais j'étais ému jusqu'aux larmes en reconnaissant, dans ces petites voix, des intonations, des roulades, des finesses d'accent, autrefois entendues, — et qui, des mères aux filles, se conservent les mêmes... La musique, dans cette contrée, n'a pas été gâtée par l'imitation des opéras parisiens, des romances de salon, ou des mélodies exécutées par les orgues. On en est encore, à Senlis, à la musique du seizième siècle, conservée traditionnellement depuis les Médicis. L'époque de Louis XIV a aussi laissé des traces. Il y a dans les souvenirs des filles de la campagne, des complaintes — d'un mauvais goût ravissant. On trouve là des restes de morceaux d'opéras du seizième siècle peut-être — ou d'oratorios du dix-septième. »

Il est facile maintenant de s'expliquer comment avec de telles idées dans la tête, Gérard se faisait mettre les menottes aux mains. Un peu aventureux de son naturel, partant de Paris un beau matin avec tout son bagage dans sa poche, habillé le plus souvent d'un habit noir qui était bien l'habit d'un poète, Gérard, en 1855, ne ressemble-t-il pas à La Fontaine qui part à pied de Paris pour Château-Thierry ? C'étaient à peu près deux natures analogues pour la distraction et l'insouciance; mais il a manqué à l'humoriste une madame de la Sablière. Le cœur plein d'une Sylvie idéale, il s'en allait sur les routes en chantonnant: Si j'étais hirondelle, — Que je pusse voler, — Sur votre sein, nia belle, — J'irais me reposer.

Et, le couplet fini, le voilà entraîné dans un monde de réflexions sur la pauvreté de nos rimes modernes si riches. La bal-

lade du Rosier blanc lui revient en mémoire, et il se demande quelle singulière analogie de tempérament a fait que le poète allemand, Lhland, ait composé un poème presque analogue à la complainte de l'Ile-de-France.

Arrivent au loin deux gendarmes à cheval , un féroce bonnet à poil sur la tête , qui examinent d'un œil de défiance Gérard étendu sur le gazon, au soleil , avec un mauvais habit noir râpé. En ce moment il se demande comment la sévère rime française s'arrangerait aujourd'hui de ce couplet :

La fleur de l'olivier, Que vous avez aimée ,

Charmante beauté , El vos beaux yeux charmants Que mon crenr aime lanl , Les faudra-t-il quitter !

— h Votre passe-port ? > demande un gendarme. Gérard n'avait jamais de passe-port à vingt lieues de Paris; il n'avait que de la poésie. C'est ce qui explique sa malheureuse fin; mais en prison, pour se distraire, il chantait la fameuse ballade : Ma fille , il faut changer d'amour, — Ou VOUS entrerez dans la tour. — A quoi la demoiselle répondait : J'aime mieux rester dans la tour, — Mon pire , t/uc de changer d'amour.

Plus tard le duc Loys allait visiter sa fille en prison : Bonjour, ma fille ! comme vous en va? — Ma foi, mon pire, ça va bien mal ; — J'ai les pieds pourris dans la terre, — Et les rôtis mangés des vers,

Gérard , d'habitude , ne pourrissait pas en prison : ses amis de Paris s'empressaient d'envoyer d'honorables renseignements sur son compte. Il sortait de toutes ces aventures gai comme un pinson, et chantait au geôlier étonné : Ma fille , il faut changer

d'amour... — Ou vous resterez dans la tour. — J'aime mieux rester dans la tour, — Mou pere, que de changer d'amour.

Champmdky.

195 Xe-

GERMINE.

UISIQIE I K C Dl I L L 1 K KT TRANSCRITE AVEC PIANO
PAR J. B. UEKKRLIV

- Allegretto.

Un jou-re que Ger-mme é-toit dans

PIANO

* tf t *

rM ■ 1

son jar -

din, Par

i - ci il pas -

sa Irois

jo - lis ca - \

__ Hit.

JL

-liers. Par i - ci il pas - sa trois jo - lis ca - va - liers. n i

Ah! bonjour donc, filhlt' , fillett' à marier. — Je ne suis point fillett' , fillct' à marier. Je ne suis point fillett" , fillett! à marier.

Mon pèr' m'a mariée à quinze ans et demi,

\ "là aujourd'hui sept ans que j' n'ai vu mon mari,

VJà aujourd'hui sept ans que j'n'ai m mon mari.

Ah! bonjour donc. Madam' . pouvrrz-vois nous loger?

— Xon , non , mes beaux messieurs, je n' puis pas vous loger.

Car à mou mari je promis fidélité.

Allez à c' beau château que vous voyez d'ici , Là vous y trouverez un log'ment pour la nuit , Car c'est là que reste la mer' de mon mari.

Ah! bonjour donc, Madam', pouvez-vous nous loger? Oui , oui , mes beaux messieurs , je puis bien vous loger , Ainsi que pour y boir', pour y boire et manger.

Xous ne voulons ni boir', ni boire et ni manger, Sans que Germin' vol' fi H' vienn' nous accompagner, Sans que Germin' vot' lill' vienn' nous accompagner.

Ali! bonjour donc, Germin', il y a trois beaux messieurs Qui ne veulent ni boir', ni boire et ni manger, Sans que tu sois, Germin', à les accompagner,

Si n'étiez pas la mèr', la mèr' de mon mari, Je vous ferais passer à Lyon sur le pont , Pour vous faire manger par les petits poissons.

La bonn' mèt' s'en retouru', s'en retourne en pleurant : Mangez, mes beaux messieurs, Germin' n' veut pas venir C'est la plus méchant' fernin' qu'il y ail dans le pays.

Si vous n'tiez pas la mèt', la mèt' qui m'a nourri, Je vous ferais passer au fil de mon épé', D'avoir voulu séduir' Germin', ma bien-aiiné'.

Ouvre ta port', Germin', c'est moi qu'est ton mari.

— « Donnez-moi des indic's de la première nuit, Et par là je croirai que vous cl' s mon mari.

— T'en souviens-tu, Germin', de la première nuit".' Où tu étais monté' sur un beau cheval gris, Placée entre tes frèr's et moi ton favori ?

— Donnez-moi des indic's de la deuxième nuit , Et par là je croirai que vous èt's mou mari,

Et par là je croirai que vous ét's mon mari.

— T'en souviens-tu , Germin', de la deuxième nuit ' En te serrant les doigts ton anneau y cassa ,

Tu eu as la moitié, et l'autre la voilà. »

Elle app'la la servant' : Génét' , venez bien vil', Apprêtez feu et (ïambe , et fait's un bon repas, Car voici mon mari que je n'attendais pas.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. H. U'EKERLIV

^ g Allegretto moderato

mf

- ment, comment On sè-me l'a - vei - ne? Mon pè-re la semoit
ain

- si, Puisse re-po-soità de -mi, Frap-pe du pied, puis de la
main, Un petit

Decresc. , Rit

/ A "mP°- y l N

>urson voi-sin! A-veine, aveine, a-vei - ne, que le beau temps
t'a -

tour pour son

Décrète.

\ Hit.

/ A tempo.

- mè - ne, A- veine, aveine, a-vei - ne, quo le beau temps t'a-mè
- ne.

l oiilcz-vous savoir comment, comment, On plante F aveine?

Mon père la plantait ainsi :

l'ois se reposait à demi.

Frappe du pied , puis de la main , In petit tour pour son voisin
!

A veine, aveine, aicine, Que le beau temps t'amène.

(bis.)

\oulez-vous savoir comment, comment On coupe l' aveine?

Mon père la coupait ainsi Puis se reposait à demi, Frappe du
pied, puis de la main, lu petit tour pour son voisin !

Aveine, aveine, aveine, O»e le beau temps t'amène

\oulez-vous savoir comment, comment, On mange Taverne?

Mon père la mangeait ainsi, Puis se reposait à demi, Frappe
du pied, puis de la main In petit tour pour son voisin !

Aveine, aveine, aveine, Que le beau temps t'amène

(Ài*.

(bis.)

ROUSSILLON

J ' A I T A N T F h l i l R K. I.K C I I A N o l i M K N T I) l i
GARNISON.

EN REVENANT I) l i S A 1 N T - A L I ! A N .

Je ne me rappelle plus où avoir vu une estampe curieuse de la
Révolution, qui représentait la plantation d'un mai dans un vil-

lage du Roussillon. Celle gravure nette et saisissante comme toutes les gravures de la même époque, restait dans les yeux pour toujours, et aujourd'hui je vois encore, comme si je la regardais, l'image de ce mai auquel pendaient une couronne, une corde et un sabre. Tout d'abord je crus qu'il s'agissait d'un mât de cocagne garni de ses prix ; mais la courte légende au bas de l'estampe me remit dans le droit chemin. La couronne servait à l'amoureux triomphant qui avait planté le mai sous la fenêtre de sa belle : par les deux autres objets pendants il montrait le sort qui l'attendait si son amour était repoussé. La corde était le symbole du monacat et le sabre représentait la vie du soldat. Toute cette époque de 89 a été fertile en symboles, à commencer par le tiers état, qui inscrit partout son rébus national, la crosse, l'épée et la bêche, sur les enseignes, sur les tentures, au fond des assiettes. Partout le tiers état s'écrie de sa voix puissante : Très in uno, surmonté du IV. le roy. Les amoureux du Roussillon obéissaient aussi à cette loi du très in uno : le galant, suivant qu'il était choisi ou repoussé de la belle, s'offrait à devenir son amant heureux ou à oublier son amour au sein d'un cloître ou à combattre pour la patrie.

Le mai des autres provinces est plus simple et plus naïf ; d'habitude c'est une simple déclaration. Ici l'amoureux ne se contente pas An je vous aime exprimé par la couronne, il indique quel parti violent il prendra si la belle ne partage pas sa flamme ; mais, si j'en crois mon expérience, beaucoup de galants ont été repoussés qui ne se sont faits ni soldats ni moines, et qui ont été planter un mai sous la fenêtre d'une autre moins cruelle.

Du reste, il ne faut pas plaindre seulement les garçons, et si on pouvait ramasser toutes les chansons qui ont été faites sur les

amours malheureuses, on en trouverait certainement autant en faveur des filles trahies que de celles ingrates. J'ai tant pleuré est un des types de chansons les plus répandues en l'honneur des filles qui ont gardé leur foi. L'amant s'en va à la guerre tout à coup; pensera-t-il toujours à sa Jeannette? Tel est le fond de cette chanson qui m'a poursuivi partout, qui est incontestablement du Roussillon, puisqu'elle nous a été communiquée par le chanteur Lamazou, et que cependant j'ai entendue à Besançon, chantée par une paysanne, et qu'on m'a communiquée dans le Bourbonnais tout récemment. Je vais essayer de donner une explication de ces redites dans des pays si différents. Pourquoi Manon Lescaut, une fille du dix-huitième siècle, est-elle devenue tout à tout le type du roman moderne, sinon parce que l'abbé Prévost a su faire vibrer une corde qui résonne dans tous les jeunes cœurs! .Manon Lescaut, c'est l'amour à vingt ans, imprévu, spontané, et ne s'inquiétant guère d'où il vient et où il la. Tous les jeunes gens de vingt ans pourraient être des chevaliers Desgrieux , et c'est parce qu'il a su placer dans le cœur de son héros les sentiments de tous les jeunes gens de vingt ans, que l'abbé Prévost a écrit un chef-d'œuvre que rien ne peut entamer. Il en est des chansons comme des chefs-d'œuvre ; celles qui durent ont leur raison de durée. On retrouve la même dans différentes provinces, parce que les filles de chacune de ces provinces ont senti leur cœur battre en écoulant le compagnon qui revenait au village en chantant : J'ai tant pleuré. Aussitôt la mémoire a fait effort pour retenir cette chanson j

la fille qui la sait la chante tout le jour, ses compagnes la redisent en chœur. Voilà une chanson acclimatée dans le pays, avec des racines solides, arrosées de larmes en pensant au bien-aimé. Toutes les provinces envoient leurs enfants à la guerre, et com-

bien de filles qui endorment leur tristesse en chantant : J'ai tant pleuré !

A de rares exceptions, ce sont les hommes qui font les chansons; il y a peu d'exemples de femmes poètes dans les campagnes. La seule que j'ai rencontrée est une certaine Dorothée qui rendait des oracles en vers au Val-d'Ajol, près Plombières. Les baigneurs ne manquaient pas d'aller rendre visite à cette Dorothée, qui les émerveillait en vrais Parisiens qu'ils étaient. Ils lui parlaient en vulgaire prose, elle se retirait cinq minutes dans sa chambre et leur répondait par un beau compliment en vers.

Je crains toujours quelque supercherie de la part des poètes; cette Sapho en jupon de laine ne me paraissait pas devoir être possédée de violents sentiments poétiques, et je finis par découvrir qu'elle cachait dans son armoire le niaïre d'école du Val-d'Ajol qui l'aidait à répondre aux baigneurs en quatrains et en sonnets. Il faut l'extrême civilisation pour créer des femmes poètes qui ont bien rarement apporté des graines nouvelles dans le jardin de la poésie. Une femme poète au village serait matière perpétuelle à gausseries ; les paysans la regarderaient comme une paresseuse et une inutile. Si le vigneron maçon nais sourit en voyant les efforts héroïques de M. de Lamartine pour ne pas abandonner le champ de ses pères et donner le plus clair de ses produits à ceux qui cultivent ses vignes, je me demande ce qui doit se passer dans le crâne épais des paysans berrichons cherchant à se rendre compte du genre d'occupation de Mme Sand. Pour eux la femme est restée presque à l'étal biblique : une sorte de compagne qui dans quelques pays tient de la bête de somme et de la servante , assujettie aux plus durs travaux , et si elle est quelquefois appelée , la nuit , en consultation sur des intérêts do-

mestiques , doit perdre le jour toute trace de familiarité et d'égalité"?

Cette condition de la femme dans les campagnes montre qu'elle ne peut pas passer son temps à composer des chansons, et c'est ce qui explique pourquoi les chansons étant composées par des hommes , doivent être plus souvent hostiles aux femmes. Aussi quand les filles en trouvent une qui rend il peu près leurs sentiments, s'enthousiasment-elles pour ces rimes mélancoliques, échos de leur cœur. J'ai tant pleure est une de ces douces plaintes qui par ces raisons a couru du Nord au Midi, dans l'Est et dans l'Ouest, en répandant sa rosée bienfaisante.

J'aurais voulu pouvoir donner les Montangas régalades et lo Pardal, qui sont les véritables airs populaires du Roussillon, ceux que les paires, les mineurs et les bûcherons redisent toute leur vie sans s'en lasser; comme aussi quelques airs de danse eussent ele utiles à noter, car dans ce pays qui avoisine l'Espagne, la danse prend un accent passionné et bizarre; là les pères dansent encore à côté de leurs fils. Quand les jutglars ou musiciens ont commencé leur musique singulière de grands hautbois, de clarinettes, de cornemuses et de flageolets aigus, tout le village est à l'envers. S'il reste quelques spectateurs au début, bientôt le frémissement de la danse s'empare d'rux et ils se joignent à la bande.

L'Espagne et l'Arabie ont laissé dans les environs de Rayonne quelques traces de leurs divertissements. Qu'est-ce que le saut à deux, où la femme enlevée par son cavalier reste assise quelque temps sur sa main pendant que celui-ci tournoie sur lui-même en jonglant avec Yalmaralsa , vase mauresque garni de plusieurs

becs, dont les danseurs arabes se servaient pour répandre des eaux de senteur sur le corps des iihnées ?

Ces danses nombreuses el variées n'ont plus aucun rapport avec les danses françaises : elles ont l'emportement, la passion, la sensualité espagnoles.

Le drame amoureux s'y laisse voir clairement inscrit dans chaque altitude, dans chaque pas, dans les frôlements de mains, dans les voluptueux mouvements de hanches. Pour la mélodie elle a son caractère franc, bruyant et mélancolique à la fois, avec une harmonie nette et un peu primitive, qui n'en exclut pas le charme. Mais qui n'a pas été remue par ces rythmes entraînants, qui n'a pas entendu les voix des danseurs mêlées au bruit du tambour de basque el des castagnettes , ne saurait s'en faire une idée.

Cn HiPFi.Ei'nv.

203 ïc.

J'AI TANT PLEURÉ

J'ai tanl pleuré, versé de larmes Que des ruisseaux en ont coulé ;
Petits ruisseaux, grandes rivières, Quatre moulins en ont viré.

Hélas! mon Dieu, que je suis aise, Quand j'ai ma mie auprès
de moi !

Je la prends et je la caresse :

Mon petit cœur, embrasse-moi

u Comment vcu\ -tu que je t'embrasse ?

Un chacun m'dit du mal de toi ; On m' dit que t'en vas à la guerre , Que t'en vas pour servir le roi. »

— Ceux qui vous ont dit ça, la belle, Ils vous ont dit la vérité;
Mon cheval est là à la porte, El tout sellé et tout bridé. —

u Quand tu seras dans ces montagnes ,

Tu ne penseras plus à moi ;

Tu verras de ces Piémontaiscs

Qui sont bien plus gentes que moi. »

— Oh ! je ferai faire une image Tout à la ressemblanç' de toi ;
Je la mettrai dans ma ebambrette :

LE CHANGEMENT DE GARNISON

UGSIQVB RECIKILI. IE ET TRANSCRITE AVEC P I A X o PAR
J. B. U EKERI. IX.

Allegretto moderato.

PIANO

Citant.

Pieu - rez, pieu N — —

rez.

bel - les des Mai -sons -

Neu-ves, Pieu -rez, pieu - rez,

Bel - les de Sain - te - Croix ;

il vous faut res - ter veu - ves , Et

Jus - qu'à ce soir

Rit.

dans

cha - que mai - son Chan-ger de gar - ni - - son.

Chez vous, beautés qu'un beau sapeur astique Toujours , dit-on , L'amour est de planton.

Pour la constance, vive la musique , Longtemps on est d'accord Vive l' étal-major !

A vos amants ne soyez point rebelles ; Pour ces lurons , Nous vous épouserons , Pourvu pourtant que vous restiez fidèles Bien vertueusement A ce seul régiment.

Belles aussi d'Aramits et d'Arette, Belles (I Accous , Lescoun, Ousse et Vedous,

Pleurez celui que votre eu'ir regrette, Et dans un seul moment Vous faut changer d'amant .

A vos amants laites bien la conduite, El par la main ,

Jusqu'à moitié chemin ; A la grand' halte il vous faudra de suite,

Pour changer de vallon ,

Changer de bataillon.

Belles d'en haut, regrettez moins les vôtres; Belles d'en bas ,
Xe vous tourmentez pas ; De ces amants les uns valent les
autres.

Si les premiers sont beaux ,

Les autres sont nom eaux.

Nous donnerons, pour soutenir la France , Postérité

De bonne qualité ; Nos fils naîtront le nez rouge garance ,

Numéro neuf au Iront ;

A ça n'y a pas d'affront.

(Couplet pour MM. les Lanciers.)

Samaritains , voyez pleurer vos daines , Pour ces Lanciers ,
Vêtus en officiers ;

Brûlant, perçant partout avec leurs flammes Et leurs vilebre-
quins, Quels trous font ces coquins !

EN REVENANT DE SAINT-ALBAN

En revenant de saint Alban, Et ne vous estimez pas tant ; El ne
vous zeste ziste zeste, Et ne vous estimez pas tant.

(bk.)

(bis.) (bis.)

J'j ai rencontré un marchand : (bis.)

Que vendez-vous là, le marchand? (bis.) Et ne vous zeste zisle
zeste , i Et ne vous estimez pas tant ;

Ce sont là des cœurs que je vends, (bis.)

Combien les vends-tu, le marchand? (bis.) Et ne vous zesle
liste zeste ,)

r. . (bl.S.)

ht ne vous estimez pas tant.)

Moi je les donne aux jeunes gens, (bis Mais aux plus vieux
pour de l'argent, (bis

Et ne vous zeste ziste zeste ,)

n ■ 1 (bts

Et ne vous estimez pas tant.)

Aux jeunes gens le paradis , | lus

Mais pour les vieux je les maudis; (bis Et ne vous zeste ziste
zesle , Et ne vous estimez pas tant.

(bis

Tu peux bien l'en aller, marchand , (bis. Tu n'auras guère de
chaland, (bis.

El ne vous zeste ziste zeste , | Et ne vous estimez pas tanl j

(bis.)

EN REVENANT DE SAINT-ALBAN.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIAXO PU J. H. UEKERLIX

CHANT

PIANO

AUeqrdl.) ffiusto.

mf

En re-ve-nant de Saint - Al

mf

ÊÉ

-ban, En re-ve-nant de Saint-Al - ban , Eh! ne vous es-timez
pas

mf

Ê*h ! ne

tant, Eh! ne vous es - ti-mcz pas tant, Eh! ne vous zes-tezis-te

ÉÉÉ

zes - te, Et ne vous es - ti mez pas tant, Èl ne vous zes- te zis -
te

sfz

zes - te, Et ne vous es - ti-mez pas tant.

— fv

tant.

l'.tr *. T < l'tt^rn) liir Henri i'm* , ritt- (•iiriuiirit' , *.

CHAMPAGNE

SUIt Lli ltORl) DE L'ÎLE. — CÉC1LIA. — c'BST LU JOUR DU
UIGOTIAU.

J'ai signalé à plusieurs reprises l'importance historique que pouvait avoir un couplet misérable eu apparence. Dans le village de Rilly-aux-Oies , les garçons et les jeunes filles chantent :

Nous sons d'Rilly, — Nous sons d'Rilly-aux-Oies ; — Nous en
d'vénons, - Nous y rirons encore.

Nous sons d'Rilly, - — Nous en d' venons,

Celles, il semblerait qu'il n'y a pas là matière à chansons, caries paroles, malgré la musique, n'en offrent pas plus de charme ; mais sous ce couplet est enfouie une ancienne coutume féodale dont le souvenir n'a été conservé que par la chanson. Les archevêques de Reims firent remise aux habitants de Rilly-aux-Oies d'un certain impôt, et ceux-ci, pour témoigner leur reconnaissance , décidèrent qu'à l'anniversaire de cet événement les garçons et les filles , en habits de fête , feraient le tour des halles en chantant un couplet à la mémoire des évêques. Le poêle de Itilly-aux-Oies , qui ne paraît pas avoir été favorisé d'une brillante imagination, composa le couplet, qui fut jadis chanté avec la solennité des chœurs d'Alhalie; il est resté populaire , on le chante encore.

A Réru, un autre petit village, le jour du lundi gras, les garçons vont faire la quête en chantant à la porte des maisons une chanson de la même famille dont ils n'ont pas plus conscience que les paysans de Rilly-aux-Oies. Au singulier mélange de latin, de français, de ripaille, de royauté et de pousse des blés, il n'y a pas besoin de dire quelle est la date de ce couplet, sans doute modifié depuis la renaissance jusqu'à nos jours; mais n'est-il pas singulier qu'on crie encore Vive le roi François dans un pays qui a vu se succéder les grandes figures d'Henri IV, de Louis XIV, de Robespierre et de Napoléon?

Volucres cœli — Et pisces mari! — Stila, qu'a perdu sa pouille,
— On èt ben marri: — Esse qu'on bon bon. — Donnez-nous un bon jambon. — S'il èt p'lit, nous l' pernons, — S'il èt gros, nous l' rendons. — Quand les blés sont en verdure, — Dieu nous donne bonne aventure. — Vive le roi — François!

Je me hâte de quitter le terrain de l'histoire pour reprendre le chemin plus tranquille des mœurs et des habitudes locales. Comme il arrive souvent, les gens de Langres ont composé une chanson contre les habitants de Chaumont.

Ay Langres y fait frod, dit-on;

Mes y lait chaud ay Chaumont.

Car, quand la bise ay v'iu rentey, Pour mieux l'attrape} Et
l'empochey d'entrey, Les pothes y ont fait fromey.

Ay Chaumont , ay la Saint-Jean , Lay musique c'ay du pieu chant.

Stu (pu; fait la basse est obligey, l'on grossi sa veix Et pou mieux chanley, To le jo d'salley baiguey.

u Aux Islettes et à Chaudefontaine, dit M. Tarbé, le premier jour de mai, les enfants vont de porte en porte quêter pour allumer un cierge devant l'autel de la Vierge. Ils font des gaufres avec de la farine, que chacun joint à son offrande. Cet usage se rencontre dans un certain nombre de villages champenois. » Je détacherai un joli couplet de la chanson de mai de la commune des Islettes , près de Sainte-Menehould.

Trimasots! en nous en allant — Nous pormenés eddans les champs, — Nous y ons Irouié les blés si grands, — Les aubépin' en fleurissant. — Oh! Jésus-Christ! — Oh! Jésus -Christ ! — C'est le mois, note mois, — Le mois de mai qui est entré.

L'esprit religieux domine dans cette chanson de mai, qu'on pourrait pi i ranger dans la

famille des Xoëls. Dans les autres provinces, le mois de mai amenait plus généralement l'amour; en Champagne, je remarque au contraire que Dieu et la Vierge sont mêlés aux rondes, aux quêtes que les jeunes filles vont faire drus les maisons afin de pouvoir garnir

>»< 210 >ck

de nombreux cierges l'autel de la Vierge. L'image de Dieu revient à chaque couplet, naïve et saisissante ; il s'agit de flatter Y amour-propre des gens pour les mettre à contribution. Les jeunes filles savent trouver l'endroit sensible des mères de famille.

Quand vous couchez vot' bel enfant, — Quand vous couchez vot' bel enfant, — Vous lo couchez et lo leuvez, — Et à toute heure

ed la journée, — Ed devant Dieu, ed devant Dieu. — G'èt lo mai, —
Mois ed mai, — G'èt lo joli mois cd mai.

Les pays fertiles , la Bourgogne , par exemple , ont fait entrer dans les Xoëls le catalogue de leurs pâtés, de leurs volailles, de leurs andouillettes, de leurs rissoles, de leurs hugnettes, de leurs boudins blancs; on pourrait croire qu'il s'agit d'un prospectus de charcutier. Mais dans le pays du vin de Champagne, le poète y a mis plus de délicatesse. L'enfant Jésus sera moins empiffré qu'en Bresse, car voilà les principales nourritures qui se dirigent vers sa crèche :

Celles de Cormontreux ,

Ayant ouï le son De Champigny, Tinqueux, De Saint-Brice et
Xausson , Apportèrent poissons, Anguille et rosselettes.

Celles de Liénard, .

Gaillard , Apportèrent à grands pas, La la!

Un sac plein de perchetles.

Le Xoël n'est pas également bourré de nourriture dans tous ses couplets ; le sentiment religieux du début et de la fin domine le côté matériel dont sont empreints beaucoup de Xoëls du centre de la France; mais ce qu'il faut chercher dans la chanson de province, c'est le goût du terroir. J'ai été frappé souvent en chemin de fer des figures particulières qui, dans les environs d'Epernay et d'Aï, montaient tout à coup en wagon. De gros hommes sanguins, joyeux, parlant bruyamment, me faisaient penser à l'influence du vin de Champagne sur ces grosses et gaies natures. Je retrouve cette influence dans un des couplets du même Xoël :

Les filles de Cernay Xc furent endormies :

Avccqnes beurre et lait, Tout's aux champs se sont mies :

Et celles de Taissy Ont passé la chaussée , Après avoir oï

Le bruit Et le riant débat ,

La la!

De celles de Sillery.

Xos pères ont beaucoup admiré la chanson de Désaugiers :
Quand le Champagne — Fait, en s échappant , — Pan, pan. —
J'aime beaucoup l'esprit fiançais de Désaugiers, mais dans le cas
présent la musique a donné le ton à la chanson ; l'assonance gé-
nérale des rimes manque tout à fait de légèreté. Trois vers courts
dans lesquels il entre Quand, a' échappa n l , pan pan, ne peuvent
lutter avec la leste, vive et spontanée conclusion d'un poète popu-
laire qui n'a pourtant pas cherché à faire de l'art iinilatif :

Après avoir oï

Le bruit Et le riant détint , La la!

De celles de Sillery.

Ces cinq petits vers ne valent-ils pas une bouteille de vin de
Champagne?

Champfleirv.

CÉCILIA

Mon père' n'avait d'enfant que moi ; Mon père' n'avait d'enfant que moi ; Dessus la mer il m'envoya.

Sautez , mignon , Cécilia, ah ! Cécilia,

Dessus la mer il m'envoya; Dessus la mer il m'envoya ; Un beau monsieur je rencontra.

Sautez , mignon , Cécilia , ah ! Cécilia.

Un beau monsieur je rencontra ; Un beau monsieur je rencontra ; Et sans façon il m'embrassa. Sautez , mignon , Cécilia , ah ! Cécilia.

Et sans façon il m'embrassa; Et sans façon il m'embrassa.

Monsieur, mon père' se fâchera.

Sautez , mignon , Cécilia, ah! Cécilia.

Monsieur , mon père' se fâchera , Monsieur, mon père' se fâchera.

Mais, la bell' , qu'est-c' qui lui dira? Sautez , mignon , Cécilia , ah ! Cécilia.

Mais, la bell', qu'est-c' qui lui dira? Mais, la bell', qu'est-c' qui lui dira? Ce seront les oiseaux des bois; Sautez , mignon ; Cécilia , ah ! Cécilia.

Ce seront les oiseaux des bois; Ce seront les oiseaux des bois.

Que disent les oiseaux des bois?

Sautez , mignon , Cécilia , ah ! Cécilia.

Que disent les oiseaux des bois?

Que disent les oiseaux des bois?

Que les femmes ne valent rien , Sautez , mignon , Cécilia , ah !
Cécilia.

Que les femmes ne valent rien , Que les femmes ne valent rien
, Et les hommes encor bien moins.

Sautez , mignon , Cécilia, ah! Cécilia.

Et les hommes encor bien moins, Et les hommes encor bien
moins.

Pour les fill's, ils en dis'nt du bien, Sautez , mignon , Cécilia ,
ah ! Cécilia.

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC PIANO PAR J. B. WEKF.RLIN

PIANO

Allegretto moderato.

mf

hééé

Citant.

C'é - toit la fill' d'un prin - ce, Bon ma-tin s'est le

vé,

Bon ma-tin s'est le - vé, Sur le bord de l't - le,

sfz

Ten.

Elle aperçut un' barque.

Trente garçons dedans ,

Treille garçons dedans ,

Sur le bord de l'île , Trente garçons dedans , Sur le bord de l'eau.

Le plus jeune des (rente C baillait une chanson , Chantait une chanson , Sur le bord de l'île , Cbanlait une chanson, Sur le bord de l'eau.

La chanson que vous dites, Voudrais bien la savoir, Voudrais bien la savoir ,

Sur le bord de l'île , Voudrais bien la savoir,

Sur le bord de l'eau.

Entrez dans notre barque , Nous vous l'apprenderons , Nous vous l'apprenderons,

Sur le bord de l'île , Nous vous l'apprenderons,

Sur le bord de l'eau.

Quand la bell' fut en barque , EU' se mit à pleurer, EU' se mit à pleurer,

Sur le bord de l'île, EU' se mit à pleurer ,

Sur le bord de l'eau.

Que pleurez-vous , la belle, Qu'avez-vous à pleurer?

Qu'avez-vous à pleurer?

Sur le bord de l'île, Qu'avez-vous à pleurer,

Sur le bord de l'eau ?

Je pleur' mon anneau d'orc , Dans l'eau-z-il est tombé, Dans
l'eau-z-il est tombé,

Sur le bord de l'île , Dans l'eau-z-il est tombé,

Sur le bord de l'eau.

Ne pleurez point , tant belle , Nous vous le plongerons, Nous
vous le plongerons,

Sur le bord de l'île, Nous vous le plongerons,

Sur le bord de l'eau.

La premier' fois qu'il plonge , Il n'a rien ramené, Il n'a rien ra-
mené ,

Sur le bord de l'île , Il n'a rien ramené ,

Sur le bord de l'eau.

La s'conde fois qu'il plonge, L'anneau-z-a voltigé, L'anneau-z-
a voltigé,

Sur le bord de l'île , L'anneau-z-a voltigé ,

Sur le bord de l'eau.

La troisièm' fois qu'il plonge, Son amant s'est noyé, Son amant
s'est noyé ,

Sur le bord de l'île, Son amant s'est noyé,

Sur le bord de l'eau.

C'EST LE JOUR DU GIGOTIAU

MUSIQUE RECUEILLIE ET TRANSCRITE AVEC P I A X o PAR
J. B. U K K E R L I X.

CHANT

Allegretto.

Re - mu-ons lou-tes ces fil - les

Qui dansent dans ce hamiau ,

Qui voudraient qu'on les far-lil - le,

il1

ran - dis

que le temps est

biau : A toi

Gil-lcs, à loi

■ jsj^

Pierre , rTf-

Frappons

nos pieds conlre terre, Rabifions notre chapiau, Tous ces gar-
çons-là lan-tarnent , Ils ne

Ci i a î

val'nt pas u-nc piar'-.C'est le jour du gi-go-tiau, C'csl le jour du
gi-go-tiau

Pari*. Tvpo(jra| liÉf Htnri l'los , rue Caraiicidre, 8.

TAULE ANALYTIQUE

PRÉFACE. — Somuaip.i.: I. Opinion d'un statisticien méridional sur la chanson populaire. ■ — Réaction actuelle en faveur de la poésie populaire. — Platon , Montaigne, Jean-Jacques, Gœthe, défenseurs de l'art naïf. — ITn mot de Gœlbo. — Ce qui fait applaudir la foule. — Corneille et Racine. — Amour de Molière pour la poésie populaire.

— Le Misanthrope. — Le géomètre Malherbe. ■ — Les chansons que chantait Malherbe, citées par Tallemant des Réanx et Racan. — Malherbe précurseur de M. Proudhon.

— Son opinion sur les poêles. — Il faut se défier des esprits chagrins. — Opinion de Montaigne. — Luther. — Définition de la chanson par Jean-Jacques. — Veedtii manze spagnole. — Le poète du Bellay amoureux de l'antiquité. — 11 sacrifie toute es-
pèce de poésie nationale et reste poète. — Source de toute poésie.

— M. de la Villemarqué. — Son opinion se rencontre avec celle de Montaigne. — Les Barzaz-Ireiz. — Les frères Grimm.

11. Cbarlcmaigne fait recueillir tous les chants des races germaniques. — Décret du 13 septembre 1852. — Recueil de poésies populaires de la France. — Projet approuvé par l'Empereur. — Goût des paysans pour les romances des villes, et des habitants des villes pour les chansons de la campagne. — Esprit prétentieux des paysans. — Les yens du paysage... — Le patois \a disparaître. — Il est proscrit des écoles. — Histoire d'un enfant qui s'entêtait à parler patois. — Instructions relatives aux poésies populaires de la France. — Difficultés des collectionneurs de chansons.

— 11 est plus facile de faire l'histoire des rois et des princes que celle du peuple. — M. Boucher de Perthes.

— Souvenirs du paus basque. — Comment s'improvisent les chants populaires. — Couplet chanté , couplet oublié. — Pas de manuscrit, pas de secrétaire pour le saisir cl le fixer. — M. Fr. Michel. — Découverte de piècci écrites. — La France obscure. — Litanie d'un barde breton contre les chanteurs de son temps. — Les hier. — Lcors orgies et leur peu de respect pour les règles reçues.

— Tous les chansonniers populaires agissent comme 1rs hier. — Pourquoi ils ne sont pas aimés. — Le raga d'Ileepuck. — Supplice qui attend les chanteurs dans l'Inde. — Mari , Beethoven, U'cber, atteint! du raga — Le supplice do chanteur, c'est le génie. — Douce influence île la chanson. — Noël du Fail — Prnpnt ruttigurt — La peste

chassée par la chanson. — Chanson nuisible au chanteur.

— Mœurs arabes. — La Gazette des tribunaux. — Chanteur arabe assassiné par un jaloux.

III. Analogie des chansons. — Champollion le jeune

— Chanson égyptienne. — Chansons grecques, égyptiennes, écossaises, françaises. — Ballade allemande. — Mélanges de chants religieux et profanes. — Les dentellières de Bailleul. — Leur sentiment poétique. — M. de Coussemaker. — Chants populaires des Flamands de France. — La danse des jeunes vierges — Lettre de M G. Le Vavas seur. — Chanson normande. — Quatorze couplets. — File est incomplète. — Les chansons n'ont pas de patrie. — La 38e chanson de Gautier (j'aiguille — l'ne formule pour plusieurs chansons. — Privilège des poètes populaires. — Le vers s'allonge ou se réduit à volonté — M. Rathery. — La triade. — M. Edouard Fournier. — Les vieillards, thèmes à chansons. — Le recueil de P. Atteignant. — Comment les lieux maris y sont traités. — La Comédie des chansons. — Chanson contre les vieillards envoyée du Dauphiné.

IV. Bougainville. — Le Taillieu. — Poétique rague. — Principale règle de la chanson. — M. Rayouard. — Si le roi m'aurait donné. — Rhjthme par assonance. — Chanson franc-comtoise. — Rencontre d'une jlt une lille sur une montagne. — Poétique des paysans impossible à régulariser. — Les chansons de filasse. — M. de Reaurepaire. — Poésie populaire en Xormandie. — Lettre de madame Sand.

— Lettre de madame B. de M — Lettre de M. U'clerlin.

V. Le chanteur nécessaire dans toutes les fêtes. — Vanité des paysans. — Ils veulent être connus de ta postérité. — Signature de l'auteur an dernier couplet. — (lui a fuit cette chanson *

VI. Le bis et le ter. — La chanson cueillissnre. — M. de Beau-repaire. — Facture de la chanson populaire. — M 'le la Villemar-qué. — Retour du dernier vers dam la fabrication des couplets. — Improvisation. — Refrain» par onomatopées. — Leur origine. — Que mhrlt-Ut dire? — M. Weherlin. — Kchos du tempi pnif. — Mgue une no mute — La Chnnmn SU la bigonruaité. - - Platon. — La

théorie des sensations. — Chansons de nourrices. — M. le comte Jaubert. — Glossaire du centre de la France. — Le Tribonot.

VII. Mœurs et usages mis en chansons. — La chanson de la Saint-Martin. — Les Basques joueurs de paume. — Commiséra-tion des Flamands pour les animaux. — Chanson sur différents sujets. — M. de Coussemaker. — Les Brandt- Ions. — Malice contre les moines — Le mois de mai célébré partout. — Trois chansons du mois de mai sur le même air. — Rondes historiques. — Souvenirs de la chevalerie.

— Le lacchuber dans les Hautes-Alpes. — Les roques du Cba-rolais — Délicatesse de l'amour dans les Flandres. — Chanson de Duukerque. — Chanson de la basse Navarre.

— Une jeune fille pleure sa faute. — Traduction de M. Fr. Mi-chel. — Couplet recueilli à Henrichemont par M. le comte Jau-bert. — Oh! — Chansons de noce. —

M. Achille Allier. — L'Ancien Bourbonnais. — La danse du regret. — Chanson envoyée de Clamecy par M. Ribault de Laugardière. — Chanson envoyée d'Amiens par M. l'Arond.

VIII. Première récolte de chansons populaires. — Grande diversité de genres. — Sentiments exprimés et usages locaux. — Bibliographie. — Rareté des travaux sur la poésie populaire. — Véritables auteurs de ces poésies. — Une branche de l'arbre archéologique. — Lettre de Haiy à Geoffroy Saint-Hilaire. — Eloge et bienfaisance de la botanique. — Botanique archéologique. — Excursions artistiques dans les villages. — l'ius de raison que de rime dans les chansons campagnardes. — Géographie naturelle de la France par chansons. — Sentiments mieux dépeints que par la rhétorique. — Innocence des esprits utile à l'art.

PICARDIE page 1

SouiiAir.F. — La poésie populaire peu étudiée jusqu'ici. — ■ Congrès archéologique de Laon. — Lettre à ce sujet de M. l'Arond, d'Abbeville. — Le patois à Saiut-Quentin. — Kpitaphes picardes. — Chanson de nourrice. — Chanson du Bouhourdis, citée par l'abbé Corblet. — Ma lame Pierre Dupont — Sentiment parisien.

FLAXDRE page 0

Soiiuaire. — Estampes flamandes. — Le carnaval groënlandais près de Dunherque. — Fcte de Noël à Biillcul. — La chanson du Hommelpot. — Rondes flamandes. — Les Jtoozenkoëd. — Ron1*c du Ruban. — Le refrain de Lire boulire! lire boula! — Comment les Flamands se passionnent. — Sentiment plus vif que chez les méridionaux. — La chanson de la F Me de Sainte-Anne. — Ronde des Filles de Quimptrlé. — Refrain : Hé! courage! rirnt ! — La

chanson folle du Hibou. — Celle du Carillon de Dunktrgue plus folle encore. — Coté insaisissable de l'esprit des Flamands. — Les chansonniers détaillent et analysent tout — Le Hareng saur cl la chanson parisienne.

ALSACF, page 17

Souuvms. — Influence de l'élément suisse et de l'élément allemand dans celle province. — La musique chei les paysans. — Ar-tiste» nomades de» bords du Rhin. — Différence entre le» dialecte» du Bas-Rhin et du Haut-Rhin.

Popularité de» chanson» d'Ilcbel dans le Sungau. —

Auguste Slober. — Une berceuse — Rôle important de la berceuse dans la poésie populaire — Simplicité de cette dernière. — La chanson des bciqvrts. — Cuisine et poéiic mêlée». — Satire en chanson contre le» marchands qui trompent le peuple. — Amour et épicurisme, fond des poésies alsaciennes. — Un proverbe. — Origine tyrolienne de la mélodie du Diablotin.

LW'GUEDOC P»!J<' ' -!•>

Souviini!. — La poésie spontanée. — Les méridionaux se vengent par des chansons. — Montpellier. — Jolie voix des femmes. — Airs peu naïfs. — Les processions. —

Chœurs religieux sans originalité. — Lettre de M. Soulas.

— Courses de taureaux. — L'homme blessé chansonné.

— Romance de Clotilde. — Sa ressemblance avec le conte de Barbe-Bleue. — Origine et tradition de toute poésie. — Généalogie de Polichinelle. — A qui appartient la création à'Hamlel. — Joli dragon. — Sentiments nombreux en peu de vers — Le poète

s'est passé de transitions. — Effet plus vif. — Jolie complainte montpelliérienne.

NORMANDIE page 33

Souvnir.e. — Pommes et chanson». — Aussi nombreuses les unes que le» autre». — A chaque récolte ta chanson. Nécessité d'une classification. — Chanson» moissonneuse», chanson» cueitlissoires, chanson» de filasse. — M. Eugène de Beaurcpairc. — Le peuple est bien l'auteur des rAansons de filasse. — Ce titre lui appartient. — Jolies chansons cl jolie» filles en bonnet de colon. — Noël normand. — La C.olinetle qui yrte la galette. — Couplet «ur le mardi gras. — Couplet menaçant et chanson galante d'un mendiant. — Couplet égrillard. — Façon d'entendre l'amour. — Le rhyllhme du moulin. — Tous les musiciens s'en sont empare». — Gaillaidi»* du tirlac. — La dernière chanson de moulin.

l'.OUUCiOGXE P«3C **

Soumini. — Noël» de la Bresse. — l'eu de poésie , mai» abondance de victuailles. — Le petit Jésus bien nourri. — Le» glorieux de Laon — Le» Bressans bien plu» vaniteux. Leur» noms cités dan» le» noel». — Exemple

de poé»io rcligiosn-rulinairc. — Nomenclature d'auherges. — M. Philibert le Due. — Autre noel. — Toutes le» personne» qui y prrnicnt part sont nommées. — L'Knterreme nt d'Ornans . de M. Courbet. — Noms des personnages. — Tonte la ville présente — Fèlc du moi» de mai.

I1EURY 49

S il i — Madame Sand — Patoï» au théâtre. — Littérature de village. — Echo en Allemagne. — Riche

mine littéraire en Bcrry — M. Charles Ribauil de Laugardière. — Talent de paysagiste. — Conversation ai et des paysans. — Difficulté dn chercheur de poésie* populaires en Berrj. — Chanson de noce. — Sentiment chaule. — Solennité de» chants de noce. — Gratite des chants populaiaies relatifs an mariage. — Le peuple est toujours solennel à ce sujet. — Leçon 6'in père a fa fille. — Différence entre on mariage de la lille et celai de la campagne — Conplél d onc mariée.

GCYEXXE ET GASCOGNE. page 57

Soumise. — On s'occupe peu de la poésie populaire dans le Midi. — Elle et cependant riche. — Le chant de la Voilure. — Les bo-ufs iSa^arin. — Les cbevaus Polignac. — La chanson de Jean Je la Reoule. — La Cuillonnee. — Noces de l'ancien Baxadais. — Couplet de noce. — Précaution d'uDe jeune fille. — Mmtiemr le curé n'est pas content. — Le droit do seigneur partagé.

— Plantation dn mai. — Tristes ornements. — Chanson contre une sériante. — La Justine, chanson d amour.

AUUERGXE page 65

Soumsise. — Caractérisliquo de l'Auiergnat à Paris. — Il reste toujours Auvergnat. — La bourrée hors barrière. — Souienir do pays. — La Montagnarde. — M. Booillet

— L' Album auvergnat. — Grande variété de bourrées.

— Coquetterie des Auiergnates. — Senlimcnt poétique des Auvergnats. — M. de Barante. — Vieillard d'amour. — La Première

nuît des nocés d'uiu jouvencelle.

— La Bergère de Courpière.

SA1XTOXCE, AXGo1MoIS ET PAYS DACXIS page 13

Soaaaitt. — La P'tite Rosette. — M Castaigne. — Le médecin de l'Empereur. — Pratiques de vieillards infligées à une jeune fille. — Le couplet de mauvais goût

— L'hypocrisie moderne. — Lettre à II. Ampère. — La Cfto-
naanle Vagotte. — Les Lorrains , rrnoViirj de chansons. — La
Femme du roulier. — M. Sainte- Beuve. — Madame Sand. — Mo-
ralité de la Femme du roulier. — Opinion de M. Ampère. —
Comment cette chanson est arrivée jusqu'au comité officiel. —
Son origine vraiment populaire.

FRAXCHE-COMTE page 81

Soaaaiat- — L'amour des noils — L'imprimeur Gauthier.

— La Monnoye de Dijon — L'esprit railleur et sceptique des
noëls francs-comtois. — Sentiment religieux peu prononcé. — Les
bousbots. — M. Michelet — Religion de» paysans. — Influence
révolutionnaire du tin. — Les BKMtaanon» du Jura. — Le Joli
petit poupon. — Indigestion des cannes — La couraille. — Ils ne
peuvent fêter Noël. — Précaution des cordeliers, qui Ici rend ma-
lades aussi. — Refus des jésuites à fêter Noël. — Leor preleile. —
Les capucin» empêche» par lenr barbe — Le refrain dn Joli petit
poupon. — L enfant Jésus» reste seul. — Les moine» pensent
comme Mazarin. — Deux chansons amoureuses — Leurs origines
différente*. — M. Mai Ruchon — Détail» importants. — M. de la
Villemarquc. — Vom et profra» on des gens du peuple. — Les

sœurs de M. Courbet — Emeute et scandale violent dans l'art —
Le comoi

du général Lamarque. — Les déni airs des Trois jurasses. — l
oit . mon ca-ur. rolt. — M. Proodboa religieux et mystique. —
Tempérament franc -comtois. — Les points d'orgue des pajsans.
— Les frorcajeriès — Les romances modernes.

IOIRBOXXAIS page 89

Sosnuu. — Danses caractéristiques. — Le marche aax ser-
vantes. — Achille Allier. — Histoire ie /'ancien Bourbonnais —
Sensations de vryege. — La bourrée bourbonnaise décrite par A.
Allier. — Délicatesse de gestes. — Corot — Delacroix. — La bour-
rée n'est pas monotone. — Demande en mariage. — Les deux ser-
vantes. — Regrets du pays. — J'ai fait une maîtresse.

EÉARX page 9Z

Soiiiujii. — Ramificati es nombreuses de la chnsnson cùrs
quelques provinces. — La chanson cemparrée à mm arbre. — Elle
est uniforme dans le Bearn. — L'aasaw, s» jet

principal des chansons béarnaises. — Belles méiodies.

— Fantaisies pour violoncelle. — Le poêle Despoorrins.

— Héritage inte.'ecUel partagé entre deax frères. — L'intelli-
gence n'admet pas de droit d' aînesse. — Le cure Despoorrins. —
Charme du pateis béarnais. — La tradueiion nuisitlc aci lirj-ies
rx'ridicEilei — Les lingues dn Xord la supportent mien — Lear ca-
ractère plus réfléchi et pins profond- — Le brio napolitain com-
paré à la froideur anglaise. — Mot d une femme d'esprit a propos
de traduction. — Mélodies de Schubert

— On ne s'inquiète pas des paroles. — M. Crevel de Charle-marne. — Le rom de Despoorrins ne figure pas dans la pléiade. — Sa popularité dans le Béarn. — Absence de chansons bachiques. — Une seule dans le recueil de M. Bivarès. — La femme préférée aa vin. —

Juranron raut une chansonnette. — Peu de malice

chez les Béarnais. — L'esprit d'un peuple se reconnaît à ses poésies. — Xavarrot poète rerf galant. — Cbaasva de ville platot que de campagne. — Va Votunirar gui suit les femmes. — Les gri-series de Béarn. — Esprit de ville.

POITOU page 105

Sa— liai. — Mariage dans le Poitou. — Usages singuliers. — Pourquoi nous nous occupons do mariage. — Il se rattache à la chansén. — La superstition do poêle.

— Voferie. — Cérémonie da ferrement. — Promenade du traine-bnlai — Les boogies de la Charadelear. — Le bal de Sain-tongr. — Le branle du Poitou — Loo.t SI.

— Ses terre ors- — Ses distractions. — Ctinw n da laboor. — Les dit boofs. — Jacques da Foailloaa. — Traite de vénerie. — Ce qu'aimait Jacques da Foailcat.

— Gra.ore» sur bois. — Fac-similé. — Piain-cbar.l — Comme Us bergères eroaent leurs brebis. — Jacques da FooiL'oai musicien — Première notation d'aa chant populaire. — Poème de Jacques da Foailon.

Saaauaa. — Goatume de battre les blés. — Fête de la gerbe. — Ce qai ea résulta poar l'anm-e de» chouans.

— Madame Sand — Graiare» cnriennrv — D»pJe-r»n- Rerlaai
— La chanson drt snonsoaaeart- — Charme

des derniers couplets. — Relour des champs. — 11 faut que le mari soit — Règle inflexible do mariage. — Le refrain : Xo! no! — Souvenirs celtiques. — Couplets des moissonneurs. — Il faut boire. — Chaleur du jour.

— Ce qn'ou entend par Tourangeaux. — Absence de coutumes populaire». — La Violette. — La terdi , la xerdon. — Su' V pont du Xord. — Géographie des chansonniers. — Les ponts. — Le Pont d'Avignon et le Pont cassé. — Célébrité et éternité de tous ces ponts.

— Les enfants aimeront toujours les ponts.

XIVERXAIS page 121

Souminr. — ML Dnpin. — Livre du .Uorrmi. — Chansons ni-cernichonnes. — Bas-reliefs de Phidias. — Degrés dans l'art. — Le Rosier blanc. — Couplet de la plaine.

— Fragment de la montagne. — La couleur rerte. — Théophile Gautier. — Costume des femmes du Mon an.

— La dorlotte — Luxe effréné. — Coiffage — Couplet.

— L'amour des dentelles. — Orgueil des Château-Chinonnais. — Les Marseillais. — La faïence de Xevers. — Le patouillot. — Poésie des faïences. — Distique. — Sentiment de la chanson chez les paysans.

LIMOUSIN ET MARCHE page 129

Souxumi. — Chanson auvergnate en Limousin. — A qui la chanson. — Bibraz et Alesia. — Les Commentaires de César. — Chant de la Vallière au Mississipi. — Chanson franc-comtoise au Canada. — La poésie civilisée. — Insurrection d'un poète contre la poésie populaire. — ta rhgthme! — Choisis dans la pensée. — Mémoires de Saiut - Simon. — Style incorrect. — Le nombre I — Diderot, premier écrivain du dix-huitième siècle. — Le ronronnement. — Le creuset de la poésie. — Comment le poète Jasmin interprète la poésie populaire. — On le renvoie à ses barbes. — Autres essais malheureux dans le genre de celui de Jasmin. — La poésie populaire rebelle au régime de la poésie civilisée. — Jasmin ebansonné en Limousin — Le ménétrier limnusin. — Sa vie nomade. — Couplet. — Drives la Gaillarde. — Vie facile. — Couplet. — Les Limousins danseront toujours.

ANJOU page 137

Soumini. — Peu de noels dans cette publication — Besoin d'une étude particulière des noels. — Gausscrie d'un paysan. — Les symboles. — Cas qu'il faut faire de certaines théories. — Le Louvre dans un noel. — Caractère peu angevin de ce noel. — Fabrication parisienne. — La Bibliothèque bleue. — Chanson du rémouleur. — Sterne. — Influence du fie-tac et des >j>«» aor les chansonniers populaires. — Molière. — Besoin de rire. — La tragédie. — L'Académie. — M. Ponsard.

— Paul de Kock. — Heureuse influence de Paul de Kock sur les convalescents. — Dauver de lire Lucrèce quand on sort de maladie. — M. Ponsard n'a rien à reprocher à Paul de Kock sous le rapport de la forme. — A qui s'adresse la Chanson du rémouleur.

DAUPHIN É page 147

Souviumt. — Fêle de mai dans le Midi. — Le mois de mai salué partout. — La mnïe de Valence. — L'amour, thème éternel — Le fringuire revenant de Marseille

— La danse des Olivettes. — Lettre de M. Charles Mnssant. — Le ver à soie fournit le sujet de la chanson en Dauphiné. — Hossi-gnolet des bois. — La Pernellc.

— La chanson de Pingo les noix. — Onomatopée grotesque.

BRETAGNE page 153

Souuvir.E. — M de la Villemarqué. — Les frères Grimm.

— Travail de M. de la Villemarqué. — Son utilité. — Son op-portunité. — Ce travail rendu bientôt impossible même en Bre-tagne. — ta chemin de fer transforme tout. — Les Quatre fils Ag-mon et les Mousquetaires. — La Bibliothèque bleue cl le Journal pour tous. — La Chanson de la mariée. — Pas d'archéologie dans celte publication. — Madame de Sévigné. — Jean-Jacques Rous-seau. — La Ballade des jeunes filles de Quimperlé, rapportée par M. Scbann . — Il y a différentes morales.

LORRAINE page 161

Souuaibe. — Les Trimauys. — Rivalités des villages voisins. — Comment on fait des couplets an village. — Les chirurgiens ély-mologistes. — M. A. de la Ficière

— Le cooreur de guilledoux. — Caractère net et résolu du pay-san français. — Oui, non. — Stendhal. — l'Amour. — Les anabap-tistes. — La Blonde. — Une nuit où la morale peut courir des dan-gers. — Le Rondeau du Jozon.

LYONNAIS page 169

SounAïai. — Le canut peu porté anx compositions musicales. — Origine de Guignol. — Les ateliers de la Crois-Rousse. — Le lundi des ouvriers lyonnais. — Ancien refrain. — Couplet canut. — M. J. B. Coignct.

— Le patois «nul brave la politesse en amour. — Chanson sur la révolte des canuts en 1788. — Couplet louchant. — Chanson railleuse contre les Auvergnats.

ORLÉANAIS page 177

Soumim. — Sologne, pays de fièvre. — La fièvre n'empèche pas d'y chanter. — Divertissements. — Scène do cabaret. — Couplet des tilles sur les garçons et des garçons sur les filles. — Discussion éternello entre les deux sexes. — On la retrouve jnsqu'au village. — Art populaire d'tipinal. — Grav ures symboliques — L'homme con luit au moulrn par sa femme. — Manière d'assouplir le caractère des femmes. — Le père Villet. — Comédie jouée au tribunal. — Exclamation soudaine, — Services rendus à l'histoire par l'imagerie. — Les curés au bois. — Gaudrioles salées. — Caractère des chansons de la Sologne. — Le sentiment ne se démontre pas.

PHOVKNCE ET COUTAT D AVIGNON, page 185

Soviimim — Ballet anglais. — Danse provençale. — La danse du porter et la danse des Olivettes. — Notre surprise et notre ignorance. — Cour d'amour. — Les Itftunivngis. — Construction du pont d'Avignon. — Il émerveille tous les esprits. — Sa chanson. — Chanson et musique d'une ebauson très-ancienne. —

Thème naïf et sauvage. — Deux notes seulement. — L'enfant et le sauvage. — Sentiments identiques.

ILB-DB-F1ANCE page 193

SoyuAiin. — Souvenir de Gérard. — Son esprit diiigé vers la poésie populaire. — Sa vois douce. — La Bohême galante. — Ses pcl.ls voyages, semés d'imprévus. — Le chevalier errant de l'art populaire. — Où te menaient quelquefois ses voyages. — Ses préoccupations. — Recherches bibliographiques de Gérard dans le Soissnnnais. — L'histoire de l'abbé du Bucquoy. — Pourquoi le nom de Gérard se trouve si souvent dans cete notice. — Chansons de Gérard eu prison.

KOUSSILLOH page 201

Smomim. — Plantation d'un mai. — Estampe curieuse. — Trrs in uno. — Pourquoi Manon Lescaut est un livre éternel. — J'ai tant pleuré — Rareté des femmes poêles au village. — Oracles en vers. — Le porte Dorothée. — Superclieric d'une femme pocle. — Ce

qu elle cachait dans son armoire. — Les villageois n'aiment pas les femmes qui font des vers. — Lamartiuc aui yeui des paysans méconnais. — Ce que pensent les paysans des femmes de génie. — Les hommes font seuls les chansons. — Chanls des patres, des mineurs et des bûcherons dans le Roussillon. — Les jutjlars. — Souvenirs arabes et espagnols dans les environs de Rayonne. — L'almaratza.

CHAMPAGAE :....'.. page 209

SnnUflut. — Importance historique d un couplet. — l ire le roi Franecis! — Mœurs el habitudes locales. — Chanson d'une ville

contre une autre — M. Tardé. — Chanson de m ii , sorte de Noël.
— L'amour revient avec le mois de mai dans les autres provinces.
— Mélanges de religion et de cuisine dans les Noël de certaines provinces — L'esprit français de Désaugiers. — Une bonteille de vin de Champaguc décrite en cinq petits vers.

PAR ORDRE DE LIVRAISONS

Page».

11C Liv. PICARDIE. — La Belle est au jardin

d'amour. 3

La Ballade de Jésus-Christ 5

Le Bouquet de ma mie 8

2^{me} Liv. FLANDRE. — La Fête de Sainte-

Anne 11

Le Hareng saur 13

Le Messenger d'amour 16

3^{me} Liv. ALSACE. — Le Jardin 19

Le Diablotin 22

La chanson du Hanne-ton 24

4^{me} Liv. LANGUEDOC. — Romance de Clo-

tilde 27

Joli dragon 29

Dans un jardin couvert de fleurs. . 32

5"»- Liv. NORMANDIE. — En revenant des
noces 35

Le Moulin 37

Ronde du pays de Caux 40

C""¹ Liv. BOURGOGNE. — J'avais un' ros'
nouvelle 43

Eho! Eho! Eho! 45

Voici venu le mois des fleurs. ... 47

7^{me} Liv. BERRY. — La voilà, la joli' coupe. 51

J'ai demandé-z-à la vieille 53

Petit soldat de guerre 56

S""- La. GUYENNE ET GASCOGNE. — Mi-
chaut veillait 59

La Filla du président 61

Dès le matin 63

rafles

9^{me} Liv. AUVERGNE. — Bourrées de Chap-
des-Beauforf 07

Quand Marion s'en va-t-à l'ou ... 69

Bourrée d'Ambert 72

10»" = Liv. SAINTOXGE , AXGOUUOIS ET PAYS D'AUNIS. —
La Femme

du roulér 75

La petite Rosette 77

La Maîtress' du roi céans 80

11'»" Lu. FRANCHE -COMTÉ. — Au bois

rossignolet 83

Les trois princesses 85

Paysan, donn'-moi ta fille 88

12»'e Lu . BOURBONNAIS. — Mon père a fait

bàlir château 91

Jolie fille de la garde 93

Derrière' chez nous 96

13'''c Liv. BÉARN. — Belle, quelle souffrance. 99

Pauvre brebis 101

Cantique antounat par Jeanne d'AI-

bret 104

I V''' Liv. POITOU. — Nous somm's venus

vous voir 107

La Y'nu' du mois de mai 110

C'est aujourd'hui la foire 112

15 Lu . TOURAINE, MAINE ET PERCHE.

— La verdi, la verdon 115

La Violette 117

Su' l'pont du Nord 120

16^{mo} Liv. NIVERNAIS. — Lorsque j'étais petite. 125

Quand j'étais vers chez mon père. . 125

.l'étions trois capitaines 128

17tm Liv. LIMOUSIN ET MARCHE. — Pourquoi me faire ainsi
la mine? . . 131

Les Scieurs de long 133

Quoiqu'en Auvergne 136

18^{mm} Liv. ANJOU. — Nous sommes trois souverains princes
139

La chanson du Rémouleur 141

\ "y a rien d'aussi charmant. . . . 143

19me Lu. DAUPHINË. — J'entends chanter

ma mie 147

LaPernette 149

La Fille du général de France. . . 152

20"" = Lu. BRETAGNE: — A ittirt's, à Nant's

est arrivé 155

Rossignolet des bois 157

Ronde des filles de Quimprrlc. . . 160

21m" Lu . LORRAINE. — J'y ai planté rosier. 163

Mon père m'envoie-t-ù l'herbe. . . 165

Le Rosier d'argent 168

22"" Lu. LYONNAIS. — Relie, allons nous

épromener 171

Nous étions dix filles dans un pré. . 173

Pingo les noix 176

23 Liv. ORLÉANAIS. — Les Filles de Ccr-

nois 179

Le Piocheur de terre 181

Les Cloches 184

24»" Liv. PROVENCE ET COMTAT D'AVIGNON.

— Sur la montagne, ma mère. . 187

Sirvnte contre Guy 189

Bonhomme, bonhomme 191

25"" Liv. ILE-DE-FRANCE. — Germiné. . 195

Chanson de l'avcinc 197

Si le roi m'avait donné 200

26"" LIV. ROUSSILLON. — J'ai tant pleuré. 203 Le Change-
ment de garnison. . . . 205 En revenant de Saint-Alban 207

27""c Lu. CHAMPAGNE. — Cécilia 211

Sur le bord de l'île 213

C'est le jour du gigotiau 216

28»" Liv. PRÉFACE i

29me Lu . — »

30"" Lu. TITRE.

TABLES

pauis Tii'or.HU'iii:: de BF.IfBI pi.on , iiie r.vn VNC.ii.nE , «.

Boston Public Library Central Library, Copley Square

Division of Référence and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or be-
fore which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

àUG 28 1916

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chansonspopulairoocham>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.